

Ernst Jünger Jeux africains



folio 
Texte intégral

OceanofPDF.com

Ernst Jünger

Jeux africains

Traduit de l'allemand par Henri Thomas

Préface de Marcel Jouhandeau

Gallimard

OceanofPDF.com

Titre original :
AFRIKANISCHE SPIELE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous les pays.*

© Ernst Klett Verlag, Stuttgart.

© Éditions Gallimard, 1944, pour la traduction française, et 1970, pour la
préface.

OceanofPDF.com

Table des matières

[Ernst Jünger](#)

[Jeux africains](#)

[PRÉFACE](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

OceanofPDF.com

PRÉFACE

Pour être un homme dans toute l'acception du terme, il ne s'agit pas de déposer les signes de sa race. Qui est plus Allemand que notre ami Ernst Jünger, et j'ai eu rarement au cours de ma longue vie l'occasion de me dire en présence de quelqu'un, comme devant lui, que j'avais affaire à un exemplaire d'humanité sans reproche. Tout en occupant notre pays durant la guerre de 1939, comme c'était son devoir de soldat, il a compris mieux que personne, il a ressenti avec sympathie quel drame vivait la France. Qui a aimé Paris plus que lui ? Sans doute dans le secret de certains conseils en a-t-il à l'heure propice défendu l'existence, au moins l'intégralité. L'Histoire le dira.

Dans notre littérature peu de choses lui sont étrangères et rien moins que ces écrivains de second ordre, j'entends les moins en vue, qui recèlent bien souvent les qualités les plus dignes d'attacher l'esprit et de toucher le cœur. Il faut entendre Ernst Jünger parler de Léon Bloy, de Barbey d'Aurevilly, de Villiers de l'Isle-Adam, qui lui sont aussi familiers que les classiques de son pays, quand nos jeunes intellectuels français ignorent sans doute jusqu'à leurs noms.

A lire les Jeux africains qui font défiler sous nos yeux une procession imposante d'originaux désaxés, vagabonds, aigrefins, on se demande si l'imagination seule, livrée à elle-même, est capable de susciter un monde réel aussi impair, sans le secours d'une expérience vécue. Si saisissants cependant que soient ces portraits, apparemment pris sur le vif, comment oser prétendre qu'il s'agit là d'une autobiographie ?

Le comble de l'art est d'en donner l'illusion, défaire croire qu'on se trouve encore penché sur un journal de route, sur un carnet de bord, sur des mémoires personnels. La particularité des détails qui enrobent les silhouettes et fixent les traits de caractère de personnages tels que Reddinger, Frank, Léonard, Benoît nous donnent en effet l'impression que l'auteur les a étudiés de près, comme un entomologiste ses insectes. Le

charme unique, magique du livre tient à ce qu'il a d'imaginaire, d'inventé en même temps qu'il semble garder la valeur d'un témoignage, comme s'il constituait un dossier sur une jungle dont on n'a pas souvent le plaisir d'observer de si près l'extravagance et de partager directement, intimement les mœurs dangereuses.

« Pourquoi ne serait-il pas possible, me disais-je, de vivre, comme on voit le faire les bêtes et les plantes, sans secours, sans pain, sans rien de ce que l'homme a touché. »

C'est, à mon avis, de cette réflexion d'Ernst Jünger que procèdent les Jeux africains. Ses candidats à la Légion sont comme enfermés dans un champ clos où nous pouvons surprendre notre espèce en flagrant délit d'ingénuité.

« On ne connaît la puissance de l'ordre social qu'après l'avoir quitté. »

Encore : « La zone qui m'attirait était plutôt celle où la lutte entre les forces naturelles s'exprime avec pureté, à l'exclusion de tout but. » Et c'est ainsi qu'à chaque page on devine, on hume ce fumet de vie originel, propre à Ernst Jünger qui, tout occupé qu'il soit de guerre, « de la guerre où tout est permis », imbu de botanique, ne rêve que de paix. Ainsi, grâce à une sorte de radar nous permet-il de percevoir ce qui distingue du héros l'aventurier et ce qu'ils ont de commun.

Ernst Jünger est fait de contrastes ; militaire constellé d'étoiles, il efface volontiers ce que ce genre de majesté a de farouche, pour se présenter et nous apparaître sous les dehors les plus simples, les plus bénins. On ne le connaît jamais tout à fait. Une part d'ombre estompe un de ses profils, quand l'autre s'éclaire. En lui l'enthousiasme et l'ironie se limitent comme par gageure, et c'est sans doute son sens de la mesure qui l'incline à nous aimer.

Le visage est fin, le pouce d'une solidité à toute épreuve, comme je l'ai constaté un jour qu'Ernst avait oublié l'une de ses mains sur le bras du fauteuil que j'occupais près de lui. Sa voix dispose d'un clavier très étendu et comme d'un double registre, l'un aigu, l'autre grave, sans le moindre soupçon de duplicité. La constance de son humeur est remarquable. Jamais de sautes brusques. Ernst Jünger ne connaît ni l'astuce, ni le caprice, ni la violence. Il ressemble au Sage qui regarde passer les révolutions, sans en être dupe.

Marcel Jouhandeau.

I

C'est une chose singulière que la façon dont l'esprit chimérique, pareil à quelque fièvre apportant ses miasmes de bien loin, prend possession de notre vie et, une fois installé, enfonce de proche en proche sa brûlure. L'imaginaire seul nous apparaît à la fin comme réel, et les choses quotidiennes sont un rêve dans lequel nous nous agitions de mauvaise grâce, comme un acteur que son rôle embrouille. Le moment est venu, alors, où le dégoût exaspéré revendique l'intelligence et lui impose la tâche de chercher quelque part une issue.

C'est là sans doute ce qui expliquait que ce petit mot « fuir » résonnât, pour moi, de façon toute particulière, car il ne pouvait guère être question d'un danger précis qui eût justifié son emploi, si l'on excepte peut-être les plaintes du corps enseignant, de plus en plus fréquentes, et, durant les dernières semaines, devenues vraiment menaçantes. Ils me traitaient comme un somnambule.

— Berger, vous dormez, Berger, vous rêvez, Berger, vous n'êtes pas à votre ouvrage, était l'éternel refrain.

Et mes parents, qui vivaient à la campagne, avaient déjà reçu plus d'une de ces lettres bien connues dont la désagréable teneur commençait par ces mots : « Votre fils Herbert... »

Mais ces plaintes étaient moins la cause de ma détermination que sa conséquence, ou plutôt elles étaient entre elles dans cette dépendance mutuelle qui d'ordinaire précipite le cours des actions hasardeuses. Je vivais depuis des mois dans une secrète insurrection qui dans ces milieux pouvait difficilement demeurer cachée. C'est ainsi que j'en étais déjà à ne plus participer aux cours, préférant me plonger dans des récits de voyages en Afrique, que je feuilletais sous le pupitre. Et j'aimais aussi, prétextant un malaise soudain, quitter la salle de classe pour aller me promener sous les arbres de la cour et réfléchir aux détails de mon plan.

Déjà le maître avait eu recours contre moi à l'avant-dernière mesure de l'art pédagogique, celle qui est une allusion au divorce définitif ; j'étais traité par lui comme n'existant pas, il me *punissait en m'ignorant*. Et que cette punition même fût inefficace, voilà qui était mauvais signe, et qui indiquait à quel point déjà j'étais en effet absent. Cette exclusion par le mépris me faisait plutôt plaisir ; elle mettait autour de moi une zone vide dans laquelle je me consacrais en paix à mes préparatifs.

Il est une période de la vie où le mystère ne semble accessible au cœur que dans l'espace, aux endroits de la carte qui sont en blanc, et durant laquelle tout ce qui est ténébreux et ignoré exerce un puissant attrait. Pendant mes promenades nocturnes sur les remparts de la ville, de longs rêves éveillés, pareils à des demi-ivresses, avaient si bien rapproché de moi ces contrées lointaines qu'il semblait qu'il ne fût plus besoin que d'une décision pour y pénétrer et participer à leurs délices. Le mot *forêt vierge* enfermait pour moi une vie à la perspective de laquelle il est impossible quand on a seize ans de résister – une vie consacrée à la chasse, au brigandage et à d'étranges découvertes.

J'acquis un jour la certitude que l'Eden perdu se trouvait quelque part dans les ramifications du Nil supérieur ou du Congo. Et comme le désir qui nous pousse vers de tels endroits compte parmi les plus irrésistibles, je me mis à ruminer une série de plans insensés, cherchant le meilleur moyen pour approcher la région des grands marécages, de la maladie du sommeil et de l'anthropophagie. Je formais des pensées dont chacun sans doute trouvera l'analogue dans ses lointains souvenirs ; je voulais me faufiler comme passager clandestin, comme mousse, ou bien déguisé en apprenti qui voyage. J'en vins finalement à l'idée de m'engager dans la Légion étrangère, afin d'atteindre ainsi la lisière au moins de la terre promise pour pénétrer ensuite à l'intérieur par mes propres forces, non sans avoir, naturellement, pris part d'abord à quelques combats, car le sifflement des balles me paraissait une musique des sphères qu'on ne connaît que par les livres ; pour y participer, on devait partir en pèlerinage, comme les Américains à Bayreuth.

Je me serais donc engagé à n'importe quoi sur le premier tambour venu, s'il avait pu comme le manteau magique de Faust, m'emporter jusqu'à l'Equateur. Mais en fin de compte la Légion étrangère non plus n'était point parmi ces puissances ténébreuses qu'il suffit d'évoquer au premier carrefour

si l'on a l'intention de pactiser avec elles. Elle devait pourtant bien exister quelque part, on n'en pouvait douter, car j'avais lu assez souvent dans les journaux des reportages à son sujet, traitant de périls, de privations et de cruautés si recherchés qu'un habile chef de réclame n'aurait pu concevoir mieux pour attirer les vauriens de mon espèce. J'aurais beaucoup donné pour que l'un de ces racoleurs qui enivrent et entraînent les jeunes gens et dont les personnes qui parlent d'or, engageaient à se méfier arrivât jusqu'à moi ; mais une telle éventualité, dans notre petite ville si paisiblement assoupie au bord de la Weser, me paraissait bien invraisemblable.

Il me semblait donc plus indiqué de franchir d'abord la frontière pour accomplir ainsi à mon premier pas la rupture avec l'ordre et le passage au monde insoumis. J'avais l'idée que le merveilleux, l'empire des hasards complexes et fabuleux devait se révéler toujours plus clairement à chaque pas qu'on avait le courage de faire pour s'éloigner de l'habituel ; on devait sentir d'autant plus fortement son attirance qu'on allait davantage à sa rencontre. Mais je n'étais pas non plus sans savoir que chaque situation de la vie recèle une grande force d'inertie, et que pour s'y soustraire il ne suffit pas d'une pensée, bien loin de là. Certes, quand l'idée me venait, le soir par exemple avant de m'endormir, de m'enfuir et de disparaître, rien ne me semblait plus facile et plus simple que de m'habiller aussitôt et de monter à la gare dans le premier train venu. Mais dès qu'ensuite j'essayais seulement de me mouvoir, je me sentais accablé de poids de plomb. Ce disparate entre les folles possibilités de la rêverie et la moindre des mesures nécessaires à leur réalisation me contrariait beaucoup. J'avais beau être libre, en esprit, de parcourir à ma fantaisie les sites les plus impraticables, je remarquais en même temps que dans le monde réel le simple fait de prendre un billet supposait une bien plus grande dépense d'énergie que je n'avais supposé.

Lorsque, ne sachant pas plonger, on se trouve sur un tremplin élevé, on sent très nettement la différence entre l'homme pour qui sauter est aisé et celui qui se raidit. Lorsqu'on a vainement essayé de se prendre soi-même au collet et de se précipiter dans le vide, il existe encore un expédient : c'est celui qui consiste à ruser avec soi-même, mettant le corps en déséquilibre sur le bord extrême de la planche, jusqu'au moment où l'on se voit brusquement contraint à faire le saut.

Je sentais très bien que rien n'était plus contraire à ces efforts pour me donner l'impulsion initiale que ma propre appréhension. Mon adversaire le

plus puissant, en la circonstance, était moi-même, c'est-à-dire un gaillard ami de ses aises, qui adorait passer le temps à rêver derrière les bouquins, regardant ses héros évoluer sur des terres dangereuses au lieu de se mettre en route dans la nuit et le brouillard pour faire comme eux.

Mais il y avait un autre démon, plus ombrageux, qui me chuchotait que le danger n'est pas une jouissance, qu'on peut goûter en s'amusant du fond de son fauteuil, mais que le plaisir qu'on y prend cache une obligation, et ce démon cherchait à m'entraîner sur la scène.

Ces secrètes discussions, ces choses qu'on exigeait de moi de plus en plus âprement, me mettaient parfois dans une prodigieuse anxiété. C'est qu'aussi je manquais de sens pratique ; la perspective des petits moyens et manœuvres qu'il fallait employer pour réussir me déprimait. Je souhaitais posséder, à l'exemple de tous ces rêveurs, la lampe d'Aladin ou l'anneau de Dj andar le pêcheur, grâce auquel on peut évoquer les génies bienfaisants.

D'autre part, l'ennui m'envahissait tous les jours plus puissamment, comme un poison mortel. Il me semblait absolument impossible que je dusse jamais « devenir » quelque chose ; le mot à lui seul me répugnait déjà et parmi les mille emplois dont l'existence dispose, pas un seul ne me semblait fait pour moi. C'était encore pour des activités tout à fait simples que j'aurais eu le plus de goût, celle du pêcheur, du chasseur ou du bûcheron par exemple, mais, depuis qu'on m'avait dit que les forestiers, de nos jours, sont devenus des sortes d'agents comptables qui utilisent plutôt la plume que le fusil et qu'on va à la pêche dans des canots automobiles, ces choses également avaient perdu tout intérêt pour moi. Je n'avais pas l'ombre d'une ambition en ces matières et j'assistais à ces chères conversations où les parents disputent avec leurs fils qui grandissent des perspectives offertes par les diverses vocations comme quelqu'un qu'on va condamner à la maison de correction.

De jour en jour, ma secrète aversion pour tout ce dont on tire profit allait s'aggravant. Lire et rêver, ces narcotiques, étaient mes antidotes, mais les régions où les actes sont possibles me paraissaient à jamais hors d'atteinte. Je me représentais quelque part une société virile et téméraire dont l'emblème était le feu de camp, avec son élément, la flamme. Pour être reçu parmi elle, que dis-je, pour connaître un seul de ces gaillards devant lesquels on pouvait enfin se sentir du respect, j'aurais donné de grand cœur

tous les honneurs qu'on peut détenir à l'intérieur comme audehors des quatre facultés.

Je me disais avec raison qu'on ne peut aller audevant des libres fils de l'existence qu'à condition de tourner le dos à ses hiérarchies régulières. Il faut dire que les modèles que je me donnais correspondaient aux idées d'un garçon de seize ans qui ne sait pas encore la différence entre les héros et les aventuriers. Mais je faisais preuve de santé dans la mesure où je supposais que tout ce qui était extraordinaire devait se trouver au-delà de la sphère sociale et morale qui m'environnait. C'est pourquoi je ne voulais pas non plus, comme c'est si souvent le cas à cet âge, devenir un révolutionnaire, ou un soldat, ou un bienfaiteur quelconque de l'humanité ; la zone qui m'attirait était plutôt celle où la lutte entre les forces naturelles s'exprime avec pureté et à l'exclusion de tout but.

Je tenais qu'une telle zone existait réellement ; je la situais dans le monde tropical dont la ceinture aux couleurs variées tourne au-dessous des froides calottes des pôles.

II

Je m'étais fixé un ultimatum dont le délai expirait une semaine après la rentrée. Le moyen que j'avais imaginé pour m'amener à rompre de manière décisive avec la stabilité n'était pas mauvais ; il consistait, dans mon intention, à mettre au service de mes grands projets l'argent destiné aux usages scolaires, et dont j'étais muni à mon retour dans la petite ville après les grandes vacances.

Bien qu'un tel emploi de cet argent me parût infiniment plus sensé que l'usage auquel il était convenu de le réserver, j'hésitai longtemps à faire ce pas fort grave. Je ne me cachais pas que l'accomplir serait m'engager irrévocablement dans le sentier de la guerre et que le libre usage de cette somme n'était admissible que si j'y voyais déjà une contribution levée sur un adversaire que j'affrontais ouvertement. Car à la guerre, comme chacun sait, tout est permis.

Ce ne fut que très peu de temps avant l'expiration du délai, par une humide et vaporeuse après-midi d'automne, que je pénétrai, le cœur battant d'appréhension, dans une petite boutique de bric-à-brac pour me procurer un revolver à six coups avec ses munitions. Il coûta douze marks ; c'était là, de toute façon, une dépense irremplaçable. Je quittai la boutique avec un sentiment de triomphe pour me rendre aussitôt chez un libraire et faire l'acquisition d'un livre épais : *Les Mystères du Continent noir*, que je tenais pour indispensable. Il fut mis dans un grand havresac dont le tour vint ensuite.

Après ces achats, je sentis, avec une certaine satisfaction qui n'était pas sans mélange, que le sol commençait à me brûler les talons. Je rentrai chez moi pour emballer du linge et des souliers, ainsi que tout ce que je jugeais nécessaire pour un long voyage. Quand enfin je fus debout sur le seuil, tout équipé, il me sembla que jamais ma petite chambre n'avait été si douce à habiter. Pour la première fois depuis l'hiver précédent, le feu brûlait dans le poêle et le lit était largement ouvert. Dans les livres de classe eux-

mêmes, sur la planche vermoulue audessus de la commode, dans la grammaire de Ploetz à l'usage de la Seconde, à moitié mise en lambeaux, et dans l'épais dictionnaire latin de George, une attraction familière s'éveillait, il y avait un lien qui n'était pas si facile à rompre. Il me paraissait tout d'un coup absurde et incompréhensible de laisser là ces choses et de devoir les échanger contre une situation tout à fait incertaine où assurément la bonne Mme Krüger ne me ferait pas mon lit le matin et n'apporterait pas, le soir, dans ma chambre, la lampe à pétrole allumée. Il m'apparut soudain très clairement que l'inconnu possède aussi un côté glacial. Mais c'était déjà là une vue apportée de l'extérieur. Car j'avais déjà quitté ce cercle familial et je sentais bien que le temps des réflexions était désormais passé, que j'étais indépendant et que j'avais donc à agir dans un sens qui m'était jusqu'alors inconnu.

Il faisait un temps peu agréable lorsque je me mis en route, un temps bien plutôt fait pour rester au chaud dans ma chambre, allongé sur le canapé et les genoux repliés, lisant comme à mon habitude, une théière pleine posée sur la chaise à côté et la courte pipe allumée. Le vent et la pluie jetaient à poignées les feuilles dentelées des platanes sur les pavés de l'avenue qui conduisait à la gare. Les réverbères se miraient dans la noirceur humide du chemin où les feuilles jaunies dessinaient comme un ruban de mosaïque. J'avais passé mon large manteau de pluie sur le havresac et changé ma rouge casquette d'écolier contre un chapeau, signe visible de ma liberté toute neuve. Au guichet, je pris un billet pour la grande ville la plus proche, celle qui donnait son nom à la province.

J'avais de la veine, car le train était précisément sous pression. J'avais agi au petit bonheur, étant incapable de déchiffrer les signes énigmatiques de l'indicateur et des tableaux suspendus dans les salles d'attente. Tout ce que je savais, c'était que Cologne, Trêves ou Metz se trouvaient dans le voisinage de la frontière de l'Ouest, car mes connaissances géographiques étaient minces, et les pays inconnus et fabuleux commençaient pour moi tout près, tels qu'on les voit figurer sur les cartes des Anciens.

Je n'avais guère retenu que le nom de Verdun, ayant lu dans le journal que là-bas le bourgmestre d'une petite ville allemande s'était engagé dans la Légion étrangère. Cet événement avait fait grand bruit peu de temps auparavant, et le découpage des articles où il en était question représentait, je crois bien, la seule de mes démarches qui eût véritablement trait à mon

projet. Ce que j'appelais ma préparation avait rapport à tout autre chose, à cet égarement mystérieux, douloureux, et cependant profondément aimé qui s'était soudain emparé de moi tel un tourbillon dans l'eau tranquille, et qu'il s'agissait d'interpréter comme un appel venant du lointain.

Je montai dans un compartiment de quatrième classe, rempli de paysans de la vallée de la Weser, de petits commerçants et de marchandes en plein vent qui disparaissaient derrière leurs paniers. Quand le train se mit en marche, je sentis que j'étais à présent dans une situation tout à fait nouvelle, pareil à l'éclaireur en territoire ennemi, qui n'a plus personne avec qui pouvoir s'entretenir. J'étais content de moi, également, car c'est à peine si j'avais cru que je parviendrais au point où j'en étais. Je sentais seulement un peu d'inquiétude à l'idée que le désir de faire demi-tour pourrait s'éveiller en moi, et je me fis le serment de lui résister, quelles que fussent les circonstances. Le roulement et les chocs des roues m'encourageaient et je bourdonnais sur leur cadence : « Tout retour est exclu, tout retour est exclu... » Il y avait là aussi une compagnie toute nouvelle pour moi, qui, sans prêter attention à ma présence s'entretenait avec animation, et où les voyageurs qui montaient ou descendaient introduisaient sans cesse du changement. De temps à autre, de curieux personnages montaient, pour donner de petits spectacles illicites et disparaître à l'arrêt suivant après avoir fait la quête à la ronde avec leur chapeau ; ainsi, un individu hâve, qui, après s'être vanté en une surprenante allocution de prodigieux tours d'adresse, tira de sa canne un mince poignard et le fit disparaître à plusieurs reprises, jusqu'au manche dans sa bouche. Un gros homme affable aussi, qui était quelque peu ivre et qui, pour nous plaire, chanta d'une voix puissante quelques airs comme « Un étudiant rentre à minuit... » ou « Amour, sur ton autel sacré... » fit un bout de trajet avec nous. Tapi dans mon coin, je trouvais, somme toute, que le voyage ne commençait pas mal, et les deux heures qui nous séparaient de la grande ville furent vite passées.

A la gare principale, je demandai un billet pour Trêves ; j'avais le sentiment de commettre une action à peu près aussi singulière que d'exiger un billet pour le fleuve Amazone. Mais l'homme du guichet, à ma secrète satisfaction, prit l'argent avec une totale indifférence et me répondit d'une manière tout aussi indifférente lorsque je lui demandai l'heure du train. Le prochain train dans cette direction ne partait pas avant minuit ; je mis donc mon havresac à la consigne afin de m'en aller en ville. Il continuait à

pleuvoir, et durant un moment j'errai sans but par les rues. Il s'agissait pour moi de me maintenir en mouvement et de tuer le temps ; l'excès de loisir où je me trouvais soudain m'était pénible.

Bientôt cependant se fit sentir cette force de gravitation par laquelle toute grande ville se soumet le sans-logis, et qui lui sert à l'attirer vers des points bien déterminés. Je suivis le mouvement de la circulation, encore intense à cette heure, jusque dans la rue principale, pour être finalement absorbé par l'une de ces galeries marchandes couvertes que l'on appelle des passages, et dans lesquelles on est sûr de rencontrer à toute heure des êtres dont la seule tâche est de flâner ou de rester immobiles.

Je me sentais, je ne sais pourquoi, plus en sécurité dans ce lieu, et comme davantage à ma place ; dans le train déjà, l'idée confuse m'était venue que pour le chercheur d'aventures il n'existe pas d'espace vide, qu'au contraire il entre très rapidement en contact avec des forces inconnues. Le seul fait de se mouvoir de façon différente suffit pour lui révéler une agitation insolite toute consacrée à l'oisiveté, au délit et au vagabondage, – une classe étendue et partout disséminée, qui circonscrit l'élément bourgeois et cherche à l'attirer dans son alliance.

Cet endroit, où la rue avait quelque chose de la chaleur suspecte de ces vestibules qu'une lumière rouge éclaire, et où les magasins rappelaient les éventailes des baraques foraines, me semblait tout à fait indiqué pour quelqu'un qui se trouvait en fuite et de temps à autre mettait furtivement la main dans la poche de son pantalon afin de caresser la crosse rugueuse d'un revolver à six coups. Je passai quelque temps à étudier les cartes postales équivoques qui étaient suspendues aux vitrines en quantités prodigieuses. Puis l'entrée violemment éclairée d'un cabinet de figures de cire m'attira. Je déambulai plein d'une anxieuse curiosité à travers tout un dédale de chambres, parmi les effigies immobiles des contemporains illustres ou infâmes, exemples variés des deux façons dont on peut abandonner la grande route de la vie ordinaire. Pour la dernière chambre un droit d'entrée supplémentaire était perçu ; elle renfermait, dans les vitrines, une collection de pièces anatomiques illuminées à l'électricité. Il y avait là des maladies inouïes, peintes en bleu, en rouge et en vert sur des organes de cire. Devant celles qui étaient tout à fait terribles, je pensai, avec une satisfaction mêlée d'horreur : on ne les trouve certainement que sous les Tropiques.

En face du cabinet de figures de cire, de l'autre côté du passage, se trouvait un restaurant brillamment éclairé. Je constatai en y entrant qu'il fonctionnait automatiquement. Les mets les plus différents, préparés pour la vue en toutes sortes de manières, s'offraient au choix sur des plateaux ronds ou dans de petits appareils élévateurs, et il suffisait d'introduire une pièce de monnaie pour être servi par un rouage bourdonnant. Pareillement, on pouvait faire jaillir de petits robinets toutes les boissons imaginables dans un verre qu'on présentait au-dessous. Celui qui, servi par des forces invisibles, avait ainsi bu et mangé, trouvait à sa disposition d'autres appareils qui montraient des images variées ou faisaient entendre dans des écouteurs de courts morceaux de musique. L'odorat lui-même n'était pas oublié, car il y avait aussi d'ingénieux vaporisateurs où l'on pouvait, par de minuscules gicleurs, répandre en pluie fine sur son costume des fluides parfumés aux noms exotiques.

Ce service fantôme me parut extrêmement commode et tout indiqué pour l'homme qui possède de sérieuses raisons de ne pas se faire voir. Je fis d'abord surgir magiquement diverses salades et tartines que je mangeai tout en buvant fort au-delà de ma soif, par simple curiosité de connaître ces breuvages aux noms singuliers. Je regardai les images qui descendaient l'une après l'autre avec un déclic quand on tournait une manivelle, et auxquelles on avait donné des titres comme : « La visite de la bellemère », ou « La nuit de noce interrompue ». Je me fis jouer aussi les morceaux de musique et mis en mouvement les vaporisateurs.

Ces distractions me procurèrent un plaisir qui, comme il arrive pour tout contact avec le monde des automates, n'allait pas sans une pointe de perversité. J'ignorais du reste que ces lieux sont parmi ceux où la police tend de préférence ses filets.

Lorsque je m'en retournai vers la gare, il était grand temps. Le train stationnait le long d'un quai désert inondé de la clarté blanche de lampes à arc. Presque tous les wagons étaient vides. Je m'allongeai sur une banquette, plaçai mon havresac sous ma tête et étendis sur moi l'imperméable. La couche était dure et nouvelle, mais j'étais à demi étourdi par les diverses liqueurs que j'avais bues, si bien que je dormais déjà à poings fermés lorsque mon voyage commença.

Je m'éveillai au milieu de la nuit. Un employé muni d'une petite lampe me secouait et me demandait à quel endroit j'allais. Il me considéra avec

méfiance, car il me fallut rechercher mon billet pour pouvoir lui donner le renseignement. Enfin il grommela :

— Ici, c'est le terminus. Correspondance à cinq heures du matin.

J'endossai donc mon havresac et m'en fus dans la salle d'attente déserte. Je me sentais une âme désagréablement prosaïque, et des liqueurs aussi je gardais un fade déboire. L'idée me vint de nouveau de rebrousser chemin, et de nouveau je chantonnai, quoique avec bien moins d'énergie, mon : « Tout retour est exclu. » Une foule de pensées pénibles surgissaient, de celles qui se glissent en nous au matin de pareilles entreprises ; je me disais par exemple que même à l'école je n'aurais pu me déplaire et m'ennuyer autant qu'ici.

J'étais inquiet, d'autre part, de constater que mon sentiment du temps commençait à se modifier de façon étrange. C'est ainsi qu'il me semblait tout à fait incroyable de penser qu'il ne s'était pas encore écoulé un jour entier depuis ma fuite, et que si j'étais resté chez moi, j'aurais encore eu plus de quatre heures à passer dans mon lit avant que Mme Krüger vînt m'éveiller. J'avais beau recommencer mes calculs, il était évident que ce n'était pas depuis un an ou presque que j'étais en route, mais depuis quelques heures seulement. Cette démesure avait quelque chose d'effrayant ; plus que toute autre chose, elle me confirmait dans la conviction que je me trouvais dans un espace entièrement nouveau.

Le caractère désagréable de cette situation fut pour ainsi dire souligné par la figure d'un employé de la station qui traversa la salle d'attente à deux reprises sans m'honorer d'un regard et dont toute la personne respirait l'activité contente de soi et le café bien chaud. Il avait sa tunique commodément déboutonnée, et un superbe fourneau de pipe, dont il tirait habilement de vastes nuages bleus, descendait jusque sur sa poitrine au bout d'un tuyau recourbé.

Je le regardais, partagé entre l'envie qu'il m'inspirait et le curieux réconfort que j'éprouvais à son aspect, tel un voyageur qui voit une lumière briller au loin sur son chemin.

III

Très tôt dans la matinée, j'étais à Trêves. Là, j'achetai des provisions : du pain, du beurre, du saucisson et une bouteille de vin. Après m'être également procuré, dans une papeterie, une « carte cycliste de Trêves et ses environs », je me mis en route par l'une des rues qui se dirigeaient vers l'Ouest. Je vis que j'avais encore un bon bout de chemin avant d'arriver à la frontière, que je comptais franchir nuitamment, avec d'infinies précautions, et de préférence dans une épaisse forêt. Je me représentais ce passage comme la partie la plus difficile de mon entreprise.

Cette marche qui me conduisait par hauts et par bas à travers un paysage automnal, parsemé de quelques fermes, me ragaillardit. J'allumai ma courte pipe et m'abandonnai à toutes sortes de plaisantes rêveries.

Cette pipe, mon inséparable compagne, regagnait toutefois ma poche quand je traversais un village, car j'avais assez d'esprit critique pour sentir qu'elle formait un contraste comique avec ma personne, et tout propos railleur que mon passage eût provoqué aurait offensé ma dignité, sur laquelle je plaisantais aussi peu qu'un Espagnol. Du reste, je n'aimais pas le goût du tabac, et j'aurais dû reconnaître pour être franc qu'il m'avait même donné plus d'une fois de véritables nausées. Bien que mon imagination fût donc à peu près tous les frais de cette jouissance, fumer n'en augmentait pas moins mon bonheur intime de façon considérable. Avant de donner dans les relations de voyages africains, dont je me grisais comme Don Quichotte avec Amadis de Gaule, je comptais parmi les fervents lecteurs de Sherlock Holmes ; or je n'avais jamais pu lire une de ces phrases où le détective, comme à l'habitude, allumait posément sa courte pipe, sans instituer aussitôt une pause, afin de l'approuver par un holocauste ardent.

J'eus tout le temps, durant cette marche, de m'entretenir avec mes pensées. Il y avait surtout deux chimères, d'espèces très différentes, qui captivaient* mon esprit ; elles me semblent aujourd'hui passablement

bizarres, et il est bien difficile, dans un monde moral qui n'est plus du tout le leur, de leur rendre vie même superficiellement.

La première était fondée sur une prédilection très nette pour un moi glorifié, autrement dit sur le désir de remanier la vie de fond en comble en sorte qu'elle fût conforme à mes goûts. Pour atteindre à ce suprême degré de liberté, il me semblait nécessaire d'éviter tout ce qui pouvait me nuire, en particulier toute institution possédant un rapport, si lointain fût-il, avec l'ordre civilisé.

Il y avait là des choses que je détestais par-dessus tout ; les chemins de fer en faisaient partie, mais aussi les routes, les terres cultivées, et, d'une manière générale, tout chemin battu. L'Afrique, par contre, était l'expression même de la nature sauvage, impraticable et non frayée, et le lieu par conséquent où la rencontre avec l'imprévu et l'extraordinaire avait encore le plus de chance de se produire. A cette aversion pour les chemins frayés, il s'en joignait une autre, non moins vive, pour l'ordre économique sur les terres habitées. L'Afrique, sous ce rapport, était pour moi le pays bienheureux où l'on n'avait pas à dépendre du gagne-pain, ni surtout du gain d'argent. On vivait là-bas, à mon avis, d'une autre manière ; on cueillait ou bien l'on prenait à l'ennemi. Cette manière directe d'assurer son existence me semblait infiniment préférable à toute autre. Depuis longtemps déjà j'avais remarqué que tout ce qui vient de cette manière en notre possession – poisson pêché dans les eaux interdites, plat de baies cueillies dans la forêt ou de champignons – avait un goût tout différent et autrement marqué. C'était la terre encore étrangère dans sa force au compartimentage des frontières qui nous dispensait ces choses, et elles possédaient une saveur plus sauvage, pimentée par la libre nature. Je pensais ainsi m'apprêter là-bas une vie magnifique, d'autant plus que je comptais que le soleil m'aiderait. Sur une terre qu'un soleil puissant et chaleureux illuminait jour après jour, on ne pouvait connaître, à mon avis, ni mélancolie ni déplaisir. Et je savais déjà quel emploi je ferais de cet état de liberté. Il y avait d'abord la dangereuse aventure qui, d'après tout ce que j'avais lu ou entendu dire, ne se ferait pas longtemps attendre. Je reculais très loin ses limites puisque je classais la faim elle-même parmi les aventures. Était-il possible que quelque chose m'échût là-bas, qui ne fût pas aventureux ? Pour ce qui était des divertissements, je n'avais donc que le choix.

Mais j'entendais aussi trouver ma joie dans la contemplation. Dans le pays imaginaire vers lequel je tendais, toute chose avait une importance accrue. Les fleurs là-bas étaient certainement plus grandes, leurs couleurs plus profondes, leurs parfums plus ardents. Je trouvais pourtant que les gens qui avaient eu le bonheur de pouvoir séjourner dans ces contrées n'avaient guère été bavards sur ces questions. Quand on nous disait que quelqu'un avait attrapé un poisson, on aurait bien voulu voir chaque fibre de l'animal, l'émail de chaque écaille, la moindre tache de couleur. On souhaiterait s'égratigner les doigts jusqu'au sang sur les excroissances barbelées de sa tête et presser étroitement son corps avec les mains pour sentir le lisse et l'humide des tissus, pour éprouver la résistance et la souplesse des muscles. Je me proposais de ne pas négliger ces choses et m'étais fait la promesse, chaque fois qu'une image inconnue viendrait ainsi à m'apparaître, de retenir mon souffle un instant au moins, et de ne jamais en venir au point de devoir perdre cette idée de vue.

Lorsque je pensais aux baies ou aux fruits qui devaient correspondre à cette faune, je me disais que je ferais peut-être mieux de m'échapper seul aussitôt débarqué là-bas, pour m'en aller le long de la côte sauvage. On pouvait vivre là des coquillages qu'on trouve en foule sur tous les rivages du littoral. C'est ainsi qu'un nouveau plan d'évasion déjà venait se greffer sur l'ancien.

Une autre question me préoccupait : fallait-il que je cherchasse un camarade ou non ? J'estimais très difficile de découvrir un compagnon, et cela tenait sans doute au fait qu'un homme de vingt ans me paraissait déjà très vieux et incapable, au fond, de vivre réellement. Mon premier mouvement était toujours de supposer le manque de sympathie et une morne indifférence envers ces choses, et surtout une espèce d'ironie supérieure que je fuyais comme la peste. Cette seule raison aurait suffi pour me faire entourer ma fuite du plus grand secret, car je savais très bien que pour tout autre que moi peut-être, elle avait quelque chose de risible. C'était de cela précisément que j'avais peur, et si la pensée qu'à la frontière on tirerait peut-être sur moi me faisait plaisir, la perspective, par contre, de quelque paisible douanier m'appréhendant et me remettant tranquillement aux autorités, m'inquiétait dans les mêmes proportions. Je n'en éprouvais pas moins le besoin de sortir de moi-même, le besoin de me confier de temps à autre à un esprit doué de beaucoup d'intelligence et de pénétration,

capable de saisir les secrètes racines de nos projets et de nos actes. Ceci m'amène au second phénomène imaginaire dont j'ai parlé ; il consistait dans la ferme conviction où j'étais de participer à une communion d'esprit de ce genre. J'aurais volontiers dérobé cette circonstance au lecteur sceptique et cultivé du vingtième siècle, mais elle n'a pas sa place dans le détail seulement du récit, elle en est aussi une pièce essentielle. Ses origines remontaient bien loin dans l'enfance, jusqu'à cette époque où les artifices de la lecture et de l'écriture n'ont pas encore mis de bornes à l'horizon intérieur.

C'est pourquoi, avant de poursuivre notre pérégrination rêveuse vers la frontière de l'Ouest, il n'est pas mauvais que nous jetions un bref regard en arrière.

OceanofPDF.com

IV

J'étais couché dans ma petite chambre, que mon lit et deux grandes armoires emplissaient presque tout entière, et je ne songeais guère à dormir. Grand-mère était venue nous voir, et se trouvait avec ma mère dans une pièce voisine dont la porte était entrouverte. J'apercevais dans l'entrebâillement le rayonnement amorti de la lampe à pétrole couverte d'un abatjour de soie rouge, plissé, et prêtais l'oreille à la conversation des deux femmes, qui s'occupaient de toutes sortes de questions domestiques.

Comme j'étais ainsi aux aguets, je fus surpris par un bruit singulier, un tambourinement en sourdine, léger et traînant, qui manifestement ne s'élevait pas dans la pièce voisine, mais bien tout contre mon lit. J'ai l'impression du reste que le mot surprise n'est pas tout à fait exact, car le bruit était d'abord si faible qu'on aurait dit des grains de sable tombant sur une peau de tambour, mais sa sonorité s'accrut lentement, forçant l'attention. Toujours est-il que je ne fus nullement effrayé ; les sons ressemblaient à un prélude fait pour opérer sur l'esprit de l'auditeur et le préparer à un spectacle particulier. Je me mis sur mon séant avec précaution, cependant qu'à côté la conversation allait son train paisible. A présent je m'expliquais l'origine des sons bizarres ; ils venaient d'un être qui s'était assis sur la chaise placée comme à l'ordinaire auprès de mon lit, et je le voyais avec étonnement qui s'était emparé d'une grande boîte à thé peinte de caractères chinois et frappait sur le couvercle avec sa phalange repliée. Cette boîte à thé m'était familière ; mon père l'avait achetée à un soldat de la campagne de Chine qui prétendait l'avoir prise lors de l'incendie du palais impérial. Depuis longtemps elle ne contenait plus rien, et on la gardait dans l'une des armoires parmi d'autres choses, en souvenir de l'incomparable thé dont elle conservait encore le parfum.

Le visiteur était de grande taille, d'un âge moyen, avec des traits empreints de lourdeur. Son visage, difforme, faisait penser à l'un de ces navets auxquels les enfants avec un mauvais couteau donnent la figure qui

leur plaît. Cependant sa physionomie n'était pas repoussante ; un air de mélancolie bonenfant l'en préservait. J'ai parfois songé à ce visage, longtemps après, en regardant sur de vieux et magnifiques albums, les gravures de Tony Johannot.

J'avais à peine découvert ce compagnon inattendu, qui portait un costume terne et gris, grossièrement coupé, que déjà m'envahissait un vif sentiment de supériorité. C'était la supériorité qu'un galopin de la grande ville, au cours de ses explorations dans les granges et les écuries d'une ferme, pendant les vacances, peut étaler aux yeux d'un vieux domestique avec lequel il vient à bavarder. Du reste, mon visiteur ne parut nullement s'offenser de mon évidente intention de me moquer de lui, au cours de la conversation animée qui s'engagea aussitôt entre nous ; bien au contraire, le caractère débonnaire de sa physionomie ne fit que s'affirmer davantage, et il écouta mes propos moqueurs comme un paysan regarde un poulain s'ébattre dans les prés. Voici qu'il m'arrivait, pour la première fois de ma vie, de me sentir supérieur par l'intelligence à un autre esprit dans le fond plus fort que moi, et celui-ci l'acceptait avec joie ; cette situation m'a toujours touché.

Notre entretien était sans aucun doute remarquable, et je déplore d'être incapable de le reproduire, bien que sa configuration secrète soit restée très nettement présente dans ma mémoire. Le dialogue se déroulait en chuchotements – c'était moi, – et en grognements, – c'était lui ; son contenu paraîtra sans doute bien futile car il tournait principalement autour d'ustensiles de ménage de toutes sortes. Nous nous entretenions d'objets qui se trouvent au grenier, à la cave, dans la cuisine, en un mot de tout ce qui appartient au petit monde domestique.

Tous ces objets m'étaient familiers, naturellement, et je remarquai bien vite que l'étranger lui aussi avait d'eux une connaissance approfondie. Le piquant de la conversation venait de ce que le visiteur expliquait ces choses de façon tout à fait curieuse, leur attribuait des propriétés singulières qu'il allait pêcher Dieu sait où, et s'efforçait visiblement de leur prêter une vie personnelle, cependant que de mon côté je tâchais de l'éclairer et de lui expliquer leur véritable signification. Ce jeu m'amusait extraordinairement, et je guettais avec impatience l'instant où je pourrais dire : « Mais le seau de la cuisine, c'est pour laver ! » ou bien : « Mais le fauteuil de grand-père, c'est pour s'asseoir ! » J'obligeais alors l'étranger à sourire lui aussi, comme si je venais de lui donner la solution inattendue d'une devinette. Il était,

malgré cela, inaccessible à toute explication ; il n'admettait chaque réponse prise à part que pour passer aussitôt après à un autre sujet.

Il est dommage que j'aie si complètement oublié la partie la plus importante de cette conversation, je veux dire les raisons alléguées par l'inconnu, qui sans aucun doute étaient remarquables. Si l'on veut s'en faire une idée peut-être, qu'on songe aux immenses paysages infernaux où Jérôme Bosch a fait école, et dans lesquels un prodigieux arsenal d'instruments devenus très méchants se met en branle pour attaquer l'homme. La différence était que l'inconnu donnait des objets une explication tout à fait rassurante ; il leur attribuait une existence engourdie par le rêve. Il cherchait à m'introduire dans leur cercle comme dans la chambre d'un vieux domestique dont on découvre un jour avec stupeur qu'il a, lui aussi, une vie à lui.

Nous discourûmes entre autres choses des arrangements de l'office et de deux poulets qui s'y trouvaient, attendant de passer à la casserole. Je m'étais réjoui par avance de ce festin, et fus d'autant plus contrarié lorsque l'inconnu déclara qu'ils étaient tout à fait mauvais et qu'on ne pouvait les manger. Nous échangeâmes encore des propos à ce sujet quand je m'endormis au beau milieu de la conversation.

Le lendemain, au réveil, j'avais complètement oublié mon visiteur déjà, et ce ne fut pas son souvenir, mais bien une convoitise enfantine, qui me poussa, à peine entré dans la cuisine, à m'enquérir des poulets auprès de notre bonne. Ma surprise fut d'autant plus grande d'apprendre qu'ils s'étaient gâtés durant la nuit et qu'on les avait jetés de grand matin. Je les vis en effet dans la poubelle, à demi recouverts déjà par les ordures, et ce spectacle me causa un malaise. Il me remit aussitôt en mémoire, avec tous les détails, l'inconnu dont la prédiction s'était réalisée, et c'est alors seulement que je me sentis inquiet. Je me glissai hors de la cuisine et fis un effort comparable à celui qu'on fait pour avaler quelque chose qui ne passe pas. Un pressentiment me disait que cette affaire était de celles dont il est absolument impossible de parler aux grandes personnes, et qu'on ferait bien mieux, même, de chasser de son propre esprit, si on le peut. Mon excellente mère, à qui je racontai tout cela beaucoup plus tard, fut d'avis que durant mon demi-sommeil j'avais dû les entendre, elle et grand-mère, parlant de ces poulets, et cette explication me paraît assez plausible, si l'on songe à la vive imagination des enfants. Il faut pourtant que l'imaginaire ait un pouvoir

étonnant pour nous émouvoir ainsi au même degré que la réalité tangible et palpable ; et la preuve, c'est que l'hôte singulier m'apparut à maintes reprises encore et chaque fois pour un bon moment ; bientôt il ne fut plus pour moi un inconnu. Il est vrai que jamais plus je ne le revis avec la même netteté.

A présent, c'était surtout durant le premier sommeil que je le rencontrais, et toujours en un seul et même endroit, un vieil édifice très vaste qui faisait songer tantôt à un château, tantôt à un moulin en ruines. Certaines pièces de ce bâtiment étaient encore en bon état, d'autres n'étaient presque plus que bois moisi, tel ce couloir au toit en pointe où je pénétrais fréquemment et qui était fait de poutres humides et verdies comme celles qu'on voit parfois gisant dans les fossés des moulins. Parfois je me trouvais tout de suite transporté au beau milieu de cette bâtisse compliquée, d'autres fois il me fallait d'abord traverser un obscur paysage de sapins. Dès que j'avais atteint le porche, mon compagnon se joignait à moi et restait à mon côté tandis que je parcourais, bien souvent avec ennui, mais souvent aussi avec anxiété, le labyrinthe des chambres et des couloirs. J'étais mal à mon aise quand je m'éveillais de ces rêves, et je restais longtemps immobile dans l'obscurité, m'efforçant de me rappeler le vieux bâtiment et pour ainsi dire de le reconstruire en pensée. Mais, chose singulière, ses formes et ses contours fondaient d'autant plus vite que je m'efforçais davantage de me les représenter.

J'avais l'impression que si j'y étais parvenu, la solution de ces rêves mystérieux m'aurait été donnée du même coup. Mais les chambres semblaient se modifier à chaque nouvelle visite comme les architectures d'un monde encore fluide et nébuleux, ou bien elles changeaient de place, et seul un souvenir confus me disait que j'avais déjà été dans ces lieux. Il m'arrivait aussi de croire que je me trouvais dans de tout autres endroits, par exemple à l'école, ou en voyage, ou encore au village, jusqu'au moment où brusquement un signe caché me révélait que j'étais dans le vieux château.

Ce rêve se prolongea durant des années ; souvent il devenait tout à fait indistinct, puis il reprenait sa brillante netteté. A mesure que le temps passait, la personne de mon compagnon devenait de plus en plus vague ; mais je le reconnus encore lorsque je me trouvai pour la dernière fois dans le bâtiment désert. Cette dernière fois se distingua de toutes les autres en ce

que non seulement j'entrai dans l'édifice, mais en sortis, ce qui jusqu'alors ne s'était jamais produit.

Une fois dehors, je m'avançai dans la forêt de sapins, dont les arbres entre-temps avaient grandi, atteignant des hauteurs prodigieuses. Ils étaient très écartés les uns des autres, de sorte qu'on pouvait cheminer entre eux sans difficulté. Je m'avançais, animé d'une force singulière. Alors que dans le vieux château, l'œil n'arrivait à déchiffrer que des contours troubles, toutes choses se montrant comme à travers un brouillard verdâtre, ici les objets étaient parfaitement nets ; le regard pénétrait un espace immobile, dormant, et d'où l'air semblait absent. Je remarquai bientôt que j'étais en possession d'une conscience bien accrue. Non seulement je pouvais observer, comme à travers une forte lentille, chaque ramification des branchages, chaque aspérité des écorces et des surfaces, mais l'étendue même dans ses grandes lignes m'était visible comme sur une carte.

Ainsi non seulement je voyais, de la place où j'étais sur le sol, le paysage que je parcourais, mais encore, volant aussi haut que l'aigle, je me considérais moi-même au sein de ce même paysage, qui était de dimensions gigantesques, couvrant peut-être la terre entière. Et je voyais à une grande distance, dans le lointain des années, un autre être s'avancer vers moi à travers ces forêts inanimées, tachées de lichens blancs-verdâtres, je voyais notre chemin marqué d'avance comme par l'aiguille magnétique. A ce moment j'entendis prononcer à voix haute le nom de *Dorothee*, mais je ne l'entendais pas à la manière d'un appel, je le devinais dans quatre sons qui s'élevaient comme si quatre cloches eussent vibré, deux en argent, deux en or.

Je m'éveillai dans un extraordinaire état d'allégresse.

Alors que le premier visiteur allait s'estompant toujours plus au fond du rêve, Dorothee, au contraire, y devint de plus en plus nette. Ses traits cependant demeuraient indistincts, mais ceci ne faisait qu'augmenter son attrait. Une atmosphère de jeunesse absolue et de fraîcheur sylvestre l'enveloppait, et il me semblait sentir une parenté entre elle et l'ambre précieux. Au contraire du pesant Kobold, elle était d'une intelligence pétillante. J'éprouvais envers elle un sentiment de confiance qui peut difficilement se décrire ; on eût dit un voyage dans une contrée dangereuse au côté d'un compagnon doué d'une telle assurance qu'on en oubliait le péril.

Je réussis peu à peu à me rapprocher d'elle ; mes pensées attirèrent pour ainsi dire le rêve dans la réalité. Toutefois, à l'instant même où je tente de décrire nos rapports, je sens que je tâtonne dans l'obscurité, comme un homme qui aurait à décrire la personne du bonhomme Noël, dont il possédait cependant une nette image quand il avait trois ans.

Je n'ai sur ce point que des souvenirs isolés, tel celui de la chasse aux papillons à laquelle je commençai de me livrer avec passion vers mes quatorze ans. Il arrivait souvent à cette époque qu'une variété nouvelle m'apparût sur une grappe de fleurs ou une ombelle, et chaque fois j'étais surpris et profondément réjoui, comme devant quelque idée jaillie soudain d'un esprit prodigieusement fertile. Je sentais, à ces instants-là, que Dorothée était tout près de moi, et je laissais passer un peu de temps, brève et délicieuse attente, avant de saisir la proie. Ces petits êtres jouaient ainsi le rôle d'un talisman. Mais ils n'étaient pas seuls, le Beau en général, qu'il se présentât sous l'aspect d'un paysage ou d'un objet, rayonnait de ce même pouvoir d'attraction. Il en était de même des réussites spirituelles ; lorsque j'entendais exprimer ou lisais une pensée d'un tour heureux, une comparaison particulièrement juste, fréquemment il me semblait sentir une main effleurer mes tempes du bout des doigts ; j'allai même jusqu'à m'habituer à prendre cette sensation corporelle comme règle, et il arriva qu'une chose ne m'apparût à l'intelligence proprement dite qu'après cette première surprise. Ces dispositions du reste ne s'effacèrent pas ; elles m'aidèrent plus tard, lorsque je commençai à travailler, à me mouvoir dans les bibliothèques et les galeries comme dans les forêts où l'on cherche des champignons, ou bien, durant une conversation, à repérer l'interlocuteur ainsi qu'un gibier qui se montre derrière le taillis confus des mots et des opinions.

Mais ce rapprochement, bref comme l'éclair, n'était pas le seul contact que j'eusse avec Dorothée. Je la sentais tout près de moi dans les moments comme celui-ci où, sur la grand-route, j'hésitais. En prenant, comme je le faisais maintenant, la résolution d'aller tout simplement de l'avant, je savais que j'étais compris de Dorothée et je sentais son approbation comme une étincelle électrique qui tressaille ou un cor appelant dans le lointain.

Je n'étais donc pas dépourvu de ressources, puisque Dorothée comptait parmi mes biens, et son fantôme devait être pour moi de bien plus grande importance encore que je ne croyais.

Mais revenons à la réalité.

OceanofPDF.com

V

Occupé de ces choses, je fis, presque sans m'en apercevoir, un bon bout de chemin. La pluie fine et impalpable qui se mit à tomber durant l'après-midi n'était pas pour me déplaire, car elle augmentait la solitude. Les promenades sous une pluie battante figuraient du reste au nombre de mes goûts ; à présent encore, j'ai un faible pour elles. Et réellement, sous nos latitudes, cette pratique offre l'une des rares occasions où nous puissions nous abandonner à nos pensées en toute tranquillité. Quand, enveloppé dans un manteau imperméable, on parcourt les grands bois durant le mauvais temps, on se trouve, même au voisinage des grandes villes, aussi hors d'atteinte que le plongeur au fond de la mer.

Comme je sentais de nouveau la faim, je me détournai, pour faire halte, vers une petite vallée basse qui se perdait dans la forêt. Sous un groupe de sapins épais, le sol était encore sec, j'étendis à cet endroit mon manteau et rassemblai pour mon premier feu de camp les pommes de pin éclatées.

Mon pain était devenu quelque peu spongieux à cause de l'humidité ; je m'en tins donc au saucisson et au vin. Je songeai que je ferais bien de vérifier si j'étais armé comme il convenait de l'être dans ma difficile situation ; aussi décidai-je de faire un petit exercice de tir pour inaugurer le revolver. Je choisis pour but le tronc d'un mince sapin, et vis avec satisfaction l'écorce rougeâtre voler à chaque coup et les claires gouttes de résine perler hors du bois déchiré.

Puis, tandis que, adossé à un tronc d'arbre et me chauffant les pieds, je contemplais le feu dont la braise se perdait peu à peu sous une couche de cendre blanche, j'eus l'idée d'un jeu étrange. Il consistait à appliquer contre ma poitrine l'arme chargée et à appuyer lentement sur la détente jusqu'au point critique. Je voyais, devenu tout attention, le chien s'abaisser et atteindre sa dernière position, cependant que la pression à mon pouce diminuait, comme pour une balance qui a trouvé son équilibre. Pendant ce jeu, mon oreille entendait le vent, qui balançait tout doucement l'arbre

contre lequel j'étais assis. Plus j'insistais avec le pouce, plus les branchages bruissaient fort, mais, lorsque j'avais atteint le point critique, un calme soudain se produisait, je n'aurais jamais cru qu'il existât dans le sens du toucher des différences si subtiles et si chargées de sens. Quand j'eus répété cette cérémonie un certain nombre de fois, le petit instrument auquel on pouvait ravir une telle mélodie, à la fois inquiétante et douce, regagna mon havresac.

La façon dont s'était déroulée cette solitaire veillée d'armes me comblait d'aise. Malheureusement, une découverte inattendue vint peu de temps après refroidir ma belle humeur. Dès le matin, j'avais marqué au crayon sur la carte le chemin que j'entendais suivre ; or, comme j'ouvrais celle-ci pour me renseigner sur le progrès de ma pérégrination, je m'aperçus d'une fâcheuse erreur. Je lus, au-delà de la frontière, en caractères tellement espacés qu'ils m'avaient complètement échappé, le mot *Luxembourg*. Ainsi, ce n'était nullement la frontière française vers laquelle je m'étais mis en marche, mais celle d'un pays dont je n'avais qu'une connaissance tout à fait incertaine. Il me fallait changer mon plan, et je résolus de me diriger vers Metz pour y monter tout simplement dans un train qui passerait la frontière.

Avant d'arriver à la vallée, j'avais traversé une petite gare ; je revins jusque-là sur mes pas et j'attendis le prochain train. C'était une voie d'intérêt local, qui faisait des détours dans le pays et sur laquelle je dus changer deux fois encore ; je n'avais de toute ma vie entendu parler d'aucune des stations dont le contrôleur criait les noms. Les campagnards qui montaient s'entretenaient dans un dialecte étranger à mes oreilles ; ils apportaient dans le compartiment, avec leurs vêtements, une exhalaison humide et chaude, qui engourdisait agréablement. Ce ne fut qu'au soir que le train arriva dans la grande et pompeuse gare de Metz.

Sous l'éclat des lampes à arc, je me sentis mal à mon aise ; je remarquai que mes vêtements se trouvaient déjà dans un certain état de délabrement. Les bottes étaient recouvertes d'une croûte de boue, l'étoffe du costume était fripée par l'humidité, le col chiffonné. J'étais certain aussi que mon visage avait changé, et les regards attentifs des gens qui passaient m'intimidaient. J'avais beau espérer me trouver bientôt dans des régions où ces choses ne jouaient plus aucun rôle, je n'en fus pas moins accablé, à cet instant-là, par un sentiment de déclassement tout nouveau pour moi. Ce fut l'occasion pour moi d'apprendre qu'on ne connaît la puissance de l'ordre social que

lorsqu'on en est sorti, et que les choses auxquelles on fait d'ordinaire à peine attention nous lient bien davantage qu'on ne pense.

Cette situation n'était cependant pas tellement grave qu'il fût impossible d'y porter remède. Je cherchai les bains, qui étaient enfoncés dans les profondeurs de la gare comme d'antiques catacombes, et, tandis que j'infusais dans l'eau chaude, mes affaires étaient remises en état par un garçon de cabine. Je pris ensuite sans plus tarder un billet pour Verdun, valable pour le train qui partait au milieu du jour suivant, et je sortis dans la ville afin de me trouver un gîte.

Je fus longtemps à chercher parmi les petits hôtels des rues de traverse avant d'en découvrir un qui eût l'air assez déshérité pour pouvoir servir de cachette. Celui qui se trouve hors du droit chemin se sent attiré par les endroits ténébreux et douteux, ce qui facilite la besogne de la police. La chambre où j'allais devoir passer la nuit avait l'air, c'est certain, d'un repaire de voleur, et le garçon qui l'ouvrit était d'une familiarité inquiétante, avec quelque chose de la blême clarté lunaire.

Bien que je fusse très fatigué, je sortis une fois encore, et, flânant par les petites rues étroites et tortueuses, je fus saisi d'un sentiment qui nous surprend parfois dans les villes étrangères. Un trafic animé, avec lequel nous n'avons aucun rapport, passe devant nos yeux comme les scènes des ombres chinoises ou les images surprenantes d'une lanterne magique. Je sentis ainsi une obscure jouissance à regarder les vestibules éclairés des maisons ou les glaces des cafés ; il me semblait que derrière elles des cavernes se dissimulaient, pleines de secrètes et prodigieuses activités. Les gens dont les rues fourmillaient me paraissaient aussi étrangers que si je les eusse observés dans un télescope ; leur circulation avait en outre quelque chose de léger, d'irréel, comme sur un théâtre de marionnettes. Cette impression surgit lorsqu'on ne participe en aucune manière aux desseins concrets de la vie ; elle était ici renforcée par la présence de milliers de soldats répandus dans les rues et les places de la vieille ville frontière. Ces masses vêtues d'uniformes bleus avaient cet air de chose élémentaire et cependant aussi de jeu, particulier à tout grand rassemblement de troupes.

Je ne rentrai dans ma chambre que très tard, et tombai aussitôt dans un profond sommeil. Au milieu de la nuit, je m'éveillai, et vis, à travers une demitorpeur, que la petite pièce était remplie de clair de lune. Chose étrange, la porte que j'avais fermée avec soin était légèrement entrebâillée et

j'aperçus une main toute blanche qui se glissait lentement dans la chambre par l'ouverture. Cette main saisit avec précaution la chaise sur laquelle j'avais posé mes vêtements et se retira avec elle sans faire de bruit. Dans la confusion d'esprit où j'étais, debout sur mon séant, je n'éprouvai aucune surprise, et pensai seulement que le domestique de la maison, vaquant à ses occupations, voulait sans doute broser mon costume, puis je retombai aussitôt dans le sommeil. Lorsque, très tard dans la matinée, je me levai, la chose me revint à l'esprit d'une manière trouble. Elle me semblait tout de même bien bizarre, et je pensai que je l'avais rêvée. En m'habillant, je constatai cependant avec un sombre étonnement que ma montre d'argent, cadeau de confirmation, avait disparu. Il me manquait aussi la monnaie que j'avais dans la poche de mon pantalon. J'avais, mais tout à fait par hasard, gardé ma bourse dans le havresac, posé auprès de mon lit.

J'éprouvai après coup une impression désagréable, glaçante, comme si quelque bête était venue se glisser dans la chambre, et je descendis promptement au rez-de-chaussée, où le garçon m'accueillit avec un sourire douteux, me demandant si je voulais déjeuner. Mais je voulais seulement payer, et, tandis qu'il me rendait la monnaie sur une pièce de dix marks, j'eus comme l'impression qu'une faute commune nous liait l'un et l'autre, tacitement complices dans une sphère inférieure.

VI

Comme j'acceptais de renoncer à la nuit et au brouillard, je m'étais trouvé le rôle d'un jeune homme dont l'intention est d'aller en France pour étudier la langue. Quand on se propose de ces subterfuges, il importe avant tout qu'on y croie soi-même. J'avais, en conséquence, pris un billet de seconde classe, et je pensai qu'un bon déjeuner contribuerait à me donner l'assurance nécessaire. C'était chose d'autant plus aisée que la cuisine française possède à Metz ses avant-postes ; aussi me trouvai-je bientôt assis, dans une véranda voisine de la gare, à la clarté du soleil automnal, devant une bouteille de Haut-Sauternes dont les gouttelettes adhéraient au verre comme une huile couleur d'ambre, et m'occupant d'une entrée composée d'une douzaine d'escargots de vignobles dont l'ouverture était ingénieusement obturée d'un beurre exquis, avec des fines herbes.

La chère était vraiment bonne, et après maints préparatifs d'ordre gastronomique, je me sentis en possession d'une impassibilité suffisante pour franchir la frontière sans passeport. Ce n'est pas seulement l'habit qui fait le moine, mais encore le lieu où il dîne, et après un plantureux repas, l'on s'avance dans la rue avec un sentiment de sécurité tout particulier.

Le compartiment était presque vide ; ne siégeaient sur ses coussins qu'une vieille dame vêtue de soie noire et un jeune officier qui examinait une carte couverte de signes rouges et bleus. Mes esprits égayés me faisaient pousser un peu loin les manières de l'absolue sécurité, car j'allumai ma courte pipe et en tirai de joyeuses bouffées. Ceci me valut un regard indigné de la vieille dame qui abaissa le cadre de sa portière, faisant glisser la vitre d'un coup sec, cependant que mon aspect semblait réjouir l'officier. Elle descendit à la station suivante, et peu de temps après le lieutenant lui aussi quitta le compartiment ; quelques groupes d'infanterie sortirent au même instant des wagons de troisième classe.

Le train roula encore un moment, puis il eut un arrêt qui se prolongea. La pensée me vint soudain que c'était peut-être ici la frontière. Je me mis à

la portière, et mon premier regard tomba sur deux gendarmes en uniformes verts qui s'avançaient d'un pas flâneur le long des wagons. Saisi d'une frayeur involontaire, je me reculai brusquement, geste maladroit, car tout de suite après la portière s'ouvrait et les deux hommes pénétraient dans le compartiment.

L'un d'eux, qui avait une grande barbe rousse, m'examina, et d'une voix de basse effrayante, me demanda :

— Alors, jeune homme, où s'en va-t-on comme cela ?

Visiblement, il usait en mon honneur de ce tour impersonnel parce qu'il n'était pas bien sûr qu'il dût déjà se servir du *vous* de politesse. Je fis la réponse que j'avais par avance minutieusement préparée :

— Je me rends à Verdun chez une famille que nous connaissons pour y apprendre la langue française.

L'homme à la barbe rousse se tourna vers son camarade ; celui-ci semblait être d'un naturel plus débonnaire ; il approuva de la tête et se contenta de dire :

— Ça existe.

Cette sentence philosophique ne parut cependant pas satisfaire tout à fait l'homme à barbe rousse, car il demanda, après avoir promené dans le compartiment un regard inquisiteur :

— Et qu'est-ce qu'on a donc là, dans le havresac ?

Puis il s'apprêta à soumettre celui-ci, mon unique bagage, à un examen approfondi. Je n'avais, à vrai dire, jamais songé à cette possibilité, et je vis aussitôt ma fuite vouée à un échec total, car le revolver tout chargé me vint subitement à l'esprit. Mais j'eus de la veine, car la première chose qui lui tomba sous les yeux fut le grand livre africain, dont le poids déjà parut l'impressionner, car il le soupesa un instant dans sa main, puis le remit à sa place sans l'ouvrir. Il le prenait sans doute pour un dictionnaire français et s'en laissait imposer par la docte apparence ; il aurait bien dû savoir, cependant, de par sa profession, que l'homme renferme de violents contrastes et qu'on tombe parfois sur des choses imprévues quand on explore un bagage jusqu'au fond. En tout cas, la vue du livre parut le convaincre de mon caractère inoffensif, car il mit la main à sa casquette, ce qu'il n'avait pas fait en pénétrant dans le compartiment, et dit même, prenant congé :

— Je vous souhaite bon voyage.

J'avais donc gagné la partie durant notre brève rencontre ; et cependant, s'il s'était occupé un peu plus longuement de mes bagages, il est probable qu'il serait passé au simple tutoiement avec autant de naturel et davantage de plaisir peut-être. Tout de suite après, le train se remit en marche, et je laissai la frontière derrière moi. Ce petit intermède semblait avoir eu des spectateurs, tout au moins un contrôleur, qui vint à moi aussitôt le train en marche et entreprit de se moquer des gendarmes en passant les mains sur sa veste grise comme s'il eût caressé là une grande barbe imaginaire. C'est de lui que j'entendis les premiers mots en français, et je me réjouis d'en comprendre au moins le sens général. Il est vrai que je fus moins réjoui par la connivence qui, pour cet homme, semblait aller de soi entre nous. Je n'avais encore aucune idée de la différence qui existe entre les convoitises des puissants et celles des humiliés, mais je constatai à cette occasion que dans la mesure même où l'on s'éloigne du pouvoir, on acquiert toutes sortes de douteux alliés.

A Verdun, dès la gare, j'appris par l'inscription d'un monument que je tentai de déchiffrer que je me trouvais dans une cité vieille et illustre. Ici aussi les rues étaient étroites et resserrées les unes sur les autres par une ceinture de fortifications. Ici aussi des milliers de soldats flânaient de-ci de-là avec indolence. Ce spectacle frappait comme une image où toute l'ampleur des forces présentes au-delà de la frontière fût apparue avec la dernière netteté. L'idée que, de ma propre initiative, j'étais passé en plein au travers de ces puissants déploiements élémentaires augmentait l'impression de solitude d'une façon qui n'était pas sans charme.

Rendu prudent par les expériences de la nuit précédente, je me mis en quête d'un hôtel qui pût inspirer confiance. La porte ouverte d'une vaste maison qui s'appelait *La Cloche d'Or* laissait passer cette chaude lueur qui est de bon augure pour le voyageur. J'entrai, et fus accueilli par une hôtesse rondelette qui me conduisit dans une chambre où se dressait un puissant lit à baldaquin. Après avoir changé de linge, je descendis dans une petite salle où quelques jeunes soldats aux uniformes impeccables étaient attablés avec leurs demoiselles.

Persuadé que j'avais à présent mené à bien la partie la plus difficile de mon évasion, je commandai une grande omelette délicatement mordorée, avec une carafe de vin rouge, et je bus à ma santé. Je trouvai le vin excellent et remarquai que dans l'art de boire, qui mène en fin de compte à

une astronomie intérieure, je commençais à faire des progrès. Ceci tenait sans doute à ce que j'avais besoin d'un appoint, car lorsqu'on tente l'aventure, on doit porter en soi la totale contrepartie du monde qu'on entend conquérir.

M'apprêtant à passer enfin ma dernière nuit de sommeil bourgeois, je m'en fus à mon lit. Je fus tout d'abord ennuyé de n'y trouver qu'un couvre-pied qui n'était guère plus grand qu'un oreiller. Enfin, je découvris qu'une couverture de laine faisait ingénieusement le tour du matelas, en sorte qu'une fois que l'on s'était glissé par une étroite fente, on était abrité comme dans une poche bien chaude. Plein de l'idée que personne au monde n'aurait pu supposer que je me trouvais en ce lieu, je m'endormis comme un animal dans son trou.

OceanofPDF.com

VII

Le lendemain matin, aussitôt après avoir bu une grande tasse de café au lait, je m'en allai par la ville.

J'avais l'intention de me renseigner au sujet de la Légion étrangère, et j'avais soigneusement préparé quelques phrases pour poser la question, mais dès que je voulais m'en servir, un embarras singulier m'empêchait d'ouvrir la bouche. Il me semblait que j'allais effrayer les citadins vaquant ici à leurs paisibles occupations en leur demandant des choses qui n'avaient aucun rapport avec leur existence. Plusieurs fois, j'arrêtai l'un d'entre eux, mais je me faisais chaque fois l'impression d'être sur le point de demander le chemin de la lune. C'est pourquoi je me contentai de m'enquérir de rues dont le nom me revenait à l'esprit, ce qui me valut toute une série d'aimables renseignements. Le jour se passa ainsi, et lorsque les réverbères commencèrent à s'allumer, je revins à la *Cloche d'Or* comme en un sûr refuge.

Durant le jour suivant, également, les mêmes obstacles m'arrêtèrent, comme si j'étais prisonnier d'un cercle magique. Je le passai à rôder autour des casernes et des édifices publics, cherchant des yeux les écriteaux, car j'imaginais qu'il devait s'en trouver un sur lequel on lirait quelque chose comme : « Entrée à la Légion étrangère ». Toutes ces explorations cependant demeurèrent vaines. La pluie glaciale et fine se remit à tomber, enveloppant la forteresse d'un voile gris. Je tombai dans un tel abattement que j'en vins à concevoir l'idée bizarre que ce qu'on appelait la Légion étrangère n'existait peut-être pas du tout, et qu'en fin de compte ce n'était qu'une invention des journalistes.

L'hôtesse rondelette s'était déjà prise pour moi d'une prédilection maternelle. Je trouvai sur la cheminée de marbre, à côté de l'horloge qui faisait tic tac sous une cloche de verre, une grande assiette contenant des raisins bleus et des pêches. J'avais inventé la manière de poser le bougeoir allumé sur le pied du lit tout en gardant les rideaux étroitement clos, de

sorte que j'étais dans le lit comme en une caverne illuminée. Ainsi protégé contre le monde entier, je dis un mot à l'assiette de fruits et feuilletai mon grand livre africain, non sans allumer quelques pipes. Je réfléchissais en outre à ma situation.

Le restant de l'argent primitivement destiné aux frais d'études se montait encore à plus de cinquante marks ; je pouvais donc passer un certain nombre de jours encore de cette manière flottante et vague. Comme je sentais que la somme possédée m'entravait dans ma liberté, je résolus de m'en débarrasser dès le matin comme de la planche qu'on repousse quand on veut apprendre à nager. Je me jurai également de m'adresser au premier sergent de ville que je rencontrerais, et je m'exerçai à dire les phrases nécessaires.

Après avoir, le lendemain matin, réglé ma modeste addition et accepté les souhaits de bon voyage de mon hôtesse, je sortis, plein d'une force nouvelle. J'étais résolu à me mettre immédiatement à l'œuvre.

Mes pas me conduisirent d'abord vers le Marché couvert dont le brouhaha matinal s'entendait de loin.

Je m'arrêtai devant les éventaires des fleuristes qui brillaient de toutes les couleurs de l'arrière-automne. L'eau souillée d'un caniveau coulait le long de l'allée, emportant des têtes de fleurs coupées et fanées. Elle aboutissait à une bouche d'égout qui était fermée par une grille de fer. Je fis halte en cet endroit et tirai de ma poche le petit paquet que j'avais préparé à la *Cloche d'Or* et qui contenait, enveloppée dans un billet de vingt marks, une petite pièce d'or de dix francs avec un peu de menue monnaie. Il était si mince qu'il fut facile de le faire passer entre deux barreaux de la grille.

Quand l'offrande eut disparu dans la fange et les eaux ménagères, je me relevai et mon premier regard tomba sur un sergent de ville à la mine prospère qui stationnait, gardien paisible, entre les rangées bariolées d'asters et de dahlias. Il portait une casquette rouge galonnée d'or et une courte pèlerine noire de cycliste qui lui pendait à grands plis derrière l'épaule. Ce devait être là un signe qui m'était fait. Résolu, cette fois, à terminer l'affaire quoi qu'il dût arriver, je me dirigeai immédiatement vers lui :

— Pardon, monsieur.

Il se tourna vers moi d'un air aimable, m'encourageant ainsi à continuer, bien que je sentisse que je commençais à balbutier.

— Je suis... je voulais... c'est-à-dire que je sors de l'école...

— Ah, mais c'est très bien ! Et vous cherchez sûrement le chemin du collège ?

— Non, mais je voudrais vous demander où l'on peut entrer à la Légion étrangère ?

Je m'étais efforcé de prononcer cette phrase sur le ton de la plus grande indifférence, à peu près comme on demande du feu ; elle n'en produisit pas moins un effet étonnant. L'incrédulité, l'effroi, puis une compassion pleine de bonhomie se peignirent sur le visage du factionnaire qui me considéra durant un moment comme stupéfié. Puis, brusquement, il jeta autour de nous un regard prudent et me conduisit par la manche dans l'angle formé par deux boutiques qui se touchaient.

— *Ecoutez*¹ ! chuchota-t-il d'une voix insistante, et, après un bref silence, il continua : Ne faites donc pas une chose pareille ! C'est bon pour les chenapans et les vagabonds. Du reste, vous êtes beaucoup trop jeune ; vous crèverez comme un chien, là-bas, dans les sables brûlants. Allons, reprenez tout de suite le train et retournez chez vos parents.

Ce genre d'exhortations était précisément la chose que j'avais redoutée. Heureux cependant d'avoir enfin trouvé un point de contact, je me contentai d'interrompre de temps à autre avec obstination les adjurations de ce bizarre ange gardien, en disant :

— Non, non, je veux aller à la Légion étrangère.

— Oui, mais vous ne savez donc pas qu'on vous brutalisera là-bas, et qu'on vous fera toutes les misères du monde pour un malheureux sou par jour ?

— Cela m'est égal. Je veux y aller parce qu'ici les choses me dégoûtent.

Je remarquai avec un certain soulagement que notre conversation, qui déjà soulevait l'attention des marchandes, commençait peu à peu à rendre furieux le préposé. Après m'avoir, une fois de plus, examiné d'un œil perçant, il me dit, sur un ton tout différent :

— Très bien. Comme vous voudrez. Je vais vous conduire au bureau de recrutement.

Et, sans ajouter un mot, il prit le chemin du massif qui s'élève au centre de la ville et porte sur son sommet, depuis des siècles, une citadelle grise de vétusté. Le bureau de recrutement se trouvait dans un bâtiment peu apparent, à la porte duquel flânaient quelques soldats oisifs ; durant les deux

jours précédents, j'étais bien passé devant une douzaine de fois sans l'avoir remarqué.

Nous entrâmes, et l'agent de police m'ordonna d'attendre dans la première pièce, cependant que, avec l'air d'un homme qui accomplit son service, il disparaissait derrière une porte. Je profitai de son absence pour regarder par la petite fenêtre, qui permettait de voir la puissante muraille de la citadelle, percée de meurtrières.

Au milieu de cette occupation, je remarquai que le châssis de la fenêtre était recouvert de noms griffonnés serrés. On pouvait y lire, en une monotone répétition : « Heinrich Müller, Essen, Légionnaire, Auguste Schumacher, Brême, Légionnaire. Josef Schmitt, Cologne, Légionnaire. » Parfois, une courte déclaration était jointe au nom, comme :

« Je suis dans le pétrin, je pars à la Légion. » ou bien : « Après un an de tôle, j'arrive à Verdun, et je me fais recruter. »

Cette découverte ne laissa pas de me contrarier, ainsi qu'il arrive chaque fois que nous pensons nous mouvoir sur un plan tout à fait personnel, pour découvrir ensuite qu'avant nous des quantités de gens déjà se sont trouvés exactement dans la même situation. J'étais cependant sur le point d'enrichir de mon propre nom ce singulier index des vauriens de tous les pays, dans la société desquels j'allais à présent faire mon entrée, lorsque l'agent de police revint et m'invita à pénétrer dans le bureau.

Là m'accueillit un officier à moustaches blanches en pointes, aux gestes vifs et brefs. Aux propos qu'il me tint, je sentis bien vite que j'étais désormais passé de l'administration à l'armée et qu'ici l'on était bien au-dessus de tout ce qui vous arrête dans le civil. Il m'examina d'un œil satisfait, puis me demanda, tout en dirigeant son index sur moi :

– Alors, jeune homme, à ce que j'apprends, vous voudriez aller en Afrique ? Mais avez-vous bien réfléchi ? On se bat tous les jours, là-bas.

Ceci naturellement était pure musique pour mes oreilles, et je m'empressai de répondre que j'étais à la recherche de la vie dangereuse.

– Voilà qui est bien. Vous vous distinguerez. Je vais vous donner à présent à signer une déclaration préliminaire.

Et tandis qu'il prenait dans une pile de papiers un formulaire imprimé, il ajouta :

– Vous pouvez tranquillement vous choisir un nouveau nom, si l'ancien ne vous plaît plus. Chez nous, on ne demande pas les papiers.

Bien que je ne fisse pas usage de cette offre, elle me plut beaucoup car elle allait ouvertement à l'encontre de toutes les règles du monde des magisters. C'est pourquoi je m'empressai de mettre mon nom au bas de la paperasse dont j'estimai la lecture superflue, et me contentai d'ajouter deux ans à mon âge. Il est probable que, en cette occasion, je ne me distinguais en rien de ceux qui m'avaient précédé et dont j'avais lu les noms à la fenêtre de cet attrapenigaud si simplement construit, car l'officier prit avec indifférence la feuille sur laquelle je venais de m'engager à servir pendant cinq ans, et la mit sur une autre pile.

Après m'avoir informé encore qu'avant le départ pour la Terre Promise il fallait passer une visite médicale, il appela un soldat et le chargea de s'occuper de moi.

OceanofPDF.com

VIII

Le soldat, à qui cette brève instruction parut suffire, me conduisit dans une caserne qui se trouvait en dehors des portes de la citadelle. Là, il m'amena dans une pièce nue, où le long des murs une rangée de lits de camp était alignée. Comme nous arrivions juste au moment du repas, il s'en fut à la cuisine et revint avec une assiette creuse pleine de bœuf bouilli et une gamelle en fer-blanc remplie de vermicelle ; je ne fus capable d'en venir à bout que pour une petite partie seulement, et trouvai ce repas excellent, bien que la différence fût grande, naturellement, avec les omelettes de la *Cloche d'Or*.

Il se montra dans la porte à intervalles réguliers, pour jeter un coup d'œil dans la salle ; de toute évidence, il était donc placé là pour servir de gardien responsable. Toutefois, comme j'étais très satisfait de ma situation, ceci fut loin de me troubler ; je pris même possession d'un des lits de camp, afin de m'y étendre, et je m'abandonnai à la joie d'avoir réussi ce grand pas en avant dans mon entreprise. J'étais à présent arrivé à un point où les choses se développeraient d'elles-mêmes, et le coup de l'argent en particulier m'apparaissait comme une première victoire remportée sur l'état de rêverie stérile. Je me replongeai, avec beaucoup plus de plaisir que la veille, dans mon livre africain. Dans quelques jours, j'apercevrais déjà la côte de ce grand continent, frontière derrière laquelle, sans aucun doute, se cachait la vie véritable, en sa vigueur accrue.

J'avais dû m'endormir sur mon livre, car je fus soudain réveillé par la voix du soldat, qui venait d'entrer sans que je l'entendisse.

— Eh, le petit, tu dois t'embêter tout seul ? Je t'ai amené de la compagnie.

Cette déclaration concernait un jeune homme blafard, aux vêtements plus que râpés, qui s'était glissé derrière lui par la porte de la salle où le jour baissait déjà.

Je compris qu'il s'agissait certainement de l'un de ces camarades inconnus dont j'avais lu les noms auparavant sur le châssis de la fenêtre. J'accueillis avec un vif sentiment de joie la perspective de camaraderie qui s'offrait là de façon si imprévue. A la chaleur qui me monta immédiatement au cœur, je sentis que le besoin que j'avais, après ma randonnée clandestine, de la société d'un homme, était bien plus grand que je ne le supposais.

Aussi observai-je avec une vive attention chaque geste du nouveau venu qui cependant ne semblait prendre qu'un faible intérêt à ma personne. Il jeta autour de lui dans la salle des regards fureteurs, comme une bête qui serait tombée dans un piège particulier, jusqu'à ce que ses yeux se fixassent sur les gamelles de mon repas, qui se trouvaient encore sur la table. Après s'être assuré, par un geste bien plutôt que par une question, que je ne revendiquais plus ces choses, il se jeta dessus et dévora l'énorme ration avec une rapidité stupéfiante. A peine l'avait-il engloutie sans en laisser le moindre reste, qu'il repoussa l'assiette et grogna, avec un sourire goguenard :

— Du cheval !

Puis il me demanda des cigarettes, et comme je lui offrais mon tabac, il en roula une pincée avec une grande dextérité dans du papier à cigarettes dont il avait tiré de sa poche une petite liasse malpropre. Pour fumer, il s'allongea sur l'un des lits, ayant glissé sous sa tête en guise d'oreiller un baluchon attaché avec de la ficelle, et, dans cette position, il donna quelques maigres explications concernant sa personne.

Il s'appelait Frank, il avait vingt ans, était né à Dresde, et se donnait pour céramiste.

— La céramique, ajouta-t-il, c'est comme cela qu'on appelle la poterie d'art, elle fait travailler beaucoup de gens à Dresde.

Mais il ne semblait pas qu'il se fût particulièrement plu parmi les pots, car il s'était bientôt échappé de chez son maître saxon pour s'en aller faire un tour sur les grands chemins. Ses parents l'avaient fait rattraper à plusieurs reprises par la police, mais ensuite, comme le jeu se renouvelait trop souvent, s'étaient contentés de le laisser courir et de lui prophétiser une triste fin. C'était à présent la deuxième année qu'il passait à errer, et il avait résolu de se laisser enrôler dans la Légion parce qu'il redoutait l'hiver.

— A Dresde, ils risquent de me mettre le grappin

dessus, dit-il en conclusion ; autant crever de faim en Algérie qu'ailleurs.

Il proféra ce récit peu à peu, en quelque sorte monologuant, et sans paraître attacher une grande importance à ce que je lui donnasse la réplique. Du reste, j'eus vite l'impression qu'il ne se souciait de rien, sauf de ce qui concernait sa propre personne, de manière étroite et immédiate. De là venait que tout son être respirât le vide et la froideur ; le vagabondage sans but et sans dessein sur les grandes routes était peut-être la seule condition qui lui convînt. L'Afrique tout entière ne semblait guère représenter pour lui qu'une sorte de refuge où hiverner, et quand je lui demandai quelle vie il pensait mener là-bas, la question resta sans réponse.

Je remarquai bientôt, par contre, qu'il y avait deux problèmes sur lesquels il essayait sans cesse de mettre la conversation, bien que je ne fusse pas en mesure de lui donner la réplique. Le premier concernait une certaine *prime d'engagement*, sur l'ampleur de laquelle il se faisait des idées absolument fantastiques, et dont il supposait, pour je ne sais quelle raison, qu'elle serait obligatoirement versée le lendemain matin.

L'autre préoccupation qui le tourmentait tout autant était de savoir si dès le lendemain déjà il aurait droit à une paire de bottes neuves, et la même question revenait sans cesse :

« Ils doivent pourtant bien me donner des bottes ; j'y ai droit, oui ou non ? Tu ne crois pas ? »

Le fait est que ses souliers, qu'il avait tout simplement gardés pour se mettre au lit, avaient atteint le degré de décrépitude le plus avancé qu'on pût imaginer. Nous conversâmes ainsi un certain temps encore dans l'obscurité, jusqu'à ce que le sommeil nous prît.

Quand je m'éveillai, je vis que, dès l'aube, Frank avait trouvé à s'occuper. Ayant déjà, avec un flair extrême, reconnu toutes choses du côté des cuisines, non seulement il avait rapporté du café et un grand pain blanc, mais encore il avait su s'approprier un paquet de cigarettes qu'il prit soin de soustraire à mes regards. Après avoir à nouveau fait quelques réflexions au sujet des bottes et de la prime d'engagement, il se retira dans son lit en maugréant, cependant que je me remettais à feuilleter mon livre.

Notre silencieux tête-à-tête fut bientôt troublé par l'entrée d'un maigre gaillard qui, après nous avoir observés avec méfiance, se jeta sur l'un des lits et, l'air sombre, s'absorba dans ses pensées, laissant pendre ses longues jambes par-dessus les barreaux. Il donnait encore moins que Frank l'impression de la sociabilité ; ses gros poings noirs de poils, sa chevelure

ébouriffée, rejoignant presque, sur un front bas, les sourcils qui se touchaient, lui donnaient un air de force primitive. On aurait dit aussi qu'une sauvagerie intérieure l'agitait d'un tremblement continu.

Après être resté environ deux heures ainsi absorbé, il nous effraya soudain par une vocifération épouvantable, se levant d'un bond, lançant un tabouret dans le coin, et nous sommant de lui dire s'il n'y avait rien à bouffer, à la fin, dans cette baraque aux cochons. Nous nous empressâmes de lui donner ce qui restait du pain blanc, et nous le regardâmes enfourner dans sa bouche de gros morceaux qu'il coupait avec un puissant couteau à cran d'arrêt. Il s'amadoua un peu durant cette occupation, et nous apprit qu'il s'appelait Reddinger. Il fit encore une obscure allusion d'où l'on pouvait indifféremment conclure qu'il avait passé la frontière en profitant de la nuit, ou bien qu'il tenait beaucoup à se donner pour quelqu'un qui ne recule devant rien au monde.

Frank semblait peu réjoui par cette nouvelle compagnie. Comme, à midi, nous allions ensemble avec le soldat chercher la soupe, il grogna :

— Des types comme cela, ils ne devraient jamais les prendre ici. On voit bien tout de suite ce qu'il a sur le haricot.

Comme je lui demandais ce qu'il entendait par là, il se contenta de me jeter un regard moqueur.

Nous fûmes de la sorte bien mal à notre aise durant tout le repas, et cela toujours davantage à mesure qu'il nous apparaissait de plus en plus nettement qu'il fallait manier Reddinger avec autant de précautions qu'un œuf frais, si l'on ne voulait pas provoquer un nouvel accès de fureur. Et les choses sans doute se seraient gâtées entre Frank et lui, si dans l'intervalle une quatrième personne ne s'était jointe à notre cénacle, – un robuste gaillard, gros et court, qui se nommait Paul Ekkehard, et fit aussitôt dans la pièce une joyeuse entrée. Il se révéla bientôt comme un maître dans tous les arts de société imaginables, et nous fit aussitôt, d'une langue agile, un récit de ses précédentes destinées. Il était serrurier de son métier, mais possédait, tout comme Frank, une forte propension à errer ; après quelques disparitions, on l'avait fourré dans une maison de surveillance. Là, il s'était bientôt mis à la tête d'une conjuration, et un jour, comme tous les pupilles étaient rassemblés dans la cour pour l'appel, il avait dans un « rataplan formidable », dont il nous fit une très belle représentation, pris la fuite avec

une douzaine de ses camarades, sous les yeux du personnel pétrifié, et passé tout simplement la grande porte au triple galop.

Dans la suite, au cours de ses vagabondages, il s'était joint à une troupe de variétés ambulante où il avait rempli l'emploi d'acrobate à terre. Il nous raconta encore qu'il s'était mis d'accord avec quelques camarades résolus faisant partie de sa bande pour franchir la frontière à différents endroits afin de chercher aventure en Algérie.

— Et si ça ne nous convient pas là-bas, ajouta-t-il, nous mettons les bouts de la même manière.

Ce genre me plaisait bien davantage, déjà, que la morne froideur de Frank et la conduite à moitié folle de Reddinger. Tout de suite aussi il créa parmi nous, comme par enchantement, un certain esprit de communauté. Paul retira sa veste, et, comme il portait en dessous un tricot sans manche, exhiba une puissante paire de bras dont, non sans arrière-pensée peut-être, il fit rouler les muscles de façon serpentine, ainsi qu'on voit faire parfois devant les baraques foraines. Puis il nous présenta quelques-uns de ses numéros à succès, tel le pont entre deux tabourets, le saut périlleux et la station sur une seule main.

Il tira aussi de sa poche un harmonica, auquel il ravit des mélodies si ingénieuses que même notre soldat qui, depuis l'apparition du terrible Reddinger, était devenu presque invisible, recommença de mettre la tête à la porte. On avait l'impression que cet instrument correspondait de façon toute particulière à sa nature ; quelque chose de puissant dans le souffle et d'épais dans le visage faisait de lui l'un de ces hommes dont le peuple dit d'ordinaire qu'on les voit plus souvent siffler que pleurer.

Après s'être ainsi fait valoir par sa force et ses talents, il se mit à nous étudier d'un peu plus près, ce qui l'amena à traiter Frank avec un certain mépris, moi avec bienveillance, et Reddinger avec circonspection. Il devait être né dans une région de la vallée du Rhin où le souvenir de Schinderhannes¹ était encore bien vivant ; à plusieurs reprises, il cita ce nom comme celui d'un héros célèbre et connu. Lui-même, sans aucun doute, possédait quelque chose de ce qu'il fallait à cette époque pour faire un vrai chef de brigands.

Tard dans la soirée, un chétif individu encore, du nom de Jacob, entra furtivement dans la salle ; il donnait bien l'impression d'être à bout de force,

et gardait un silence effarouché. Paul s'empara de lui et veilla à ce qu'il eût encore quelque chose à manger. J'écoutai dans mon demi-sommeil une longue conversation qu'ils eurent tous les deux, et durant laquelle Paul sut très habilement amener le petit Jacob à bavarder.

— Mon petit Jacob, commença-t-il d'une voix sévère, tu tiens donc à ce qu'on te prenne pour un apprenti maçon ? Possible que tu aies traîné une ou deux semaines dans le bâtiment. Mais avoue plutôt que tu t'es sauvé d'un établissement de surveillance. Ça se voit rien qu'à te regarder.

Le petit homme en convint d'une voix larmoyante, puis, se dégelant un peu, raconta que peu de temps auparavant encore, il faisait le tour des foires avec les propriétaires d'un jeu de balançoires.

— Ces gens-là, tu veux dire les roule-ta-bosse, coupa Paul, qui semblait connaître jusque dans le moindre détail la structure du monde des sans-logis, et ils t'ont certainement amené toutes sortes de pépins ?

En effet, aussi la société s'était-elle brusquement dissoute non loin de la frontière. Celui qui encaissait la recette, entre autres, avait une bague avec une pièce de cinquante pfennigs soudée dessus, qu'il portait au doigt tournée vers le bas. Si une bonne ou un enfant venait à prendre un billet de dix pfennigs qu'elle payait avec un mark, alors, à côté de la pièce soudée, il alignait encore quatre pièces de dix pfennigs, et, de la sorte, au lieu de quatre-vingt-dix, n'en faisait tomber de sa main que quarante. Il faut croire que ce petit trait avait le don de plaire à Paul de façon extraordinaire, car je l'entendais qui se roulait de rire dans son lit. Il semblait du reste qu'il eût ses raisons pour s'occuper ainsi du petit, avec lequel à présent il se plongeait dans un paisible entretien sur toutes sortes d'événements de la grandroute. D'abord il était possédé du désir de rendre les autres dépendants de lui, puis existait aussi chez lui, de toute évidence, un besoin profond d'exercer une protection, ce qui mettait entre lui et les deux autres une différence tout à son honneur ; le spectacle de la faiblesse l'attirait.

Durant l'après-midi, notre soldat nous emmena de nouveau dans le petit bâtiment voisin de la citadelle, pour la visite médicale. Tandis que blottis autour d'un grand poêle nous attendions en cet endroit le médecin, Frank se livra à toutes sortes de réflexions agréables à propos de la prime et finit par communiquer ses espérances aux autres.

Une grande déception cependant l'attendait. Dès que le médecin parut, il s'empressa tout le premier de s'avancer pour la visite, mais à peine le

médecin avait-il appliqué le cornet sur sa maigre poitrine qu'il lui donna ce sec renseignement :

– Cœur malade.

Après un coup d'œil, il écarta de même le petit Jacob, pointant le doigt sur lui et disant :

– Débile.

Il parut avoir des doutes de même nature à mon sujet, mais il finit cependant par m'inscrire comme bon pour le service. Paul Ekkehard et Reddinger, par contre, lui donnèrent entièrement satisfaction. Le tout lui prit à peine un quart d'heure, et il s'éloigna après avoir remis au soldat quelques formulaires et nous avoir adressés à la trésorerie. Ce mot de « trésorerie » éveilla chez Frank une dernière lueur d'espoir. Mais il apparut aussitôt qu'il n'était nullement question de prime ici, ni pour lui, ni pour personne d'autre ; aux endroits où l'on ne demande aucun papier, la coutume n'est pas de prodiguer l'argent.

L'employé auquel on nous amena se contenta tout simplement de nous délivrer, à Reddinger, à Paul et à moi, un billet de chemin de fer pour Marseille, alignant encore à chacun de nous quelque menue monnaie comme argent de poche pour le voyage. Paul et Reddinger firent la grimace, mais Frank surtout tomba dans un émoi extraordinaire. Faisant en hâte appel à moi, il exigea que je demandasse au comptable ce qu'on allait faire de lui, maintenant ? Cet homme, croyant peut-être qu'il redoutait des difficultés de passeport ou bien l'expulsion, répondit fort poliment :

– Dites à monsieur qu'il peut se rendre partout où bon lui semble.

Mais cette réponse n'était nullement faite pour apaiser Frank.

– Où bon me semble ! – avec ces bottes, peut-être ? Le type veut se moquer de moi, je suppose ? Mais halte-là, dit-il, s'interrompant brusquement, traduis-lui que bon me semble d'aller à Marseille !

Sans doute espérait-il de la sorte soutirer lui aussi un billet de chemin de fer, mais le fonctionnaire répondit, avec la même affabilité :

– Nous n'y voyons pas le moindre inconvénient, à condition que ce soit à pied ou à vos propres frais.

Puis, après nous avoir souhaité bon voyage, il referma sa porte, et nous reprîmes le chemin de la caserne.

La, Paul nous réunit en conseil de guerre, et tout d'abord s'occupa du sort des deux d'entre nous que le médecin avait condamnés à rester. Jamais

à court d'expédients, il leur donna le conseil d'aller jusqu'à Nancy, et de passer là-bas une seconde visite médicale, peut-être moins sévère. Il semblait tenir surtout à ce que Frank veillât sur le petit Jacob, qui était là assis sur son lit, perplexe et balançant ses petites jambes.

Personnellement, je trouvais cela tout naturel, le voyage sans compagnon, sur la route pluvieuse, me paraissant déjà très dur pour un être aussi chétif. Mais Frank était d'un autre avis, il détestait, c'était visible, se dépenser en quoi que ce fût pour les autres. Toisant le petit homme d'un regard oblique et plein de mépris, il grogna qu'on n'allait tout de même pas lui demander de faire la bonne d'enfant, et que ce serait déjà bien beau si à cette saison de l'année et avec les bottes qu'il avait, il pouvait seulement aller jusqu'à Nancy.

Cette remarque me fit songer à lui offrir mon imperméable, dont je croyais par ailleurs qu'il était superflu en Afrique. Frank, qui à plusieurs reprises déjà, avait examiné d'un œil d'envie ce tiède vêtement, se jeta dessus comme un vautour, et après qu'il eut fait la promesse formelle de prendre le petit Jacob sous sa tutelle, Paul lui remit solennellement le manteau. Aussitôt il se glissa dedans et, bien qu'une forte chaleur régnât dans la pièce, il ne l'ôta plus ni pour manger, ni pour dormir. On l'en eût, désormais, aussi difficilement séparé que de sa propre peau.

Cette question paraissant réglée de façon à le satisfaire, Paul se tourna vers Reddinger et moi et exigea que nous lui remettions notre argent de poche, car il allait s'occuper des vivres pour le voyage. Puis il disparut, et ne revint qu'à la nuit tombante avec une miche de pain, une boîte de corned-beef et deux paquets de ce tabac sombre appelé Caporal. Il avait soutiré tout cela aux cuisiniers, ayant donné dans leur cuisine un petit concert d'harmonica. Ce savoir-faire est comme un capital naturel qui ne paie d'octroi à aucune frontière. Il avait, par contre, employé tout l'argent à l'achat d'une imposante bouteille pleine de vin doré, de celles qui ont une forme ventrue et possèdent à leur col un second goulot plus petit et recourbé. Qui eût vu ces choses mises ensemble aurait aussitôt pensé à la citation connue : « Si peu de pain pour cette énorme quantité de vin ! »

Paul mit le pain et la viande dans mon havresac qu'il empila diligemment avec le vin au fond de son lit, soit qu'il se méfiât de la soif de Reddinger, qui déjà examinait la bouteille avec un ricanement infernal, soit

pour une autre raison. Le soir, à un moment où personne ne nous regardait, Paul me prit à part et glissa dans ma poche un petit paquet :

— Pour toi, Herbert, j'ai aussi rapporté de la cantine du papier à lettres et un timbre, pour que tu puisses écrire chez toi.

Ce petit trait montrait, plus nettement encore que tout le reste, que son cœur était bien celui d'un chef. Il avait, en effet, par pure observation, découvert en moi le point faible, source d'un tourment qui ne faisait qu'augmenter. J'aurais volontiers donné signe de vie bien avant ce moment déjà, mais l'éloignement ne me semblait pas encore suffisant.

Je m'assis donc à la table, au milieu de mes nouveaux et curieux compagnons, et j'écrivis au crayon, sans faire mention des circonstances particulières où je me trouvais, une lettre qui sans doute différait peu de celle qui s'est toujours écrite en de telles rencontres, depuis les temps de Robinson. Il y était question, si je me souviens bien, de quelque chose comme une vie meilleure dans les forêts vierges.

Le comptable nous avait indiqué deux trains ; l'un partait au milieu de la nuit, l'autre le lendemain matin seulement. Nous nous décidâmes pour celui-ci, et Frank qui, après s'être approprié le manteau, était retombé dans son glacial silence, expliqua lui aussi qu'il ne se mettrait en route qu'après le repas de midi.

Après avoir bavardé quelque temps encore de choses et d'autres, pleins d'espérances, nous nous couchâmes.

IX

La journée de notre mémorable voyage vers Marseille commença par une scène qui ne promettait rien de bon.

Il était déjà tard, mais, comme un temps pluvieux régnait dehors, il faisait encore sombre, lorsque de sauvages clameurs nous arrachèrent au sommeil. Ce vacarme provenait du terrible Reddinger qui, déchaîné et battant l'air autour de soi, courait par la chambre. Nous ne nous risquâmes pas à lui adresser la parole de peur d'offrir un but à sa rage, et ce ne fut que lorsqu'un sous-officier qui sans doute avait la garde de cette partie de la caserne, attiré par le bruit, nous eut menacés de nous fourrer tous au bloc, que nous apprîmes de quoi il s'agissait.

Il se passait ceci, que Frank avait traîtreusement déguerpi à la faveur de la nuit ; non seulement il avait planté là le petit Jacob, mais encore il avait pris les belles bottes de cuir brut de Reddinger en échange des siennes propres. Sans cesse repris de nouveaux accès de rage, Reddinger nous montrait cet héritage, tantôt le lançant contre le mur, tantôt s'en emparant à nouveau. C'était à peu près comme un couteau qui n'a plus ni lame ni manche, car les semelles aussi bien que l'empeigne ne semblaient plus formées que de trous les uns à côté des autres. Mais que faire ? Il lui fallut bien consentir à entrer dedans ; encore n'y parvint-il qu'après avoir découpé un morceau de leur pointe avec son grand couteau à cran d'arrêt, car elles étaient, par-dessus le marché, beaucoup trop petites. J'admirais, non sans une secrète et maligne joie, la prudence de Paul, qui avait pris soin avec tant de prévoyance de mettre en sûreté nos vivres pour le voyage ; il est probable qu'autrement Frank n'aurait pas hésité un seul instant à s'en emparer également par droit de prise. Il va de soi qu'il n'avait pas non plus oublié le manteau.

Le moment vint, parmi toute cette agitation, où notre soldat, qui était visiblement heureux de se débarrasser de nous, se montra ; et nous prîmes sous sa conduite le chemin de la gare. Paul transportait avec précaution la

grande bouteille, moi le havresac, et Reddinger marchait en jurant à côté de nous, traînant les bottes de Frank, qui faisaient eau à chaque pas telles des barques pourries. Le petit Jacob également, qui devait à présent trouver tout seul le chemin de Nancy, nous faisait escorte. Comme prochain point de rencontre, Paul lui indiqua Marseille ; je remarquai plus tard qu'il s'entendait ainsi à faire de soi le centre d'un vaste réseau de ténébreuses relations. Enfin nous nous trouvâmes assis tous les trois dans un compartiment vide du train qui devait nous emmener d'abord jusqu'à Dijon. Tandis que nous fumions et bavardions, et que Paul, de temps à autre, jouait un petit morceau sur son harmonica, Reddinger se remontait le moral par de puissantes rasades à la bouteille vêtue d'osier. Aussi montra-t-il bientôt une farouche gaieté et commençat-il à faire devant nous son propre éloge avec des yeux étincelants, car ce vin était épais et lourd comme une liqueur.

Nous apprîmes ainsi qu'il était né dans un lointain village de montagne et qu'il avait grandi sous d'impitoyables rossées paternelles. Très tôt déjà, ses forces s'étaient développées, et un beau jour, comme le vieux s'en prenait à lui de nouveau, il l'avait à demi assommé et laissé par terre, seul dans sa ferme. Il était alors allé chez les potiers qui vivaient dans une vallée solitaire, et là, ouvrier infatigable, s'était fait apprécier. On y formait et cuisait, sous un soleil ardent, de grands tuyaux d'argile ; le salaire était aux pièces, et, à l'en croire, l'argent tombait comme à la pelle. Le samedi, où, brûlés comme des arbres secs, ils empochaient leurs salaires aux pièces, ils allaient au village et revenaient avec des masses d'eau-de-vie qu'ils buvaient à la régala dans des seaux d'écurie. Ces banquets trouvaient leur point culminant dans des rixes meurtrières où parfois, pour finir, ils s'amusaient à tirer au hasard l'un sur l'autre à coups de revolver.

Tandis que, dans un dialecte difficilement intelligible, il nous racontait cela et d'autres choses encore, sa gaieté prenait rapidement des formes peu rassurantes. On aurait dit en le voyant qu'il était étranger à la société humaine et qu'il avait grandi dans la solitude comme un cyclope oublié. Tantôt il taillait dans la miche de pain avec son couteau d'énormes morceaux, tantôt il portait à nouveau la bouteille à ses lèvres à bout de bras. A la fin, il l'enleva pour une rasade plus puissante encore qui eût donné, sans aucun doute, le coup de grâce au flacon, si Paul ne s'était pas précipité sur lui.

Cette intervention, que notre sécurité exigeait impérieusement, aurait peut-être jeté Reddinger dans un nouvel accès de rage, mais il était déjà trop ivre pour cela. Il se contenta d'agiter pesamment son couteau de-ci de-là et grommela avec une grimace à la fois débonnaire et menaçante :

– Eh, chameau, avec cela j'en ai encore refroidi un, il y a pas tellement de temps. Tu crois peut-être que c'est pour rien que je vais chez ces bon Dieu de Français ?

Après s'être assuré par cette déclaration le respect qui lui était dû, il s'étendit sur la banquette où bientôt il se mit à ronfler comme l'ogre du conte. Paul, qui le considérait d'un air songeur, dit, moitié s'interrogeant :

– Dis donc, c'est qu'on le croirait presque, hein ? En tout cas, nous ne ferions pas mal de plaquer quelque part cette espèce de sauvage, avant qu'il ne reprenne ses esprits.

Comme l'idée me semblait excellente, nous délibérâmes à mi-voix et résolûmes de nous éclipser tout simplement à la prochaine gare. Dès que le train s'arrêta, nous en descendîmes prudemment et nous cachâmes derrière un hangar jusqu'à ce qu'il fût reparti.

– Bon. Maintenant, Herbert, décida Paul lorsque le nuage de fumée eut disparu dans le lointain, nous restons ici jusqu'à ce que le prochain arrive. Dommage que nous ne puissions pas voir le nez qu'il fera, l'Hercule noir, quand il reprendra ses esprits.

« En agissant comme il fait, ajouta-t-il d'un ton prophétique, on ne va pas bien loin. Il aurait déjà dû se faire tranquillement coffrer en Allemagne ; ç'aurait toujours été le voyage en moins. »

Sa sagesse n'était jamais à court de telles remarques. Il faut dire aussi que parmi ses multiples emplois, il s'était, à ce que j'appris plus tard, occupé de la vente des horoscopes imprimés dans les foires. Toujours est-il qu'on ne s'ennuyait pas avec lui.

La localité où le hasard nous avait déposés semblait se composer en tout et pour tout de la gare et de quelques fermes dispersées. Nous flânâmes un moment dans les prairies trempées de pluie, et nous assîmes ensuite dans la salle d'attente qui était chauffée. Là nous nous plongeâmes dans quelques livraisons de romans à quatre sous en lambeaux, que Paul avait dans sa poche, et par la même occasion vidâmes entièrement notre bouteille, qui contenait bien encore un litre.

Ces occupations nous attirèrent la visible bienveillance d'un groupe de joueurs réunis autour d'un billard tout usé. C'étaient des gens pleins d'entrain, dont les pantalons de gros drap bouffaient sur des sabots au bout relevé, et qui, tout en jouant, se réconfortaient fréquemment en buvant à de longs verres à pied où brillait un liquide laiteux. Comme ils ne se faisaient pas faute de plaisanter notre grande bouteille, nous liâmes conversation, et Paul, se révélant aussi à cette occasion joueur de billard adroit, fut de la partie.

Lorsqu'on remplit les verres à patte, il nous fallut y faire honneur. Leur contenu consistait essentiellement en une substance verte, qui changeait de couleur quand on y versait de l'eau.

Ce breuvage avait un doux arôme, et ne tarda pas à produire un effet singulier. J'entendis comme en rêve la voix de Paul, qui s'informait auprès de moi :

— Mais dis donc, qu'est-ce qui se passe avec mes jambes ? Je suis comme dans la plume, autant dire que je marche sur un lit de plumes...

Je ne pouvais lui apporter là-dessus aucune clarté, car j'étais moi-même sous le charme d'une idée tout à fait particulière : il me semblait reconnaître de plus en plus distinctement que je n'étais nullement dans une salle d'attente, mais bien dans un grand magasin d'ouate. Toutes les couleurs se mirent à briller avec grâce, et toutes choses se métamorphosèrent en d'innombrables variétés d'ouate moelleuse et bariolée. Mais la métamorphose avait ceci de particulièrement réjouissant pour moi que tous les mouvements dans ce magasin perdaient leur aspect insolite, c'était bien plutôt moi, mon intime fantaisie qui les tirai du néant à ma guise. Quand, par exemple, l'idée me venait d'arracher à l'une des balles d'ouate une poignée particulièrement colorée, c'était là la raison profonde qui faisait que l'un des joueurs réussissait un coup subtil ou que la porte s'ouvrait et que l'hôte entraît, portant un nouveau plateau chargé de verres.

Ainsi trouvai-je, dans des tours de magie du plus haut agrément, l'oubli des heures qui passèrent comme à tire-d'aile. Nous eussions sans doute manqué le train si nos nouveaux amis, à la grande gaieté de tous les voyageurs, ne nous avaient pas conduits dans notre compartiment, Paul jouant en guise d'adieu un petit morceau sur son harmonica. Et le pouvoir d'égarement de l'absinthe, avec laquelle nous venions ainsi de faire connaissance, avait une action si persistante qu'il nous tint sous son charme

jusqu'au soir. En tout cas, Paul était d'avis, lorsque nous descendîmes à Dijon, que c'était là, sans le moindre doute, la manière la plus rapide de voyager.

Nous trouvâmes le grand train pour Marseille déjà sous pression, et n'eûmes que juste le temps de faire le tour de la place de la Gare. Paul, qui avait récolté quelque menue monnaie en jouant au billard, acheta un saucisson et un cornet de marrons grillés.

Tandis que nous étions assis dans le train et que nous dînions, une surprise peu agréable nous était préparée. De l'extérieur, du couloir, arrivèrent des jurons et des malédictions qui nous donnèrent une curieuse impression de déjà entendu, et auxquels se mêlait une autre voix :

— *Allez*¹, suivez-moi, il y en a déjà deux qui sont montés ici avec les mêmes billets que vous.

Un contrôleur ouvrit la porte, et dans l'encadrement apparut la silhouette du terrible Reddinger, qui nous regarda en ricanant. Nous remarquâmes toutefois qu'il avait considérablement perdu de son assurance ; sans doute avait-il passé l'après-midi de façon beaucoup moins plaisante que nous, et peut-être fait de saumâtres expériences. Il se mit dans un coin sans nous dire grand-chose et bientôt s'allongea sur la toile cirée noire de la banquette. Sa présence avait pour nous le douteux avantage de nous assurer la possession absolue du compartiment. Le train était archicomble, et souvent un voyageur poussait la porte, pour la refermer bien vite dès qu'il avait aperçu cette gigantesque silhouette de bûcheron en train de ronfler, avec ses bottes en lambeaux. Cela me gênait beaucoup, mais Paul était d'avis que pour quelqu'un qui va en Afrique, la chose était sans importance.

Le train courait dans la nuit à toute vitesse. Je m'étais résolument endormi, et ne me réveillai qu'au moment où il entra dans une grande ville dont les rues sombres et les places luisaient sous la pluie. C'était Lyon. Je me sentais de nouveau inquiet, et je réveillai Paul afin de lui demander de me distraire. Il me raconta une longue histoire touchant le légionnaire Rolf Brand, l'un des héros de ses multiples brochures, qu'il semblait beaucoup aimer.

Lorsque, au-dehors, le contrôleur annonça Tarascón, le terrible Reddinger s'éveilla à son tour. Il était très maussade et à notre vive surprise nous déclara que si quelqu'un croyait qu'il allait à présent se mettre à la

disposition de ces bon Dieu de Français à Marseille, il se trompait beaucoup. Quand nous lui demandâmes quel projet il cachait, il se contenta d'un rusé :

— Il y a des gens qui savent ce qu'ils font.

Paul était d'avis que pour un gaillard de ce calibre, l'idée n'était pas si bête. Nous ne perdrons rien en tout cas à visiter la ville et particulièrement le port, et à regarder d'un peu près les navires. Il pouvait se produire là toutes sortes de choses, sait-on jamais.

Tandis que nous causions ainsi, le train gravissait des hauteurs dont les roches blanches paraissaient claires dans l'obscurité. Les étoiles brillaient encore, mais on pressentait déjà l'approche de l'aube. Je baissai la vitre et fus surpris par une brise étrangement douce ; c'était le souffle de la Méditerranée qui s'annonçait. Dans la profondeur scintillaient lumières sur lumières ; elles bordaient de petites îles et s'étiraient comme des colliers de perles le long de baies sinueuses. On voyait aussi briller les signaux rouges et verts de navires en route sur la mer.

L'allure devint plus rapide, et au lever du jour le train entra dans la grande gare de Marseille.

X

Notre projet de nous débrouiller d'abord par nos propres moyens dans cette vieille cité maritime était sans doute un peu trop naturel à des voyageurs de notre espèce pour n'avoir pas été pris en considération par la puissance avec laquelle nous avions pactisé. Toujours est-il que, au moment où nous marchions avec confiance vers la sortie afin de disparaître telles des ombres, nous fûmes arrêtés par un petit détachement qui se tenait près de la barrière et examinait les billets. Il était conduit par un caporal suisse qui semblait avoir deviné notre intention et se moquait de nous avec un rire sans malice. Paul, qui le traita aussitôt en camarade, dit pour le taquiner que la prochaine fois nous descendrions à la station d'avant ; sur ce, l'autre l'appela sacré gredin : il saurait se tirer d'affaire là-bas – mais rien ne pressait : cinq petites années.

En plus de nous, deux ou trois jeunes gens encore furent repêchés de la même façon dans le torrent des voyageurs, puis le petit détachement se mit en route. Nous marchions dans une grande allée qui partait de la gare et n'était guère différente des belles avenues d'autres grandes villes, puis nous tournâmes, entrant dans la célèbre artère de la Canebière.

Durant ce trajet, Reddinger roulait des yeux comme un loup pris au piège ; son regard cherchait constamment, sans trouver le bon endroit, quelque ruelle latérale où pouvoir disparaître sans qu'on le vît.

Bientôt, le Vieux-Port apparut, grand bassin rectangulaire et fermé, sur les bords duquel une flottille de bateaux de pêche et de petits voiliers était ancrée. La cohue ici était extraordinaire. Tout un monde criard et agité roulait entre les échoppes des marchandes de poisson, les corbeilles remplies de coquillages et d'oursins et les rangées de chaises alignées en plein air devant de petites buvettes de marins. L'air était plein des senteurs de races étrangères, de grands entrepôts et de détritrus marins, – de ce souffle d'anarchie commerçante qui imprègne et anime les villes maritimes.

Notre caporal, qui paraissait être comme chez lui dans ce tourbillon et qui poursuivait son chemin avec la tranquillité d'âme qu'on retrouve partout où il y a des soldats et des services commandés, choisit de faire un petit détour dans un quartier ténébreux dont les ruelles aboutissaient au bassin du port tels de noirs conduits. Avec la sûreté d'un habitué des lieux, il s'engagea dans la plus étroite d'entre elles, à l'entrée de laquelle un nègre gigantesque était debout, d'un noir de jais comme les Mores des livres de contes, et couvert d'un uniforme bleu ciel brodé de brillantes arabesques d'or. Paul fit la joie de notre guide en lui demandant si l'homme était placé là comme gardien de harem, et apprit de lui que c'était, « *bien au contraire* », un des tirailleurs sénégalais.

La ruelle, qui ressemblait plutôt à un tunnel, s'élevait en lacets ; son pavé était jonché de pelures, de coquilles et de détritiques de toutes sortes. Bien que la matinée ne fût pas avancée, on y voyait déjà des ivrognes ; derrière les fenêtres basses et devant les seuils obscurs, étaient assises des filles fardées qui regardaient les passants avec un sourire de masque. Le caporal, qui appuyait sa main d'un geste aisé sur sa baïonnette, s'amusait à leur crier des plaisanteries, sans paraître éprouver de difficultés à passer d'un patois suisse-allemand au français ou à l'espagnol ou encore à une langue totalement inconnue.

. Cependant, son véritable but était une cave profonde où une grande quantité de fûts étaient rangés. Là il fit halte et tendit à ceux d'en bas le bidon qu'il portait à une longue bretelle et qui se distinguait par sa taille extraordinaire, calculée vraisemblablement pour les marches dans le désert.

L'homme de la cave, qui sans doute connaissait le client, enfila un entonnoir dans ce monstre de bidon et le remplit d'un vin presque noir. Le caporal en reprit possession d'un air satisfait et nous expliqua qu'un vrai vin d'Afrique comme celui-là était bien meilleur pour la santé, de grand matin, et plus indiqué, que le café, et pour rendre ce principe tout à fait lumineux il le confirma sur-le-champ par une solide lampée. Si sa conduite en général avait un caractère insolite et exotique, il s'affirmait aussi dans sa manière de boire : élevant bien haut le bidon audessus de sa tête, il attrapait si adroitement avec sa bouche le mince filet de vin qu'il en faisait jaillir, que pas une seule goutte ne se perdait. Quand il vit que nous observions avec étonnement ce procédé, il nous apprit que c'était un tour dont les avantages nous apparaîtraient bientôt, quand nous aurions à camper sous la même

tente que des gaillards qui devraient veiller, en retirant leurs bottes, à ce qu'aucun orteil ne les quitte avec. Parmi ces discours hautement instructifs, il nous ramena vers la mer à travers un labyrinthe de ruelles et de cours confusément enchevêtrées.

Le louche quartier que nous traversions ainsi était comme la place avancée d'un château fort vétuste qui maintenant se découvrait à nos yeux. Il était construit sur un rocher qui s'élevait de la mer, et séparé de la terre ferme par un fossé. Sa muraille d'un brun rougeâtre s'élevait de l'eau bleue à une grande hauteur et n'était percée que par de minuscules fenêtres à barreaux, sous l'appui desquelles la pierre effritée était mangée de traînées de rouille sombre. De fortes tours s'arrondissaient aux angles, et une flottante ceinture d'algues vertes et de varech brun environnait leur base, où les vagues venaient battre. On y entrait par un pont de bois où un factionnaire en uniforme rouge cinabre montait la garde ; il portait un fez, d'où tombait un gland noir pendant jusqu'à ses hanches.

Au-dessus du sombre portail que nous franchissions à présent, un écusson était suspendu, avec l'inscription « Fort Saint-Jean ». Nous gravâmes à l'intérieur de la forteresse un passage en spirales ; il menait à une place à ciel ouvert qui fourmillait de monde.

Ce bastion moyenâgeux servait, comme nous l'apprîmes bientôt, de centre de revision au départ et à l'arrivée pour les garnisons d'Orient ; ses corridors et ses salles voûtées étaient remplis d'une population inquiète et toujours mouvante. Quelques-uns des compagnons que nous rencontrions portaient des uniformes aux vives couleurs ; la plupart cependant erraient dans des costumes civils en loques. Avant même que l'œil eût saisi le détail de ces allées et venues, leur caractère pervers et étranger aux lois s'imposait à l'esprit.

L'arrivée de nouveaux venus semblait avoir une certaine importance ; un cercle, en tout cas, se forma aussitôt autour de nous, et nous fûmes salués par des interpellations dans les langues les plus diverses. Avant que nous eussions compris ce qu'on voulait de nous, retentit le cri de ralliement en sonnerie de trompette dont Paul nous avait parlé à Verdun ; il venait de deux membres de sa bande, qui l'entraînèrent avec eux au milieu de joyeuses salutations.

J'étais sur le point de me joindre à eux, lorsque tout près de moi un vacarme s'éleva. Le terrible Reddinger, qui n'avait pas encore trouvé le

moyen de disparaître, venait de bondir hors du cercle et courait après un homme qui s'enfuyait à longues enjambées et dont je ne vis d'abord que le vêtement, une chose flottante qui me donna la curieuse impression que je la connaissais. Reddinger l'atteignit en quelques bonds et l'envoya rouler par terre, et je reconnus alors que l'homme qui gisait sur le sol et qu'il rossait avec ardeur n'était autre que Frank, qui sans doute avait réussi à se faufiler jusqu'ici en voyageant clandestinement dans le train de nuit.

Bien qu'il poussât des cris lamentables, personne ne faisait mine de lui venir en aide. Enfin, l'une des patrouilles qui circulaient sur les chemins de ronde et à l'intérieur du fort s'en mêla. Elle était de deux hommes, mais leur intervention ne fit que mettre le comble à la colère enragée de Reddinger. Avec ses grands bras qu'il faisait tourner comme des ailes de moulin, il les mit en déroute en peu d'instant.

Le caporal suisse, qui avait considéré cette scène avec la plus grande sérénité, donna à Reddinger le conseil amical de s'éclipser au plus vite, s'il ne voulait pas passer un mauvais quart d'heure. Mais Reddinger, qui apparemment commençait seulement à s'échauffer, ne voulut rien entendre ; il menaçait au contraire d'arracher les jambes à cette canaille, à ce ravaudeur de pots qui osait se dire céramiste et qui avait fui à Verdun comme un misérable, s'il ne quittait pas aussitôt ses bottes. On découvrit toutefois que dans ce tumulte Frank s'était échappé.

Cependant, venue d'en bas, la garde s'approchait, traversant la place au pas gymnastique. Son chef était un petit diable de sergent à moustaches noires ; il se fit indiquer Reddinger et le somma de les suivre. Celui-ci répondit qu'il voulait ses bottes, et rien d'autre, et qu'il ne bougerait pas tant qu'il ne les aurait pas.

Je pensais qu'on allait maintenant l'arrêter ; mais un homme fut tout d'abord envoyé au poste de garde, et revint aussitôt avec un livre. On fit alors silence, et le sergent lut un assez long article. Même le caporal suisse prit un air grave ; seul Reddinger, pour qui cette lecture était faite, l'écouta avec un ricanement contempteur ; il était clair qu'il n'en comprenait pas un mot. Cette cérémonie achevée, on brusqua les choses. Le sergent marcha sur Reddinger pour l'attraper par sa veste et reçut un coup de poing qui lui rabattit sur les yeux la longue visière de son képi. Il y eut alors une grande mêlée, mais bien que les coups tombassent dru comme grêle, il s'écoula un bon moment encore avant qu'on eût suffisamment maîtrisé l'énergumène

pour pouvoir l'entraîner. La scène ne prit fin que lorsque le petit sergent, tel le matador avant la dernière passe, eut ordonné à ses gens de s'écarter et se fut campé face à face avec Reddinger. Celui-ci, habitué sans doute à frapper simplement de haut en bas, prit son élan pour un nouveau coup que le sergent para en se rejetant en arrière ; puis il fit avec le pied un brusque dégagement conforme à l'art. Ce coup perfide toucha Reddinger juste sous l'estomac et le jeta suffoquant sur le sable. On le saisit, et il fut jeté dans l'une des grosses tours, qu'une bande assiégea un bon moment encore, poussant des clameurs.

Le caporal suisse était d'avis qu'il s'était bien tenu et qu'il passerait probablement en conseil de guerre.

XI

Notre petite société de voyageurs étant de la sorte dispersée, je m'en fus errer pour mon propre compte, afin de voir la forteresse d'un peu plus près.

Bagarres et violences étaient ici à l'ordre du jour ; tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, un groupe s'amassait, et l'une des patrouilles intervenait. La cause de la plupart des conflits semblait venir de ce que les gens dont le service était fini et qui s'en allaient dans des costumes bleus très élimés cherchaient à ce moment par tous les moyens à compléter leur garde-robe. C'étaient en majorité des gaillards qui avaient roulé un peu partout ; ils rôdaient, l'œil au guet, en quête de butins. Dès qu'ils apercevaient quelqu'un ayant encore sur soi un bout de vêtement propre, ils tentaient de l'attirer dans un coin, et là, moitié par la persuasion, moitié de force, à l'obliger à faire l'échange. Il semblait plus indiqué d'accepter le marché, ne fût-ce que pour se débarrasser d'eux. J'obtins ainsi une paire de bottes de soldat et une veste en tissu bleu, et reçus quelques francs par-dessus le marché.

Quand je me fus de la sorte adapté au milieu, je pus circuler sans être dérangé, et je gravis tout d'abord le saillant de la muraille qui tournait le dos à la terre, pour le plaisir de regarder la mer.

Un golfe superbe se déployait ici sous mes yeux. Il était bordé, en un large demi-cercle, par des chaînes de montagnes blanches et nues, et dans le milieu deux petites îles rocheuses s'élevaient de la mer. L'un de ces îlots était gardé par un vieux fort qui formait pour ainsi dire la contrepartie du nôtre.

La vue de ce paysage me réjouit extraordinairement. Et le soleil qui chauffait commençait à répandre un tel bien-être qu'un petit lézard se glissa même hors d'une fente de la muraille, vert et le dos rayé de rouge. Fidèle à la règle que je m'étais fixée sur la grand-route de Trêves, je le saisis et l'enfermai, pour le considérer plus tard à loisir, dans un étui à cigarettes.

Durant ce divertissement, j'avais perdu de vue mon havresac, qui se trouvait à peu de distance derrière moi. Lorsque je me retournai, je découvris avec stupeur qu'il avait disparu sans laisser de trace, ainsi que mon chapeau. Ce fut moins la perte à vrai dire qui m'effraya que la manière presque magique dont elle avait eu lieu, car je n'avais entendu aucun pas et senti passer aucune ombre. En tout cas, je compris bientôt que cet endroit était entre autres choses un point de ralliement pour les coupe-bourse les plus adroits de toute l'Europe.

Je me rendis compte, du reste, que ce beau point de vue sur la mer ne présentait pas que des avantages. Le personnel permanent du fort, par exemple, ne cessait d'errer pour trouver de la main d'œuvre, et tandis que je rêvais encore à la perte de mon havresac, je fus hélé par un sergent-fourrier et conduit dans une cour malpropre entre deux tours. Là il appréhenda encore un petit Italien et nous mit un balai dans la main à chacun, cependant qu'il nous faisait entendre par signes que nous avions à balayer la cour, et en vitesse. Nous nous mîmes donc au travail, pour, à vrai dire, jeter là les balais dès qu'on ne nous regarda plus et nous en aller où bon nous semblait. Chemin faisant nous tombâmes aux mains d'un cuisinier qui nous donna pour tâche de mettre, dans l'une des salies voûtées, des oignons dans des sacs et de les traîner dans sa cuisine. Là-dessus, il nous chargea encore d'un grand chaudron où nous devions porter la soupe de midi aux prisonniers.

Durant l'une de ces promenades forcées, je rencontrai Paul qui flânait, l'air débonnaire, avec ses deux compères, et s'amusa beaucoup de me voir si actif. Il m'apprit qu'en haut, derrière la grosse tour, il s'était expliqué à fond avec Frank au sujet du petit Jacob, et qu'à cette occasion il lui avait repris le manteau, ce que je trouvai juste et légitime. Cômme il avait vendu le butin tout de suite après à l'une des vieilles têtes de soldat, il me remit ce qui m'en revenait, une pièce de deux francs. On pouvait se fier à lui dans ces sortes de choses, ainsi qu'il convient avec un vrai chef.

Il me donna aussi quelques bons conseils qui révélaient aussi bien la connaissance approfondie qu'il avait déjà acquise de la forteresse, que sa grande expérience de tous les expédients par lesquels on se dérobe au travail.

Il importait avant tout d'établir ici qu'on était sourd, car les gaillards qui appelaient quelqu'un qui s'éloignait étaient bien trop paresseux pour traverser d'abord toute la place ; ils faisaient toujours signe d'approcher à

ceux qui étaient assez bêtes pour se retourner vers eux. Il y avait également ici deux endroits sûrs, en haut vers le bastion, où on lisait « Entrée interdite » ; là, on pouvait flâner au soleil dans une absolue tranquillité. Mais si l'on avait de l'argent, il fallait aller à la cantine ; on y était, comme hôte payant, aussi bien que dans le sein d'Abraham. Il avait déjà, d'autre part, découvert quelques solides copains, et je devais tâcher, le soir, d'aller avec eux dans son dortoir ainsi qu'à sa table pour le repas ; là je ne m'embêterais pas.

— C'est que je me suis fait nommer chef de table, ajouta-t-il, voulant sans doute dire par là qu'il avait pris la haute main sur une de ces tablées hétéroclites et hasardeuses qui se rassemblaient à un coup de cloche dans les sous-sols du fort.

Ces indications me parurent, comme tout ce que Paul disait, pleines de bon sens et je les suivis en profitant de la première occasion pour m'engloutir dans la cantine. Là je m'assis dans le renforcement d'une des fenêtres qui étaient percées dans le mur comme de profondes meurtrières et surplombaient de si près la surface de la mer qu'on entendait les vagues battre contre la muraille.

Deux hommes étaient assis à la même table : l'un était un gaillard tout ravagé, dont le visage faisait penser à une tête de mort. Il semblait avoir la fièvre, car ses yeux brillaient, et ses mains tremblaient si fort qu'il pouvait à peine porter le verre à ses lèvres. L'autre était vêtu d'un costume d'excellente étoffe ; indifférent à tout, il s'absorbait dans sa rêverie.

Il me parut alors que le moment était venu d'examiner le lézard que j'avais capturé là-haut sur le bastion ; je tirai le petit animal de la boîte et le mis sur le plat de ma main. Cette occupation éveilla aussitôt l'attention de l'homme jeune et bien vêtu qui rêvait, l'œil fixe, à côté de moi ; c'était une belle espèce, dit-il, et qu'on aurait cherchée en vain de l'autre côté des Alpes.

— Mais, ajouta-t-il avec un triste sourire, il vous faudra sans doute renoncer à présent à des curiosités de ce genre.

Je lui répondis qu'il ne fallait cependant pour cela qu'une seule chose, une paire de bons yeux, et c'est ainsi que nous engageâmes conversation.

Léonard – car tel était le nom sous lequel ma nouvelle connaissance se présenta à moi – se trouvait visiblement dans l'état d'âme d'un homme qui s'éveille au milieu d'une atroce situation, et qui n'a plus qu'un seul espoir,

celui de découvrir à la fin que tout cela n'était qu'un rêve. Ce qu'il me raconta était tout à fait confus et incohérent, mais comme il semblait très heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un avec qui pouvoir causer, à travers maintes répétitions, je crus tout de même comprendre quelque chose.

Léonard avait été étudiant à Fribourg. Ses parents étaient morts, mais il avait un frère plus âgé avec lequel, à ce qu'il me dit, il s'entendait profondément, et dans la famille duquel il passait d'habitude ses vacances. C'est ce qu'il avait fait durant ces dernières grandes vacances encore, jusqu'à ce que, peu de jours auparavant, un événement se produisît qui l'avait, sans nul doute, bouleversé de façon absolu-

ment extraordinaire et transformé du tout au tout. Mais sur ce point essentiel justement il gardait le silence, et tout ce que je pus deviner par ses allusions, c'est qu'il était sur le point, venant d'un palier obscur, d'ouvrir la porte de la salle à manger où il était attendu pour le repas du soir, lorsqu'il avait entendu, à l'intérieur, des paroles dont le son même l'avait fait sursauter. Il était resté immobile et avait ainsi surpris entre son frère et la femme de celui-ci une conversation qui l'avait atteint avec la violence d'un coup imprévu.

Ici je tentai d'objecter qu'une simple conversation ne pouvait pourtant pas être terrible à ce point. Léonard me regarda un moment, comme si j'avais éveillé en lui une fugitive lueur d'espoir, et dit ensuite :

— Voyez-vous, il existe au sujet de tout homme, si je peux m'exprimer ainsi, une espèce de vérité dernière qu'il ne connaît pas lui-même ou qu'il ne s'avoue pas, et dont il ne lui est pas permis non plus d'avoir jamais le moindre soupçon. Si cette vérité vient à vous apparaître par un hasard quelconque, alors c'est comme si le sol vous était retiré de dessous les pieds. Voilà bien ce qui m'est arrivé ce soir-là ; j'ai entendu là des choses comme dans un mauvais rêve. Et à l'instant même, tel que j'étais, j'ai mis tout mon argent ensemble et je me suis sauvé de la maison, sans manteau et sans chapeau. Puis j'ai loué la première auto venue, j'ai passé la frontière, et de là j'ai continué jusqu'à Paris ; là j'ai fait des folies durant quelques nuits. Et si vous me demandiez comment je suis arrivé dans cet endroit et dans cette compagnie, je ne pourrais pas répondre à votre question.

Disant cela, son regard était fixé sur le vieil ivrogne, qu'un nouvel accès de fièvre précisément secouait, et je craignis de le voir fondre en larmes à

l'instant. Il semblait se trouver dans cet état d'irréalité qui survient entre deux ivresses.

Léonard avait un visage très fin, mais mou, dont les traits révélaient une sorte de sentimentalité souffrante ; il était formé d'après un type qu'on rencontre assez souvent dans le sud de notre pays. Il avait quelque chose d'extraordinairement bénin, mais une disposition aussi à faire fougueusement explosion comme de vin de Bade. Il avait bénéficié aussi d'une bonne culture, celle à vrai dire qu'on acquiert dans des conditions d'absolue sécurité, et qui, dans les situations difficiles, au lieu de prémunir contre la souffrance, ne fait qu'accroître la vulnérabilité. Bien qu'il eût une prédilection pour des mots qui m'avaient de tout temps fait une impression désagréable, comme « harmonie », « âmes parfaitement d'ac-

cord » et autres du même genre, j'éprouvais cependant beaucoup de peine à le voir, et je décidai de lui venir en aide. Nous nous séparâmes sur la promesse de nous revoir le soir. Grâce aux bons avis de Paul, je réussis à gagner sans encombre l'endroit qu'il m'avait recommandé tout en haut du rempart. Là je choisis comme observatoire un créneau tourné vers la mer et rendis sa liberté au petit lézard. Cette place offrait encore une plus belle vue que le bastion du bas, et la courbure de la muraille cachait le reste du fort. La solitude qui régnait sur cette hauteur me parut faite tout exprès pour que je pusse me plonger dans l'une e particulier de mes rêveries que je n'étais jamais embarrassé de poursuivre ; elle consistait dans l'idée qu'une peste avait exterminé tous les hommes, et que seul le paysage était resté, dans toute sa pureté. Plus j'arrivais à me représenter le monde à l'état inanimé, plus tout ce qui est silence ressortait de façon merveilleuse. J'avais l'impression que ce jour-là j'étais en bonne forme ; sans doute les chaînes de montagnes dénudées, sans un arbre, y contribuaientelles, ainsi que la mer, à la surface de laquelle pas une voile ne brillait. Lentement et dans une félicité croissante, je palpais chaque repli de la montagne, chaque découpe des côtes et des îles. Il existe une manière de regarder qui est supérieure à celle de tous les jours ; elle est de nature spirituelle et plastique à la fois et donne la clé d'une jouissance qui surpasse de beaucoup toutes les autres jouissances de la vie.

Ce paysage agissait puissamment sur l'esprit ; sa rondeur formait un anneau magique avec l'aide duquel je réussis sans peine l'évocation de Dorothée. Depuis qu'à Verdun je m'étais dirigé vers le sergent de ville, je

n'avais plus eu l'occasion de me recueillir, et je sentais que j'avais besoin d'une présence encourageante. La conversation avec Léonard surtout m'avait atteint dans ma libre insouciance Jusqu'alors les événements avaient eu pour moi l'allure de préparatifs empreints de gaieté et le fait que le caporal suisse nous eût cueillis à la gare m'avait au fond amusé. Mais voici qu'ayant pris contact avec la souffrance, une angoisse inconnue m'avait saisi pour un instant ; c'était comme si le sol avait perdu de sa solidité, et qu'une mince couche marécageuse eût fait obstacle à la sécurité de la marche.

Dorothée m'apparut ce jour-là plus proche, plus réelle que jamais, et il est dommage que le débat que j'eus avec elle ne m'ait laissé, comme tout ce qui la concerne, qu'un souvenir si peu précis. Il me parut étrange qu'elle prît aussitôt position contre Léonard, car je m'attendais précisément au contraire. Elle me conseilla d'éviter les rapports avec lui et m'engagea même à me moquer de lui ; je remarquai d'une façon générale qu'elle s'efforçait de me confirmer dans ma fierté. J'eus à maintes reprises l'impression qu'elle^v approuvait justement ce qui était monstrueux ; il faut dire que j'ignorais qu'il n'est rien de plus impitoyable que la beauté. Comme pour offenser Léonard, elle raconta qu'il ne se trouvait ici que parce qu'il avait reculé devant le canon du revolver. La proximité de la mort lui inspirait de l'horreur, et c'est là-dessus qu'était fondée sa peur, non point sur sa situation. Et c'était pour cette raison aussi que toutes les forces rassemblées qui s'étaient déjà mises en route pour le sauver devaient échouer.

Lorsqu'elle parla du pistolet, je crus deviner qu'elle faisait également allusion à mon premier feu de camp, et en effet elle m'engagea à éviter à l'avenir de tels jeux : ils recélaient une dangereuse sorcellerie. Mais plus encore que la mention qu'elle fit de ces rapports purement personnels, ce fut le renseignement d'ordre matériel qu'elle me donna ensuite qui me parut étonnant :

— Jette le revolver à la mer, le brocanteur t'a vendu une arme qui a la sûreté brisée.

Cet avertissement me fit extraordinairement plaisir, et cela pour une raison particulière. En effet, j'étais avide de toute occasion permettant à Dorothée d'entrer en contact avec le monde des objets, car il me semblait que par chacun de ces contacts je prenais d'elle une possession plus assurée.

Aussi mis-je immédiatement la main dans ma poche et tirai le revolver. Après avoir abaissé le petit levier de sûreté, j'appuyai sur la gâchette, et en effet un coup partit aussitôt, dont la bruyante détonation résonna dans l'étroit fossé du rempart.

Il était vraiment singulier qu'aucun malheur ne se fût jusqu'à présent produit avec cette arme que je jetai, comme un insecte dangereux, dans la profondeur où elle s'engloutit, éclaboussant un peu l'eau bleue.

OceanofPDF.com

XII

Comme je l'ai dit, je ne me rappelle que vaguement la figure formée par cette conversation. Quand j'y songeai plus tard, je fus parfois tenté de croire qu'elle avait été calculée d'avance pour amener le coup de revolver.

En tout cas, dans l'instant même qui suivit, quelqu'un surgit derrière un angle du rempart, un petit homme élégant en uniforme d'officier. C'était visiblement la détonation qui l'avait attiré, car il demanda aussitôt, en un allemand aisé, quoique avec un accent étranger :

– Alors, jeune homme, vous faites des exercices de tir ?

Cette question me mit dans l'embarras, car je crus qu'il voulait me soumettre à une enquête. Aussi murmurai-je que j'avais laissé partir un coup « par inattention ». Le nouveau venu semblait cependant avoir d'autres intentions, car il s'assit en face de moi au bord du créneau et engagea une conversation sur le paysage :

– Vous avez choisi ici, dit-il, le meilleur endroit pour regarder le golfe. Là-haut, du sommet de Notre-Dame de la Garde, qui sert de point de repère aux navires en mer, vous pourriez dominer un plus grand horizon, mais les détails se résorbent trop. J'ai vu plus d'un beau port durant mes voyages, mais je pense que celui-ci peut rivaliser avec eux tous. Cette chaîne de montagnes qui entoure la baie comme le bord recourbé d'une coquille représente un prolongement des Alpes-Maritimes – et la forteresse blanche sur la petite île qui est en face de nous s'appelle le château d'If. Peut-être connaissez-vous ce nom ?

Je lui dis que je me souvenais d'elle à cause du comte de Monte-Cristo, et ma réponse parut lui faire grand plaisir.

– Ah, *un homme de lettres* ; je m'étais bien douté de quelque chose dans ce genre. Voulez-vous, s'il vous plaît, me laisser regarder un peu vos mains ?

Et sans plus de cérémonie, il se saisit de ma main droite, et étudia l'intérieur de la paume avec une grande attention. Cependant, il continuait :

– Le comte de Monte-Cristo est naturellement un personnage imaginaire. Ce qui n'empêche pas qu'on vous montre là-bas le passage souterrain que l'abbé Faria a creusé. Plus loin derrière, vous apercevez du reste un£ autre île littéraire encore ; elle porte le nom de fort Ratonneau.

Ici encore, je pus faire une observation qui ne parut pas déplaire à l'inconnu.

– A ce que je vois, vous avez reçu une bonne instruction ; il est vrai que jusqu'à présent vous n'avez fait aucune besogne où l'on se salisse les mains. Si vous voulez, j'aimerais bien vous inviter à prendre le thé ; je ne demeure qu'à quelques pas d'ici.

Bien qu'au fond j'eusse mieux aimé rester, je considérai cependant comme une impolitesse de refuser cette invitation. Je le suivis donc à travers le fossé des fortifications dans une pièce voûtée qui renfermait toutes sortes de miroirs et d'instruments et qui était contiguë à une petite chambre dont l'ameublement consistait en une grande quantité de livres et quelques meubles mauresques.

Tout en s'occupant à confectionner le thé sur un tabouret en marqueterie, mon hôte m'offrit des cigarettes et m'invita à jeter un coup d'œil sur ses livres. Il continuait cependant la conversation, s'efforçant de voir quels étaient les livres sur lesquels je mettais la main. J'entendis de la sorte une série de jugements – entre autres qu'on aimait en France le Harzreise, que l'admirable chez Hôlderlin, c'était la *clarté*, et chez Hoffmann le caractère artificiel. Lorsqu'il me vit feuilleter une traduction latine d'Hippocrate, il me pria de lui en lire un passage, et débattit la question de savoir s'il était plus juste de dire occipout que occiput, comme c'était l'usage dans les lycées français. Il me soumettait de la sorte à un prudent examen.

Lorsque je fus assis en face de lui, il me fallut goûter aux fruits confits qu'il faisait venir, à ce qu'il me dit, de Constantinople.

— Paris et Stamboul sont les deux seuls endroits où l'atmosphère spirituelle soit à la pression qui me convient, – avec peut-être la partie méridionale de la Sicile et de l'Espagne et la côte africaine qui leur fait face. Quand j'avais votre âge, j'ai vagabondé aussi durant un certain temps, sur les petits voiliers qui circulent entre les îles, chargés de vin et d'huile, et à bord desquels on peut pour ainsi dire voir la Méditerranée jusque dans ses entrailles.

Tandis qu'il me racontait ces choses et continuait à me sonder avec une grande habileté, j'avais tout le temps de regarder de plus près ma nouvelle connaissance. Je remarquai que sa manière de se tenir, de se mouvoir et de parler contrastait bizarrement avec son uniforme ; ce disparate était si frappant qu'on avait aussitôt l'impression de quelque déguisement. Il pouvait être âgé de quarante-cinq ans, se tenait très courbé, et semblait, malgré la chaleur qui régnait dans la pièce, poursuivi par un perpétuel frisson. Dans son maigre visage, les yeux surtout étaient remarquables, ils étaient presque noirs et comme laqués, et l'animation ne s'y marquait pas par un changement dans le rayonnement, mais par la chaleur et la froideur. Ce qu'il disait était très précis, et bien qu'il dût souvent tâtonner pour trouver ses mots, il se trouvait qu'en définitive il gagnait même à la traduction. A cette facilité levantine à bondir par-dessus les frontières, s'alliait une sorte de mélancolie bizarre et charmante qui semblait l'assaillir dès qu'il s'arrêtait de parler et lui retirer sa force. J'ai oublié de dire qu'il se nommait le docteur Goupil et avait l'emploi de médecin militaire du Fort.

Je soupçonnais qu'en m'invitant ainsi à prendre le thé il devait bien avoir quelque intention particulière, et je n'avais pas tort. Il prit cependant tout son temps, afin d'amener au jour le tréfonds de mon âme, ce en quoi il réussit magistralement, du moins sur un certain plan psychologique.

Enfin il parut fixé sur mon cas, et alors il me fit, à la manière dont le médecin donne les indications à suivre tandis qu'il range ses instruments, une proposition qui me plongea dans l'étonnement :

— Mon cher monsieur Berger, vous êtes à l'âge où l'on se fait une trop haute idée de la réalité des livres. Il y a là une merveilleuse géographie, mais croyez-moi, on n'est jamais mieux pour entreprendre ces randonnées que lorsqu'on est couché sur le dos, en train de fumer des cigarettes turques. Vous en attendez toutes sortes d'aventures étranges ? Eh bien, là-bas, vous ne trouverez rien de tout cela, à moins de compter pour aventures des choses qui sont, mon Dieu, les plus ordinaires : la fièvre, l'épuisement et le cafard – une forme particulièrement méchante du délire. Vous ne pouvez rencontrer personne qui soit mieux au courant de ces choses que moi. J'examine ici tous ceux qui partent, et tous ceux qui reviennent. Croyez-m'en, tout ce qui revient de là-bas est tellement usé, au-dedans comme au-dehors, que c'est une étoffe qui n'est plus bonne à rien.

Disant ces mots, il fit l'un des gestes familiers à sa race, celui de froisser entre les doigts une étoffe fatiguée, puis continua :

— Vous êtes encore trop jeune pour savoir que nous vivons dans un monde auquel on n'échappe pas. Vous voulez découvrir là-bas des choses extraordinaires, mais vous ne trouverez rien qu'un ennui d'une espèce mortelle. Il n'existe plus qu'une chose aujourd'hui, l'exploitation, et pour celui qui possède des dispositions particulières, on a imaginé des formes particulières d'exploitation. Les colonies, c'est encore l'Europe, de petites provinces européennes où l'on traite seulement les affaires avec un peu plus de franchise et moins de manières. Et vous non plus, mon cher Berger, vous ne réussirez pas à faire une brèche dans la muraille sur laquelle Rimbaud s'est déjà brisé. C'est pourquoi retournez à vos livres, et retournez-y vite, retournez-y dès demain.

Goupil prononça ces paroles avec la force convaincante que donne la raison et sur un ton que dans notre langue nous ignorons.

— Prenez bien garde à ce que je vais vous dire maintenant : demain matin de bonne heure, une dernière visite médicale a lieu dans la grande caserne là-bas, en présence du commandant – pure formalité destinée à remplir un relevé qui figure dans les papiers du convoi. Quand votre tour viendra, je mettrai en doute que vous soyez apte ; alors expliquez aussitôt et à voix bien haute que vous n'avez pas encore dix-huit ans, et restez ferme là-dessus. Ainsi, le fondement légal fait défaut pour vous retenir ici. Une fois que vous seriez là-bas, cela serait bien égal à tout le monde.

« Réfléchissez bien, vous vous trouvez dans une situation délicate, que j'aperçois plus clairement que vous-même. Je vous vois comme quelqu'un qui s'engouffre dans un grand porche sombre, et je crie pour vous avertir ; vous m'en serez reconnaissant. »

Il me tendit sa main, et j'y mis la mienne.

XIII

Lorsque je l'eus quitté et fus redescendu dans la cour, je réfléchis à ses paroles. C'était la rencontre elle-même plus encore que l'offre qu'il m'avait faite, qui me paraissait étonnante, car l'intérêt que prend à notre personne un inconnu que nous ne faisons qu'effleurer en passant s'adresse à l'homme même ; il s'y cache un dernier reste de l'antique et sainte hospitalité.

Je dois malheureusement ajouter que la promesse que j'avais faite commença aussitôt à me démanger. Il me déplaisait que mon entreprise tournât court de la sorte.

Tandis que je réfléchissais à la manière dont je pourrais à nouveau embrouiller un peu les choses, je négligeai la prudence qui était de rigueur en ces lieux et me trouvai dans les jambes du sous-officier des cuisines auquel j'avais échappé durant la matinée. Avant même que j'aie pu songer à m'éclipser, il s'était saisi de moi et m'avait traîné dans sa cuisine, où il m'accabla d'un chaudron plein de soupe aux lentilles. Après m'avoir ficelé encore un tablier malpropre, il me conduisit dans l'une des salles inférieures du fort, où l'on entendait un grand vacarme.

Nous trouvâmes là une véritable bande de brigands, qui conversait et querellait dans toutes les langues du monde. A l'extrémité d'une longue table, entre deux Italiens crasseux, siégeait Paul qui, à ma vive contrariété, s'amusa beaucoup quand je fis mon entrée ; tout à fait à l'autre bout, je reconnus aussi Léonard, qui rêvait, l'air accablé, devant un couvert rouillé.

Après que le sous-officier eut réparti le pain tiré d'un grand sac, je dus verser dans l'assiette de chacun une louche de soupe, ce qui ne se passa pas sans beaucoup de cris, les gaillards ayant des prétentions royales et les portions étant assez chichement mesurées. Quand ce fut le tour de Léonard, je lui versai, pour le ragaillardir un peu, deux puissantes louches, si bien que son assiette déborda presque. Le tumulte qui s'éleva aussitôt n'aurait pas été plus grand si l'on avait tué quelqu'un ; des bouts de pain, des assiettes et des os à viande rognés volèrent dans les airs, et le sous-officier avec

Léonard reçurent leur part de la rafale. Je profitai de cet assaut d'ossements pour arracher mon tablier et m'enfuir à travers le désordre. Comme après une telle émeute je n'étais pas en sécurité dans la cantine non plus, je me procurai une bouteille de vin et me glissai prudemment jusqu'à mon ancienne place sur le bastion.

Les étoiles entre-temps s'étaient levées ; elles étaient plus grandes et plus brillantes que je ne les avais jamais vues et se reflétaient dans la profondeur. Le vin me donna un courage nouveau, et je sentis croître mon envie d'envoyer au diable les avertissements de Goupil ; ils me faisaient l'effet d'un empiètement sur ma liberté. Après tout, pourquoi ne serait-ce pas possible, me disais-je, de vivre comme on voit le faire les bêtes et les plantes, sans secours, sans argent, sans pain, sans rien de ce que la main de l'homme a jamais touché et créé – de vivre par sa force la plus profonde. Comme tous les jeunes garçons, j'avais toujours trouvé incompréhensible que Robinson revînt de son île. On devait vivre comme un navire, ayant à bord tout ce qui est nécessaire, et toujours prêt au combat. Et, dans un accès d'orgueil, je bus à ma santé et lançai la bouteille dans la mer.

Comme je sautais à bas du parapet pour revenir au fort, mon regard tomba sur un objet blanc qui luisait au clair de lune. Je le ramassai, et quelle ne fut pas ma surprise, c'était mon gros livre africain qui gisait sur le pavé du chemin de ronde, arraché de sa reliure et mis dans un triste état. Celui qui m'avait de façon si subtile soulagé de mon havresac n'avait sans doute su qu'en faire. Je le soupesai un instant dans ma main, puis l'envoyai rejoindre la bouteille.

Le fort était déjà silencieux, et il n'était pas facile, parmi tant de couloirs et de salles, de trouver le dortoir que Paul m'avait décrit. Comme je suivais la galerie couverte que nous avions gravie le matin, je remarquai, à la lueur vacillante d'une lanterne, une petite fenêtre percée à la base de la grosse tour. Elle était fermée par une grille comme on n'en forge plus de nos jours ; des barres épaisses et quadrangulaires s'y recoupaient, et pour plus de sûreté, leurs points d'intersection étaient munis de cercles de fer.

Ce trou devait recéler un habitant, car, m'étant arrêté, je vis apparaître deux mains qui se cramponnaient aux barreaux. L'instant d'après, le visage du prisonnier émergea à son tour, l'homme, à l'intérieur, se hissant en l'air. Bien qu'il fût contracté par l'effort, je reconnus le terrible Reddinger qui se trouvait là mis à l'étroit comme un second Michael Kohlhaas, à cause de

son histoire de bottes. Son orgueilleuse suffisance avait fini bien piteusement, comme il arrive lorsqu'on ne connaît pas d'autre moyen que de taper sur les gens à tour de bras. Cependant il ne semblait pas tout à fait maté, car il proférait toutes sortes de menaces ; il nous accusait aussi, Paul et moi, de ne pas l'avoir aidé dans sa bataille, et prétendait, par une bizarre subversion du jugement, que nous aurions alors mis en fuite tous les Français tant qu'ils étaient. Je ne pouvais, tout au moins en ce qui concernait notre aide, lui donner entièrement tort, et je cherchai à m'excuser en disant que tout de même il y allait aussi un peu trop fort. Il m'approuva d'un ricanement.

Pour lui faire un peu plaisir, je le priai d'attendre, et descendis chercher à la cantine deux bouteilles de vin, des cigarettes et des allumettes, que je lui passai à travers la grille. J'éprouvais de la pitié pour lui, et en même temps sa situation n'était pas pour moi sans attrait, car parmi les souhaits saugrenus qui m'avaient occupé de tout temps, figurait celui d'être un jour emprisonné dans un cachot, le plus séculaire possible, d'où l'on devait ensuite s'échapper par une galerie souterraine. Pour ce qui était du caractère moyenâgeux de la prison, il aurait sans doute fallu chercher longtemps en Europe pour découvrir l'égale de celle-ci ; je trouvais seulement que Reddinger, dans cette situation, manquait un peu de la dignité nécessaire. Je l'aurais vu plus volontiers plongé dans une noble mélancolie. Quand je lui demandai comment c'était à l'intérieur, il éclata de nouveau, disant qu'on n'y voyait que des punaises aussi grosses que des radis. Du reste, il nous fallut bientôt interrompre la conversation, car il ne pouvait se maintenir bien longtemps suspendu en l'air.

A la cantine, j'avais aperçu Léonard, assis devant une nouvelle bouteille et le regard fixe. Il se plaignit de ma plaisanterie et me montra sur sa peau un bleu que lui avait fait un os de mouton. J'avais l'impression qu'il m'aurait volontiers entraîné dans une longue conversation nocturne sur le sujet de son malheur ; il commença même, je crois, à allumer les cierges pour la cérémonie, mais je n'avais guère envie de participer à cette triste solennité. Je parvins, au contraire, à le persuader de m'accompagner dans le dortoir, bien qu'à son avis toutes sortes de méfaits fussent tout le temps en train de s'y produire, rendant le séjour très déplaisant.

Il me conduisit dans une grande salle nue, où deux vastes bat-flanc de bois, qui laissaient entre eux un étroit passage, tenaient presque toute la

place. Nous trouvâmes ici la société que nous avions eue à table ; la plupart étaient assis çà et là sur les bat-flanc ; d'autres s'étaient enroulés dans leurs couvertures et dormaient déjà.

On faisait à peu près silence, car Paul, au milieu de ceux qui étaient assis, donnait l'une des représentations auxquelles il avait généralement recours pour s'introduire. Quand il l'eut terminée parmi de grands applaudissements, d'autres artistes parurent à leur tour, qui firent de leur mieux pour augmenter la liesse vulgaire dont la salle débordait. C'est ainsi qu'un Flamand au visage très désagréable, futé, égaya tout le monde de façon extraordinaire, en faisant une espèce de sermon où l'on n'entendait guère qu'une seule formule, revenant sans cesse : « Et nom de Dieu et bon Dieu et milliards de Dieu... ! » Il attrapait le ton religieux avec une telle justesse qu'on ne risquait guère de se tromper en supposant qu'il s'était enfui d'un séminaire.

On poursuivait aussi toutes sortes de conversations, et je remarquai qu'il y était presque uniquement question de choses qu'en d'autres lieux on tait soigneusement. C'était pour ainsi dire le dessous de la société humaine qui s'y montrait, et l'on assistait ainsi à une espèce de chute des masques telle qu'on a bien rarement l'occasion d'en observer. Il y avait là par exemple un facteur que les gens qui ont l'habitude d'envoyer de l'argent dans les lettres ordinaires faisaient bien rire ; il se vantait d'être si sensible du bout des doigts que jamais un pfennig ne lui avait échappé.

Ce fut aussi ce facteur qui exprima la pensée qu'on devrait bien trouver quelque chose à boire, et comme il rencontrait une vigoureuse approbation, il monta immédiatement une expédition pour chercher du butin. Il semblait que non seulement aucune lettre, mais même aucune serrure ne fût à l'abri de ses atteintes, car avant même qu'on eût pu compter jusqu'à cent, il était de retour avec un énorme broc rempli de vin qu'il avait subtilisé dans la cuisine fermée à clé, et il y avait joint comme casse-croûte un sac de biscuits.

Bien que je ne fusse pas fâché de la petite surprise ainsi réservée au sous-officier de la cuisine, il me sembla qu'il était temps de songer à ma sécurité. Léonard s'était déjà éloigné durant le sermon des milliards de Dieu. Comme tout le monde se ruait vers le broc de vin où les Italiens qui paraissaient venus tout droit des Abruzzes étaient justement en train de plonger leurs barbes vieilles de huit jours, il y avait suffisamment de place

sur les bat-flanc. Je me cherchai un coin près du mur le plus reculé et m'enroulai dans une couverture.

Cette retraite était d'autant plus heureuse que je pouvais m'y dérober derrière le corps d'une autre personne qui s'était arrangée près de moi une couche confortable. C'était un homme d'environ vingt-cinq ans qui était vêtu d'un costume de toile rayée comme en portent les maçons pour travailler. Il était allongé sur le dos et lisait, sans faire attention au vacarme de la beuverie, une édition française des *Misérables* de Victor Hugo. Lorsqu'il se souleva pour rouler une cigarette, je me souvins que, le matin déjà, sa tête m'avait frappé durant la bagarre. Il devait faire partie des anciens, car ses traits avaient cette expression d'usure qui faisait songer à une tête de mort et leur était commune à tous. Cependant, sa physionomie me parut extrêmement attirante ; elle révélait une sorte de virilité ouverte et hardie. Son visage était de ceux qui plaisent aux enfants et aux servantes dès le premier regard.

Ses yeux surtout me frappèrent ; ils étaient d'un bleu exceptionnel. Si les yeux bleus produisent presque toujours une impression plus superficielle et moins significative que les yeux noirs, il existe cependant des exceptions ; on rencontre des yeux bleus dont la force vient de loin et s'impose tyranniquement. Tel était le cas ici ; quand ils étaient grands ouverts, ils évoquaient l'idée d'une grotte illuminée où vous devez entrer, vaincus par le charme.

Il en est des visages comme des images ; bien qu'ils nous plaisent souvent dès le premier coup d'œil, ce n'est cependant que beaucoup plus tard que nous découvrons les lois suivant lesquelles ils sont formés. Ainsi, il me semble à présent que la force attirante particulière à ses traits venait de ce que les signes de la subordination en étaient totalement absents. Rien n'est plus rare, si l'on veut bien excepter les enfants qui n'ont pas encore appris à parler. La subordination n'a rien à voir avec la position extérieure de l'homme ; elle n'exprime rien d'autre que la perte de la force élémentaire, et par là même la nécessité de se rendre à tout prix dépendant de quelque chose. L'homme capitule comme une forteresse qui s'ouvrira bientôt par tous les points à la masse, et dans laquelle on ne trouvera plus ni force ni secret lorsque la principale enceinte sera forcée.

Comme j'avais grande envie de lier conversation avec mon voisin, je lui demandai quelle était la chose que le sergent avait lue, le matin de ce même

jour. Il glissa son livre sous sa tête, se tourna vers moi, et répondit, sans autres détails :

– Rien de particulier – quand un bonhomme a la rage au corps, il se moque du tiers comme du quart.

L'incident semblait l'avoir réjoui, car il riait en y pensant.

– C'est toujours comique, quand deux types s'empoignent comme cela. Ce que le plus petit a fait, ça s'appelle de la savate ; ça se pratique ici dans les faubourgs et on lui donne un nom à part.

Ces brèves remarques me parurent indiquer qu'il était riche d'une masse d'expériences ; aussi jugeai-je que c'était l'occasion de dévoiler mon idée, ce dont jusqu'alors je m'étais bien gardé avec tous mes nouveaux amis et je lui demandai si là-bas on pouvait vivre sur le pays. Bien que tout d'abord il ne me comprît pas, il écouta cependant avec attention ce que je tenais à lui dire au sujet des coquillages, des baies et des champignons.

– Je vois, dit-il enfin en m'interrompant, tandis qu'il s'étirait d'un air heureux, tu veux faire concurrence à saint Antoine ? Le fait est que l'idée n'est pas mauvaise. Mais les choses ne sont pas si simples que cela. Il m'est déjà arrivé d'essayer, et de vivre tant bien que mal durant une semaine de raisins et de melons d'eau que je volais dans les jardins arabes, seulement, à la fin, on est malheureux comme un chien. C'est vrai qu'on mange encore des sauterelles, là-bas, à l'heure qu'il est ; on les fait bien griller et elles ne sont pas mauvaises, un peu le goût des amandes au poivre.

Je remarquai avec satisfaction qu'il s'occupait de l'idée et commençait à la retourner en tous sens.

– On pourrait peut-être essayer ensemble, quand nous serons là-bas. Pour dire vrai, cette fois-ci, je voulais arriver à caporal, mais ce ne sont que des idioties, finalement. Mais d'abord, il faudrait emporter quelques petites choses ; sans feu, sans sel, sans tabac et sans fusil on ne va pas loin.

J'affirmai aussitôt que le tabac était superflu ; quant au sel, on pouvait en trouver sur le rivage, et pour faire le feu, il fallait avoir sur soi un instrument, de préférence une lentille.

L'idée de la lentille parut le séduire. Mais il tenait le tabac pour plus indispensable que la nourriture même.

— Avec le sel non plus, il ne faut pas que tu croies que c'est si simple. C'est vrai, on trouve pas mal de sel entre les rochers. Mais il n'y a pas beaucoup d'endroits où l'on puisse arriver à la côte. Partout, tu as de grandes

montagnes qui tombent à pic dans la mer, et la roche brûlante est tellement coupante qu'elle te met les bottes en lambeaux. Làbas, il n'y a pas de grand-routes comme ici.

Cette remarque, après tout ce que m'avait raconté Goupil durant l'après-midi, me soulagea grandement, et je voulus aussitôt savoir, de la manière la plus précise, s'il n'existait pas là-bas de routes proprement dites, ou bien s'il avait vu, ce qui s'appelle vu, le point où elles finissaient.

Cette idée vraiment étrange parut moins l'étonner que je ne le redoutais intérieurement ; au contraire, il lui fit l'accueil le plus attentif, et ce lui fut l'occasion de parler de choses qui n'étaient certes pas moins bizarres.

XIV

— Il ne faut pas que tu t'imagines que tu arrives à un poteau sur lequel on lit : Ici, fin de la route. Il y a naturellement des routes là-bas, et à Bel-Abbès on a des automobiles et rélectricité, comme à Paris. Mais il y a des régions, pas tellement loin de là, où les chemins sont de plus en plus mauvais, et finalement il n'y a plus de route du tout. Etant plus jeune, j'ai souvent songé à ces choses-là, moi aussi, j'avais l'esprit comme toi, probablement, et en fin de compte, ç'a été comme quand on est gosse et qu'on se cache dans les sureaux. Tu cours jusqu'au bout du monde, et pour trouver quoi ? que partout il y a déjà eu quelqu'un.

J'ai eu aussi une époque où il me fallait marcher continuellement, et je passais chaque nuit dans un nouveau buisson ou dans une nouvelle grange. Mes parents avaient par là-bas, dans l'Ouest, une petite entreprise de jardinage, une affaire qui marchait bien ; j'y ai travaillé avec eux quand j'ai quitté l'école. Nous avions aussi l'entretien du cimetière ; c'est souvent moi qui ai soigné les tombes.

Cela m'a d'abord plu beaucoup ; le travail de jardinier ne ressemble pas aux autres, on est beaucoup seul et on peut s'occuper tant qu'on veut de ses pensées. Dans les cimetières, il y a quantité d'oiseaux, des grives, des rouges-gorges et aussi des rossignols qui font leurs nids dans les haies et dans les thuyas. Je me rappelle avec plaisir, maintenant encore, les heures que je passais, le soir, après le travail, à les écouter, assis sur les tombes.

Un beau jour j'ai senti que je changeais d'idées, j'ai été pris d'une bizarre inquiétude, comme si au milieu de mes haies et de mes plates-bandes j'avais manqué quelque chose qu'on aurait bien du mal à décrire. A cette époque j'ai fait beaucoup de transplantations et de remaniements, les fleurs et les arbres ne me paraissaient plus être au bon endroit. C'est une chose que les plantes remarquent bientôt, elles ne poussent plus comme avant, et on ne peut plus dire qu'elles vous font plaisir.

Durant cette période, j'ai pas mal circulé avec les types qui portent des culottes courtes, la barrette, et chantent de vieilles chansons de marche ; ce sont des bonshommes ennuyeux, comme dans les panoramas. Ensuite, j'ai fait toutes sortes de blagues, j'ai passé des nuits à boire avec les jeunes marchands dans de petites salles de derrière où on te prend trois marks pour une bouteille de mauvais vin et où tu as le droit de passer la main sous les jupes des serveuses. Mais je m'embêtais toujours plus, et un beau matin j'ai finalement jeté la bêche et le sécateur par-dessus le mur du cimetière et je suis parti droit devant moi.

Dans les premiers temps de ma randonnée, je me suis présenté par-ci par-là chez des jardiniers et j'ai travaillé un peu, mais tout juste de quoi me remettre deux ou trois marks en poche. Des fois aussi, il n'y avait pas de travail, alors on me donnait souvent un peu d'argent pour le voyage, et j'aimais autant cela.

De cette façon, je me suis trouvé un jour de l'autre côté de la frontière ; c'est à peine si je l'ai remarqué, car chez nous en Alsace il y a beaucoup d'endroits où on parle les deux langues, même étant enfant. J'ai seulement cherché un autre nom, et je me suis appelé Benoît, Charles Benoît, un nom que j'avais trouvé quelque part sur une vieille boîte d'allumettes ; je l'ai adopté parce qu'il me plaisait bien.

Au début j'ai eu beaucoup de démêlés avec les gendarmes, aussi il m'est arrivé de retravailler, et je gagnais vingt francs. Alors, je cousais l'argent dans la doublure de ma veste et je partais plus loin, et le soir, je me suis le plus souvent arrangé pour tomber sur un de ces tricornes. Je me faisais appréhender et fourrer au bloc, je vidais mon assiette de soupe et je tirais la couverture sur mes oreilles.

Le matin, on te conduit devant une espèce de juge de paix, c'est le règlement. Chaque fois, j'ai écouté bien poliment ses exhortations jusqu'à la fin, et quand il se disposait, très content de lui, à prononcer les huit jours d'arrêt pour vagabondage, je faisais sortir la pièce d'or de la doublure de la veste et je l'exhibais. L'or tient de la magie, et celui qui s'en moque est un sot. Chaque fois c'était une surprise comme au théâtre, ils me regardaient d'un air tout ému, et le tricorne en prenait pour son grade : mais monsieur est en possession de la somme légale, monsieur peut aller où bon lui semble.

Je suis descendu de cette manière bien loin dans le Sud, vivant sur les intérêts de ma pièce d'or. Chaque jour je devenais plus gai, car le pays était comme une musique qui devient toujours plus belle. Un soir, un peu avant Aix, j'ai regardé partout pour voir un de ces tricornes, impossible d'en trouver un nulle part. Voilà que je rattrape un client qui se traînait sur deux béquilles, de loin déjà je l'entendais souffler et siffler comme une vieille chaudière détraquée. Il me parle et me demande si c'est encore loin jusqu'à Marseille, il veut entrer là-bas dans un hôpital, mais il a peur de crever avant. Je lui montre le chemin et je continue ma route un moment sans me presser pour trouver un buisson où pouvoir passer la nuit. Les nuits sont douces en descendant par ici, même en automne on dort en plein air mieux que dans son lit.

Au matin, en m'éveillant, j'entends de nouveau par-derrrière souffler et râler. Le bonhomme a marché durant toute la nuit et ne m'a pas encore rattrapé. Il se remet aussitôt à pousser ses plaintes et ses gémissements et me lancine avec sa question de savoir si on lui donnera un lit à l'hôpital. Toujours la même chose : le monde est d'abord trop petit pour vous, et finalement on est bien heureux encore de pouvoir trouver le moindre coin pour crever. Je constate aussi que la vieille épave porte une douzaine de médailles sur ses loques, Maroc, Sahara, Madagascar, Extrême-Orient.

« Je suis un vieux soldat, j'ai fait mes quinze ans dans la Légion étrangère, maintenant je suis fini. Si jamais ils cherchaient à te mener par là, alors mets les voiles, autant te marier tout de suite avec le diable. »

Je ne me le suis pas fait dire deux fois ; ç'avait toujours été mon idée de trouver quelqu'un qui me montre par où l'on va au diable. J'ai continué ma route aussitôt jusqu'à Marseille et je me suis fait enrôler le matin même. Je me suis souvent demandé comment il se faisait que ce vieux grognard se soit trouvé comme cela sur ma route, pour me laisser sa vie en héritage. J'ai eu le temps d'y penser, en cassant les cailloux par là-bas, dans le bout de l'Algérie le plus au Sud. Il y a là des routes qui sont pavées d'ossements humains. C'est vers ce temps que j'ai fait la randonnée dans les jardins arabes. Il m'a fallu revenir parce que j'ai attrapé la dysenterie et j'ai passé des mois dans les hôpitaux et les prisons. Il y a eu des semaines d'ennui, je ne savais pas encore à ce moment qu'on peut tapisser les murs avec des pensées ; les prisons n'existent plus pour moi.

Ensuite ils ont voulu se débarrasser de moi et m'ont mis d'un transport qui partait pour l'Annam ; c'est un pays qui est entre la Chine et les Indes. En cours de route, nous avons passé par le canal de Suez ; c'est l'endroit où tu as le plus facile pour t'échapper. Tu te laisses tout simplement tomber à l'eau, et tu es en pays neutre. C'est quinze hommes à peu près qui sont passé entre les mailles, et dans le nombre il y en avait un qui ne savait pas nager et qui a bu la tasse. Puis ils se sont alignés sur le bord, ont fait le salut poliment et ont déguerpi.

On nous a ensuite débarqués à Saigon et répartis en petits groupes. Il y a là-bas des espèces de pirates qui donnent du fil à retordre aux Français, on les appelle des Pavillons Noirs. J'ai aussi pris part à des combats, le nombre est marqué dans mes papiers. Ce sont des idioties, on tire par-ci par-là dans les fourrés et on ne voit personne. On met le feu à deux ou trois villages, et on revient.

Autrement, il n'y avait pas grand-chose à faire, on passait beaucoup de temps allongé sur les lits, on rêvait. Quand le gros de la chaleur était passé, nous allions dans un village annamite, on y faisait laver son linge, et chacun avait aussi sa femme annamite. J'ai bientôt appris la langue, c'est une langue de grillons et de roitelets.

Un soir, comme j'allais du poste au village, sans me presser – on passe au travers de plantations comme entre des murs verts – voilà qu'un de ces petits gaillards jaunes me dépasse en courant, avec un autre à ses trousses qui tient un de ces grands couteaux dont on se sert dans la campagne là-bas pour couper les cannes à sucre. Il y a dans ce pays une espèce de folie de tuer qui vous vient comme l'éclair. Au moment où le type passe au galop à côté de moi, je lui enfonce ma baïonnette dans le bras, il laisse tomber son couteau et s'enfuit.

Je m'étais fait comme cela une bonne relation ; l'homme que j'avais secouru était un des gros bonnets, la moitié des rizières étaient à lui. Ces Gribouilles-là sont sournois et les gouverneurs chinois leur en ont fait voir depuis des siècles, mais ils savent ce que c'est que la reconnaissance, et avec eux il y a une certaine manière à avoir. Il m'a invité à dîner et m'a servi comme un prince, des ragoûts noirs de différentes sortes de viande, des seiches, du bambou et du riz, beaucoup de friandises, et aussi des fleurs entières bouillies dans du sucre de couleur. Comme dessert il a fumé de l'opium et m'en a aussi offert, j'ai essayé deux ou trois pipes, histoire de rire.

Difficile de décrire ce qui m'est arrivé là ; c'est comme si tu voyais tout près de toi au bord de la route l'entrée d'une caverne, que tu t'avances dedans, moitié peureux, moitié curieux, et que tu vois là des choses comme au fond de la mer ou dans un monde bizarre, différent de tout. Tu entends de la musique inconnue, tu sais le sens des mots, tu rencontres des esprits qui te parlent et te répondent. Tu vois ce qui est petit infiniment grossi et ce qui est grand infiniment rapetissé ; des heures durant, tu peux regarder une fleur et tu vois le monde comme une pomme que tu enfermes dans ta main. Tu te promènes dans des villes mortes pleines de palais et de monuments, et tu vis dans des espaces différents où la souffrance te soulève et le désir te déchire le cœur comme avec des couteaux. Tu apprends à mépriser les affaires du monde, la renommée, les femmes, l'argent et la puissance humaine ; tu es roi dans des royaumes où tu gouvernes la marche des étoiles et des grains de sable.

Je n'aurais jamais pensé qu'il existait au monde un pareil brin d'herbe magique. A partir de ce moment, j'ai passé toutes mes nuits à fumer l'opium et partagé la natte de mon ami. Puis on nous a envoyés dans un autre poste, plus loin vers l'intérieur et là j'ai eu ma propre maison de thé ; ce sont des petits pavillons en bambou loués à un Chinois qui te sert. Il me fallait gagner de l'argent, j'ai pris un commerce de vin et rassemblé des papillons pour Standinger, à Dresde, et le Cabinet le Moul, à Paris. Dans la jungle vivent des bêtes pour lesquelles on te donne vingt francs. Le jour, pendant que les autres dormaient, j'ai travaillé comme une machine comme si j'étais mon propre coolie, et durant les nuits j'ai vécu d'une façon splendide. Il faut dire qu'il n'y avait pas grande surveillance ; dans notre poste, presque tout le monde fumait, malgré l'interdiction formelle ; c'est l'usage du pays.

Je veux te raconter la vie que je menais durant mes nuits. Quand j'arrivais dans mon pavillon, le thé et le petit équipement qu'il faut pour fumer étaient déjà prêts. Je changeais de vêtements, la moitié du temps je buvais du thé vert sur ma natte, la moitié du temps je fumais. Bientôt des idées extraordinaires m'arrivaient en foule : tu commences à penser comme une roue de moulin qui se met à tourner d'elle-même et tu t'en vas comme un navire qui a du vent dans les voiles. Je me levais, j'allais dans la véranda et je m'y promenais de long en large. Tout était tranquille, excepté les grandes chauves-souris qui me voltigeaient autour de la tête ; on les adore là-bas comme des animaux porte-bonheur. Alors, je me mettais à toutes

sortes de rêveries. D'abord, j'imaginai des histoires, plus belles et plus réelles que celles qui sont dans les livres ; si quelqu'un voulait les écrire, il n'y aurait pas assez de papier dans tout Marseille. Il ne faut pas que tu croies que je faisais des rêves simplistes, comme les enfants qui rêvent qu'ils sont rois. Quand je m'imaginai un royaume, il fallait qu'il n'y ait rien de pareil en aucun pays du monde. D'abord, je combinai une langue particulière et les règles suivant lesquelles on place les mots. Après, c'étaient les poids et les mesures, les costumes et les uniformes, les lois et les églises, les maisons et les villes, les hommes et les institutions que je fixais, et tout cela bien mieux imaginé, bien plus fort, que tu ne pourrais le trouver nulle part. Je tenais des réunions et je célébrais des fêtes, avec des jeux et des cortèges.

Ensuite je démontais tout cela et je réfléchissais simplement sur des mots, sur des mots comme puissance, richesse, chance. Il m'arrivait image sur image, et elles se croisaient comme des fils, en faisant des tapis de toutes les couleurs. J'ai été plus riche et plus puissant que tu ne peux te le représenter. C'est qu'ici, lorsque tu as un million en poche, il ne te sert pas à grand-chose ; tu dépenses ton argent pour des sottises, et une fois dépensé, il est parti pour toujours. Mais à moi, il m'en venait toujours à nouveau, je tenais pour ainsi dire l'âme de l'argent, comme on emporte le diable dans une bouteille. Je possédais une monnaie plus vraie, l'or de l'or, et c'était la même chose pour toutes les choses de la terre. J'ai cueilli la crème des plaisirs, et c'est elle encore qui me nourrit maintenant.

Enfin, vers le matin, je cessais de penser à cela. Il arrivait des figures bizarres, des triangles, des rectangles, des cercles, des anneaux, toutes sortes de dessins, comme sur les coquillages et les échiquiers, et aussi des couleurs, comme on en voit dans le calice des fleurs. Il y a eu les figures d'après lesquelles le monde est construit, je les ai vues, moi qui te parle. Il faut que tu saches que le monde n'est pas grand, mais au contraire infiniment petit. C'est comme une maison avec beaucoup de pièces, il suffit que tu aies la clé en main, tu trouves partout la même disposition. Avec le temps, même chose : le temps n'est pas comme on l'apprend dans les écoles. On te raconte là le boniment de la montagne de diamant où un oiseau aiguisé son bec tous les mille ans, et quand il a usé la montagne, la première seconde de l'éternité est passée. Mais ce n'est pas du tout l'éternité qu'ils décrivent comme cela ; ils ne vont pas plus loin que l'ennui. L'éternité est

courte ; retenir son souffle, voilà ce que c'est, et rien d'autre. J'y ai souvent pénétré, exactement comme on passe dans une autre chambre.

Ainsi, j'ai appris à apprécier le repos et je ne me soucie plus du point où les routes finissent. Je suis guéri de cette maladie-là depuis longtemps. Croismoi, tu ne rencontreras jamais rien de plus que ce qu'on peut saisir avec les mains. Il y a longtemps aussi que je ne fume plus d'opium, c'était seulement comme un bateau sur lequel on gagne d'autres pays. Pour l'heure, j'ai vécu à Lyon en petit bourgeois, le jour je travaillais comme maçon, le soir je buvais mon litre et je faisais ménage avec une brave fille qui me tenait mes affaires en bon état. Mais je veux redescendre par là-bas, je suis trop habitué au soleil plus chaud.

XV

Bien que les buveurs durant ce récit menassent grand bruit, j'avais écouté avec attention, posant aussi une question çà et là. Je n'avais pas saisi le sens des dernières phrases, bien que leur contenu soit fidèlement resté dans ma mémoire.

La louange de l'opium, par contre, m'avait rendu curieux, mais simplement comme on convoite des mets singuliers qu'on voit sur des tables étrangères. Car au fond il me semblait absurde de s'en aller dans des pays si lointains pour s'y mettre en quelque sorte un voile sur les yeux. Je pensais bien pour ma part vivre moi aussi des choses prodigieuses, mais j'entendais ne pas renoncer à la souffrance de l'homme qui se mord le doigt pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

Benoît cependant disposait de ce pouvoir fascinant qui ne manque jamais d'agir sur les jeunes gens. Il n'est pas d'existence sans doute où l'étranger des songes ne soit une fois apparu et n'ait déployé ses sorcelleries. Celui-ci avait quelque chose des magiciens qui sur les foires savent vous faire entrer dans des baraques closes de rideaux, mais la charlatanerie chez lui était absente. On avait plutôt l'impression qu'il savait plus de choses qu'il n'était capable d'en exprimer par les mots ; il corrigeait cette impuissance par l'inflexion de la voix et par son regard. Il disposait d'un langage qui avait des fenêtres. Devant plus d'une de ses phrases, j'avais l'impression de quelque ruine ingénieusement éclairée ; devant d'autres, j'avais cru reconnaître les sinuosités de mon animal préféré, le serpent. Et l'image que j'avais eue de lui au premier abord s'était encore accentuée. Il était d'une espèce qu'on ne rencontre pas tous les jours et travaillait à atteindre des choses auxquelles l'esprit vulgaire n'a point accès. On sentait aussi qu'il existait quelque part un point d'où il avait le pouvoir de commander tous ses mouvements, et s'il avait échoué, c'est qu'il avait lui-même jeté son navire au rivage.

Il était très tôt quand déjà le sous-officier des cuisines apparut avec quelques hommes en quête de son broc qui, naturellement, s'était englouti depuis longtemps dans les profondeurs de la mer. Lorsqu'il aperçut les figures qui, pareilles aux outres remplies de vin, gisaient sur leurs bat-flanc et se mirent à ronfler artistement à son entrée, il parut aussitôt comprendre où le contenu du broc avait disparu. Jurant et s'arrachant les cheveux, il mit une garde à la porte et nous annonça qu'il nous ferait nettoyer les latrines au bas de la grosse tour et qu'il s'y prendrait de telle façon que nos propres parents refuseraient de nous reconnaître.

Il apparut aussitôt, à cette occasion, que l'amitié de Benoît présentait certains avantages. Il me prit par le bras, et, après avoir échangé quelques plaisanteries avec le poste, me fit franchir la porte sans qu'on nous arrêât. Il avait des manières d'être, et un tour, qu'il appelait son passe-partout.

Nous allâmes à la cantine pour déjeuner, puis nous nous promenâmes le long des remparts jusqu'à l'heure de la visite médicale. Benoît, durant cette promenade, m'entretint des papillons, de la jungle et des petites Annamites ; il en vint aussi à parler de la différence qu'on remarque entre les manières européenne et chinoise de jurer, et l'explication qu'il en donna révélait un connaisseur non seulement des langues, mais des gouffres.

Nous trouvâmes rassemblée dans une grande salle de la caserne la société de la veille ; elle se tenait le long des murs, occupée à toutes sortes de bouffonneries, sous la surveillance du caporal suisse et de quelques sentinelles. L'instant d'après, le commandant apparut, colonial desséché, au visage jaune et rébarbatif. Il était accompagné du docteur Goupil et d'un secrétaire et il s'assit avec eux à une longue table qui se trouvait près de la fenêtre.

Le secrétaire commença à lire des noms sur une liste, et ceux qu'il appelait se présentèrent devant la table, pour y être expédiés à la visite. Le premier appelé fut le Flamand qui la veille au soir avait dit l'oraison et qui, de façon générale, paraissait se complaire dans le rôle de bouffon. Le commandant l'examina sans grande attention et lui demanda s'il parlait français. Le Flamand qui, visiblement, possédait la langue comme pas un, fit à la question une réponse négative, mais cela avec une volubilité qui rendait le mensonge de ses protestations plus évident à mesure qu'il allait renchérisant.

— Oh, ce n'est guère la peine d'en parler, mon commandant. Tout juste ce qu'on pique aux coins des rues et qu'on emporte sans le comprendre. Un petit peu, un tout petit peu.

Et tout en répétant sans arrêt ce « un petit peu, un tout petit peu », il sautait de droite et de gauche devant la table, au vif amusement de ses camarades, tel un grand singe, faisant claquer ses doigts.

Le commandant coupa enfin le flot de ses paroles :

— Assez, assez, disparaïssez.

Et tandis que le Flamand se retirait avec une révérence d'une politesse exagérée qui sentait son bandit, il ajouta d'un air mauvais :

— On vous donnera l'occasion de vous perfectionner.

Ce fut Léonard qu'on appela ensuite. Il semblait avoir mis debout durant la nuit une espèce d'explication qu'il commença à débiter immédiatement et à peu près sur le ton d'un candidat au baccalauréat qui fait un discours latin dans la salle d'examen.

— Vous serez étonné de me voir en cet endroit, dit-il, s'adressant au commandant qui cependant le considérait d'un œil bien plutôt ennuyé qu'étonné, et il poursuivit : Ceci résulte d'un déplorable malentendu que je vais vous expliquer.

Il se mit alors à parler d'une manière confuse de sa situation de famille, de ses études et de ses excès parisiens, sans voir que durant ce temps le commandant l'observait comme on observe une grive, l'important n'étant pas de savoir comment elle chante, mais bien si elle est grasse. Après avoir échangé un coup d'œil avec Goupil et fait un signe au secrétaire, il dit à Léonard de se retirer.

— Ainsi, vous êtes étudiant ? Très bien, vous vous distinguerez ; avec vos connaissances, vous arriverez certainement caporal.

La lecture de la liste se poursuivit de la sorte rapidement. Je remarquai du reste qu'on ne prenait pas tout le monde pour faire la traversée, et ceux qui se trouvaient rejetés étaient précisément les hommes qui attachaient au départ la plus grande importance, y voyant, semblait-il, une suprême possibilité de se faufiler quelque part à l'abri – individus âgés, éreintés, qui venaient afin de contracter un engagement pour la seconde ou la troisième fois. Goupil les examinait comme un appréciateur-juré sur un marché d'esclaves à Rome, puis les renvoyait avec un sec « *usure générale*¹ ». Cette

« usure générale » était bien le meilleur terme en effet pour l'impression qu'on ressentait à leur aspect, car il était difficile de dire quelle infirmité les faisait s'insinuer ici de façon si lamentable ; il ne leur manquait rien que l'énergie vitale.

Enfin, alors que la liste était presque entièrement épuisée, j'entendis mon nom et je m'avançai. Je pensais que sans doute Goupil avait déjà oublié sa fantaisie de la veille, mais il n'en était rien. Penché sur ses papiers, avec l'air de réfléchir, il murmura comme à part soi :

— Celui-ci me paraît bien un peu jeune encore !

De toute évidence il attendait que je donnasse la réplique. J'aurais bien dit quelque chose en effet, mais un bizarre esprit de perversité me ferma la bouche. J'avais presque l'impression que c'était Goupil, et non pas moi, qui se trouvait dans une désagréable situation, d'où je l'aurais volontiers aidé à se tirer, mais rien ne me venait à l'esprit. Il y eut ainsi un silence assez long, durant lequel le commandant commença à tambouriner sur la table avec les doigts. Enfin Goupil se tourna vers lui, après m'avoir jeté un regard pressant :

— Il me semble aussi passablement débile.

Sans lui faire l'hommage d'une réponse, le commandant prit la liste et grogna, se tournant vers le secrétaire :

— Déjà examiné à Verdun et trouvé apte. Inscrivez-le et appelez le suivant.

Tandis que Goupil me considérait mélancoliquement et haussait les épaules, je retournai parmi ceux qui attendaient. L'instant d'après, l'appel était terminé et tout le monde se précipita vers la sortie. Dans le corridor, je sentis qu'on me touchait l'épaule ; c'était Goupil qui me chuchota hâtivement :

— Hé, fou que vous êtes, vous ne pouviez pas ouvrir la bouche ? J'espère au moins que les indications que vous avez données à Verdun pour vos papiers sont exactes. Avant tout, méfiez-vous du vin et des femmes ; on peut se supprimer là-bas en une heure.

Puis il se dirigea, sans plus se retourner, vers la partie supérieure du rempart. Je serais volontiers allé le voir une fois encore pour lui faire mes adieux, mais tout de suite après la visite on nous conduisit vers le navire qui nous attendait à peu de distance du fort. La façon dont je l'avais laissé en plan m'avait à vrai dire surpris moi-même, et la figure à demi embarrassée,

à demi mélancolique avec laquelle il me considérait tandis que le colonel lui tournait le dos compte parmi les souvenirs désagréables qui surgissent parfois des couches profondes de mon passé. Je craignais d'avoir éveillé en lui l'impression que j'étais un ingrat, mais tel n'était nullement le cas. Plus d'une fois encore, dans la suite, il arriva que cet esprit d'absurdité me fit blesser ceux-là précisément qui m'aplanissaient les routes. Il se pourrait que j'aie flairé dans cette sorte de protection une offense envers les règles du jeu qui rehaussent et approfondissent ce que la vie a d'attirant ; peut-être aussi les mettais-je au nombre de ces chemins tout frayés que j'avais à tâche de fuir. Mais assez là-dessus.

Je ne réussis pas davantage à reparler au terrible Reddinger, et perdis ainsi de vue pour toujours cette vaillante carcasse qui vivait encore totalement sous le droit du plus fort. Parmi les gens rencontrés autrefois, il en est qui gagnent dans notre souvenir, et tel fut le cas pour lui. Je m'imagine parfois qu'il avait dormi durant les mille dernières années dans sa haute vallée, car qu'il se soit vanté devant nous, dans le train, d'un meurtre qu'en effet il avait peut-être commis, c'était là un trait antique rappelant les temps où l'on arrangeait ces choses en payant un rachat ou en courant les forêts.

Avec Léonard, Benoît, Frank, Paul, le facteur, les deux Italiens et beaucoup d'autres, je me dirigeai le cœur content vers le navire, m'abandonnant à mes rêveries africaines qui, enfin, se réalisaient. On nous mit dans un vaste entrepont, où ne tarda pas à se développer de nouveau une bruyante beuverie, la plupart ayant employé le restant de leur argent à l'achat d'une provision de vin pour le voyage. Un bon nombre d'entre eux, dont Léonard, ne se possédaient plus depuis longtemps ; ils se trouvaient dans une perpétuelle ébriété.

J'utilisai le temps qui nous restait à passer dans le port à faire le tour du navire et trouvai en haut, derrière la cheminée, un tas de toile à voile qui me parut meilleur pour m'y coucher que la place en bas dans la cale.

Nous partîmes vers le soir, et, passant entre les petites îles blanches dont Goupil m'avait dit le nom et sur lesquelles les premiers signaux s'allumaient déjà, nous gagnâmes le large du golfe. La nuit était tranquille et chaude ; les constellations se levaient plus larges et plus brillantes. Je m'endormis dans les dispositions les plus sereines et, lorsque je m'éveillai, passai des heures

entières à rêver, les yeux ouverts. Le navire marchait uniquement pour moi et c'était mon vouloir qui l'entraînait vers la côte étrangère.

Aux premiers feux du jour, j'aperçus bien loin en avant un pâle nuage isolé sur le bleu de la mer. Benoît vint me chercher pour prendre le café, et plus tard le repas qu'on distribuait dans des gamelles plates. Nous bavardâmes un peu sur l'Indochine et l'Afrique, mais je regagnai bientôt mon gîte qui était si bien dissimulé entre toutes sortes de ballots, et je m'allongeai dans la chaleur du soleil. Le nuage solitaire grossissait peu à peu ; je vis enfin que c'était le halo vaporeux enveloppant une montagne qui s'élevait de la mer abruptement. Vers midi, les contours de cette île rocheuse dont l'apparition me surprit comme un cadeau inattendu prirent une précision croissante ; je distinguais le cercle blanchissant des brisants et les falaises à pic dans les gorges desquelles poussaient de maigres broussailles. Je cherchai vainement des habitations ou les traces de quelque établissement humain, et ce vide fit mon bonheur.

Seule une tour blanche en forme de quille brillait sur l'une des plus hautes crêtes en plein soleil. Elle était pareille, dans cette solitude lumineuse et inanimée, aux châteaux enchantés de l'Arioste ; elle semblait avoir été construite bien plutôt par des esprits que par la main de l'homme.

L'après-midi, durant de longues heures, nous côtoyâmes cette île, souvent si près d'elle que je croyais entendre le bruit du ressac se brisant sur les rochers. Elle m'apparut comme l'avant-poste d'un monde plus beau, plus téméraire, ou comme un prélude à des aventures d'espèce étrange. Ma pensée s'occupait surtout des choses que je pressentais pardelà cette tour, et la tentation de me jeter à la nage et d'aborder à cette terre était à chaque instant plus forte. Je préparai l'une des ceintures de liège dont il y avait partout abondance, et attendis avec impatience la venue de l'obscurité. Mais, avant même que la nuit tombât, la ligne que nous suivions s'écarta de l'île de plus en plus, et celle-ci disparut enfin dans des vapeurs. Benoît, à qui je parlai de cette malchance, rit et fut d'avis que j'avais probablement sous-estimé la distance, et la force du ressac.

Je ne savais pas encore à cette époque que la loi de la répétition, qui fixe un si grand nombre de figures de notre vie, me ramènerait bien des années plus tard dans cette île qui fait partie du groupe des Baléares. Je demeurai là quelques semaines dans un petit hôtel où habituellement des officiers anglais qui revenaient des Indes prenaient du repos, – sans me douter que je

me trouvais de l'autre côté de la tour isolée. Ce ne fut dans les derniers temps seulement de mon séjour que je la reconnus, lorsqu'une randonnée dans le maquis brûlant m'amena au sommet de la plus haute arête de l'île. Ces perspectives éveillent en nous une sensation de vertige ; c'est comme si le temps possédait des trous par lesquels nous retombons dans l'état qui est véritablement le nôtre. Rien ne nous touche plus vivement que le souvenir de nos extravagances, et je ne pus m'empêcher de monter jusqu'aux créneaux de la tour que sans doute on avait élevée dans des temps anciens pour guetter les pirates barbaresques. Je vis alors apparaître merveilleusement et comme en un miroir cet autre côté où jadis j'étais passé.

OceanofPDF.com

XVI

Durant la seconde nuit également je dormis sur ma toile à voile. De grand matin je fus réveillé par Benoît ; il m'invita à regarder l'Afrique. Je me précipitai vers le bord ; il faisait encore noir, seul un souffle humide annonçait le matin. Je n'aperçus rien qu'un feu vert et tremblant dont nous nous rapprochions lentement. Puis des silhouettes confuses de montagnes émergèrent dans l'obscurité ; en vain je cherchai à les déchiffrer. Enfin le soleil monta de la mer derrière nous et éclaira une rangée de cimes puissantes qui prenaient dans sa lumière un éclat rouge sombre. A leurs pieds, la mer était bordée par les maisons blanches et basses d'une ville. Benoît dit que c'était Oran ; ce nom insolite qui sentait l'inconnu me fit plaisir. Nous accostâmes à un quai de pierre qui entourait le port et sur lequel une foule déguenillée, à la peau sombre, attendait le navire.

Nous étions à présent à terre, et j'aurais bien volontiers pris la fuite dès cet instant pour aller où je voulais. Mais, tout comme à Marseille, un détachement vint nous prendre et je dus me résoudre bon gré mal gré à attendre une meilleure occasion.

On nous fit gravir un chemin qui était taillé dans le rocher rcuge. Ses bords étaient plantés d'aloès poudreux dont les tiges puissantes et d'une dureté ligneuse s'épanouissaient en bouquets de petites fleurs desséchées. Nous avions ici l'avant-goût d'un soleil plus violent ; Paul et ses camarades ôtèrent leur veste. Leur conversation donnait à entendre qu'ils s'étaient bien amusés sur le bateau ; ils semblaient s'être juré de se faire ici une existence aussi plaisante que possible et de travailler le moins qu'il se pourrait. Seul Léonard cheminait, oublié, à côté d'eux, essuyant la sueur sur son front avec un grand mouchoir. Je m'entretenais avec Benoît des choses que nous rencontrions – un Arabe qui, enveloppé d'un grossier manteau de laine blanche, passait monté sur un âne, une jeune fille au visage à demi voilé, avec une flèche bleue tatouée sur le front, un petit bonhomme qui portait un poisson noir aux branchies rouges accroché à une baguette de saule.

Nous gagnâmes ainsi une enceinte basse, d'un jaune argileux qui couronnait la pointe de l'une des montagnes dominant la mer ; Benoît dit que c'était le fort Sainte-Thérèse. Hormis quelques malheureux hangars où vivait la petite garnison, ses murailles, comme nous le vîmes en entrant, n'enfermaient qu'une cour quadrangulaire au sol pavé où l'on respirait des détritrus de cuisine. Là, on nous donna quelques poissons secs pleins d'arêtes, du pain et un quart de vin ; on distribua aussi un peu de linge pour chacun.

Après le repas nous fûmes conduits dans un jardin inculte qui s'étendait sous la muraille faisant face à la mer, et dans lequel quelques figuiers végétaient à grand-peine. Là, on nous plaça devant un grand tas de pierres ; nous devions charger ces pierres dans des corbeilles et les entasser à l'autre bout du jardin pour faire un mur.

Les choses se passèrent bien tranquillement, comme dans tous les travaux de ce genre ; notre corvée avait plutôt l'air d'une causerie d'après-midi qui n'en finit pas, où Paul s'amusait avec les soldats qui nous surveillaient indolemment.

J'étais là, appuyé sur un manche de pelle, et de temps à autre remplissais aussi de pierres une corbeille que Frank, le visage maussade et portant encore les traces bleuâtres des coups de poing de Reddinger, me poussait sous le nez. Mais j'étais ⁷ avant tout occupé à examiner avec une grande attention notre tas de pierres – car c'était le premier morceau de terre d'Afrique qui se laissât observer en toute tranquillité. J'attendais réellement quelque chose de particulier de ce tas de pierres – quoi ? Je n'aurais su le dire, peut-être un serpent doré jaillissant de l'un de ses trous et recoins et déployant ses anneaux. J'attendis donc sans désespérer jusqu'à ce que le soleil fût très bas dans le ciel, mais rien de pareil ne se produisit. Le tas de pierres demeura comme tous les autres tas de pierres ; selon toute apparence, il ne se distinguait en rien de ceux qu'on peut observer en grand nombre dans la lande de Lüneburg ou en tout autre endroit du monde. Aussi commençais-je peu à peu à m'ennuyer, et je fus bien content lorsqu'on nous appela pour la soupe du soir.

Dans le fort, j'entrepris de me faire une idée précise du bâtiment. La muraille était à peine deux fois plus haute qu'un homme ; en outre, un hangar de bois s'y appuyait, dans lequel était la cuisine, et qu'on pouvait

escalader sans difficulté. Je résolus donc de m'échapper et d'aller mon chemin dès la tombée de la nuit – résolution d'autant plus nette que mon modeste domaine personnel subissait ici une série d'atteintes irritantes. Ainsi, je découvris que les pièces de linge qu'on m'avait données et que j'avais fourrées dans un coin quelconque venaient de disparaître sans laisser de trace, ce qui ne me surprit pas particulièrement, car l'expérience du havresac m'avait déjà appris qu'il ne fallait pas compter retrouver des choses qu'on avait laissé échapper des mains. A moi, cela m'était égal, mais Benoît, à qui je racontai la chose par hasard, parut la voir sous un tout autre jour. Il me fit de vifs reproches et s'efforça de m'expliquer comment ici la perte de pièces d'équipement comptait au nombre des plus folles histoires qui pussent arriver. Après m'avoir recommandé de ne parler de cela à personne et de l'attendre dans l'une des baraques, il s'en fut s'occuper dans le voisinage d'un puits carré ou d'une auge qui était au milieu de la cour. Je le voyais flâner çà et là d'un air indifférent, les mains derrière le dos, parmi des groupes d'hommes de la garnison qui faisaient leur lessive en cet endroit.

La baraque qu'il m'avait indiquée était garnie de lits de camp en rangs serrés. A peine m'étais-je assis sur l'un d'eux pour me reposer qu'un maigre gaillard vint à moi et me somma de me lever d'un ton sec. Sans attendre une réponse, il me donna presque au même instant avec le plat de la main un coup qui m'envoya par terre.

De tout temps ombrageux sous le rapport des contacts, je saisis dans ma colère le premier objet qui me vint sous la main en tombant – un plat des cuisines où quelques poissons secs dressaient encore la queue – afin de le lancer à la tête de mon agresseur. Toute la société qui gisait en cet endroit, oisive et fumant des cigarettes, se tourna vers nous, visiblement charmée de l'espérance qu'une solide bataille allait se développer. Et les choses en seraient sans doute venues là si une troisième personne qui était couchée derrière nous sur son lit en train de lire n'était intervenue dans notre querelle et ne m'avait vigoureusement saisi par le bras.

— Hé, Karl – j'entendis sa voix, avant même de le voir, – laisse celui-là tranquille, il ne connaît pas encore nos mœurs grossières. Et toi, le petit, laisse mes poissons en paix, et assieds-toi un peu là, on t'invite – les lits, vois-tu, sont notre camp retranché, notre *ultimum, refugium*, personne n'a le droit d'y toucher.

Le conciliateur imprévu nous fit griller la cigarette de la paix ; je vis que c'était un homme de trente ans à la physionomie amicale et sûre. Nous l'avions dérangé dans l'étude d'un mince cahier qui était une grammaire arabe. Il engagea la conversation avec mon adversaire, qu'il semblait connaître de longue date, et je m'aperçus à mon vif étonnement que j'avais affaire à des gens fort instruits ; je fus touché de façon bien singulière de voir que la vulgarité du milieu et le simple uniforme qu'ils portaient n'entravaient nullement cet entretien. Bien loin de là, il me semblait plutôt que cette opposition lui donnait un caractère particulier de liberté et d'humanité.

Je faisais là l'expérience d'un type d'homme que l'Allemand produit de temps à autre et qui à notre époque n'était assurément possible que dans cet endroit unique en son genre. Sa condition préalable est l'étude de la philosophie stoïque ; il faut en outre qu'elle soit appliquée dans l'état qui suit le naufrage. Il s'agit ici d'une question de santé intérieure ; la force de celle-ci ne se manifeste réellement que dans l'adversité, à partir du moment où les choses tournent mal. C'était là, à vrai dire sans que j'en eusse bien conscience, le problème personnel que je cherchais à résoudre : la conduite de la vie par mes propres forces et sur des chemins non frayés. Aussi écoutai-je la conversation avec une attention des plus vives d'autant plus que celui qui m'avait protégé ne faisait mystère en aucune façon des choses qui le concernaient.

Aussi, je fus bientôt en mesure de me faire une idée de sa vie, qui avait pris une tournure extraordinaire à la suite d'une minime et banale négligence. Ce qui, dans ma simplicité, me surprit d'abord le plus à cette occasion, ce fut le fait que manifestement ce n'étaient pas seulement des élèves en fuite qu'on trouvait ici, mais aussi des maîtres en fuite. Car je m'entretenais ici avec un aspirant à l'une des plus hautes fonctions professorales, nourri à l'étude des langues anciennes et aussi de l'hébreu. On voyait sur son visage quelques-unes de ces cicatrices que laisse la pratique de l'épée ; j'appris aussi qu'il avait été sous-officier de réserve.

C'était là justement qu'il avait fait le faux pas, un jour que, convoqué pour un exercice, il avait rencontré dans je ne sais quelle gare de vieux camarades d'université et qu'ils étaient venus à trinquer ensemble. Tandis qu'on était attablé le plus gaiement du monde, le dernier train quitta la gare,

et cela signifiait, comme le postulant l'apprit avec effroi, un retard d'une demi-journée.

Toutefois, il s'en serait peut-être tiré, avec un orage à tout casser ; mais il lui arriva ce qui se passe souvent avec les gens dont la conduite est méticuleusement ordonnée ; cette première irrégularité lui apparut sous un aspect si exagéré et si monstrueux que de trois jours il n'osa quitter la petite ville où il avait abordé de cette manière, et dans laquelle il erra au hasard. Entre-temps, il était porté absent dans son régiment, on faisait des recherches, et la chose s'enflait jusqu'aux proportions d'une désertion.

Lorsque tout de même il se présenta, il se vit en butte à une série de poursuites qu'il n'était pas de taille à supporter. Si la procédure militaire, relativement indulgente, s'acheva pour lui par une petite punition d'arrêts, son action ne s'en fit pas moins sentir dans tous les autres domaines de sa vie ; là, il nomma des formules qui aujourd'hui doivent déjà avoir l'air un peu désuet, telles que mention portée sur le livret, intervention des autorités supérieures, session du conseil de discipline et autres choses de ce genre. En tout cas il est étonnant de voir comme plus d'un homme trébuche sur un fétu de paille, là où des troncs d'arbre en travers de leur route laissent d'autres indifférents. Lorsque, pour comble, au * milieu de tous ces tracas, sa fiancée lui eut encore « renvoyé l'anneau », c'en fut fait du sang-froid de notre bon postulant ; il prit la fuite et se retrouva en Afrique avant même de bien savoir comment il y était venu.

Là, traînant son sac et son fusil à travers toutes sortes de pays sablonneux, il eut loisir durant cinq années de réfléchir à son cas, et plus il s'éloignait de celui-ci dans le temps, plus il allait se réduisant et gagnait en insignifiance. C'est pourquoi il tenta après sa libération, de renouer avec sa situation antérieure, mais il dut bientôt faire l'expérience que c'était là chose impossible. Il imitait très bien la voix de l'inspecteur général avec lequel il avait discuté de sa réintégration, et dont la réponse s'était terminée par ces paroles :

— ... si bien qu'on pourrait presque qualifier d'outrecuidance le fait qu'un homme avec un passé comme le vôtre sollicite un poste où l'on éduque la fleur de notre jeunesse humaniste.

— J'aurais peut-être pu apprendre aux jeunes comment il faut serrer les dents, disait le postulant, mais c'était peut-être mieux comme cela ; je pouvais commencer par moi-même. Aussi, je me suis d'abord prescrit cinq

autres années dans ce climat sec ; la première fois, j'avais pris la fuite, à la deuxième je me suis mis en marche comme un homme qui ne laisse rien derrière soi. La philologie non plus ne s'en trouve pas mal ; durant les premières années, j'ai presque uniquement parlé le français et l'espagnol et maintenant je me suis mis à l'arabe. A quatre sous par jour de solde, on se console avec Epictète et avec cette proposition que seul l'homme qui n'a rien possède encore la possibilité de devenir tout.

— Liftboy, par exemple, au Palace-Hôtel du Caire, interprète à la gare du Nord, instructeur dans l'armée abyssine ou correcteur à l'imprimerie arménienne, et que ton inspecteur général essaie un peu d'en faire autant !

Le postulant se mit à rire.

— Très juste, Karl, aucune gloire à tirer non plus des mauvais pas où l'on est.

Je les aurais volontiers écoutés plus longtemps encore, si Benoît n'était pas apparu pour venir me chercher. Dans la cour, il me mit un paquet entre les mains ; c'était mon linge, qu'il avait reconquis de la même manière qu'il s'était perdu. Il était encore humide sous la main, dans l'état même où on l'avait escamoté sur le fil à sécher. Le groupe de ceux qui faisaient la lessive était toujours au travail. Benoît était d'avis qu'on essayait là en ce moment de se refiler, comme au jeu, la mauvaise carte. Finalement, un cri de douleur s'éleva ; c'était Frank qui avait été l'attrapé. Je ne fus pas fâché de ce qui arrivait à ce compagnon sans vergogne ; c'était la monnaie du mauvais tour qu'il nous avait joué à Verdun.

On ne nous avait pas donné de lits, et nous dûmes nous contenter de quelques bottes de paille qui étaient répandues dans la cour le long du mur. Par cette nuit chaude, une telle installation était préférable au séjour dans les baraques ; elle me semblait aussi plus favorable à mes plans.

Nous écoutâmes encore quelques chansons dont Paul, inséparable de sa bonne humeur comme une cigale de son crin-crin, régala son monde ; longtemps aussi je fumai et bavardai avec Benoît. Enfin tout devint silencieux, on n'entendit plus que les pas de la sentinelle, devant l'entrée. Il me fallait encore attendre que la lune se fût couchée ; elle brillait d'une clarté si vive qu'on aurait pu voir jusqu'à une souris courant sur le sommet du mur. Tandis que j'étais ainsi allongé et suivais des yeux la lente carrière de la lune, je sentis soudain mon cœur battre de façon particulière, et avec une force qui augmentait dans la mesure où le disque jaune et toujours

grandissant de la lune s'approchait du bord de la muraille. C'était presque comme si mon cœur avait acquis une vie indépendante ; il battait comme la cloche d'un navire qui se met à lancer son signal avertisseur. La solitude des montagnes inconnues, au loin, prenait des couleurs menaçantes et terribles. Je me donnai l'ordre de me mettre en route à cet instant, mais je remarquai que je reculais devant cet acte avec effroi comme devant un ténébreux obstacle. En même temps je sentais une fatigue insurmontable qui m'enchaînait sur ma paille tiède.

Vainement je tentai de m'exhorter à la vigilance ; comme touchés d'une baguette magique, mes yeux se fermèrent

XVII

Quand je m'éveillai, je vis, tout effrayé, que le soleil était déjà levé. Aussitôt tout ce qu'avait de honteux mon battement de cœur et cet assoupissement où je m'étais réfugié comme sous un manteau, m'apparut avec netteté. Je m'étais trouvé face à face avec la liberté et la solitude, et leur premier souffle déjà avait été trop puissant pour moi. J'étais surtout fâché de ce que ce fort miteux me fût apparu comme un chaud recoin, comme un endroit où l'on était mieux protégé. Si les choses en étaient là, alors je pouvais m'attendre à voir durant cinq années le soleil se lever de la même manière. J'avais subi là un échec, et cela au moment précisément où je m'y attendais le moins.

J'étais enclin à considérer la vie en général et chacun de ses moments en particulier comme un voyage qu'on peut interrompre à chaque endroit où l'on en ressent l'envie. Je ne voyais pas du tout la raison de s'attarder dans un lieu d'oppression et de désagrément, alors que le monde est si vaste, si plein de ressources. Mais je ne savais pas que cette pensée si simple était d'une mise en pratique si difficile. Il s'interposait là des choses sur lesquelles les livres sont muets, la crainte, la fatigue et un battement du cœur qui vous envoyait ses coups jusque dans la gorge.

L'occasion de se mettre en route ici, dès la côte, fut de la sorte manquée. Elle ne devait pas non plus se reproduire, car tous ceux qui étaient là furent dans la matinée même répartis en deux groupes ; l'un à destination de Sidi-Bel-Abbès, l'autre de Saïda. Les noms de ces deux villes signifiaient, selon la traduction du postulant, dominatrice belle et bonne, et tigresse. De ceux que je connaissais, seul Frank s'en alla à Saïda.

Une fois de plus, et toujours sous bonne escorte, on nous conduisit à la gare.

Qu'il y eût ici aussi des chemins de fer, Benoît me l'avait déjà dit ; je pouvais à présent le voir de mes propres yeux. Le train roula durant quelques heures à travers une campagne rocailleuse où poussait une maigre

végétation d'herbes sèches. On voyait aussi çà et là un figuier sauvage. Dans le voisinage des petites gares, il y avait des champs avec des vignes aux ceps bas et des oliviers, et dans le lointain des fermes isolées, aux toits plats, mettaient des taches blanches. Je regardais ce paysage d'un œil maussade, car j'étais encore vexé de ce qui s'était passé durant la nuit. Même les palmiers, qui croissaient nombreux auprès des exploitations, n'arrivaient pas à chasser mon humeur ; ils me faisaient songer à l'ennuyeux salon de ma grand-mère.

La dominatrice belle et bonne, elle aussi, se trouva être une ville qui n'était pas tellement différente des autres villes. On nous fit suivre une large rue, où régnait entre les magasins et les cafés une vive activité, et à laquelle seule une double rangée de palmiers donnait un caractère oriental.

J'avais pensé qu'ici nous habiterions sous des tentes, mais à ma grande déception nous tournâmes pour entrer dans une caserne puissante et grise. Aussitôt nous fûmes environnés d'un grand nombre de soldats qui affluaient et se pressaient pour voir les nouveaux venus. Ils avaient l'air de nous saluer avec une certaine joie maligne ; toutes sortes d'appels aussi se faisaient entendre, tels que : est-ce qu'il y en a un qui vient de Francfort, un Strasbourgeois, un de Leipzig ? S'ils en avaient trouvé un, ils se mettaient à le questionner avidement au sujet de rues, de places, de recoins quelconques, au sujet de personnes également, si bien qu'on aurait dit bientôt que nous avions abordé dans la lune ou sur une île de naufragés et que nous avions à donner des nouvelles de ce que faisait le vieux monde.

On nous répartit ensuite dans les différentes chambres de la caserne. Un long soldat de première classe qui nous regardait d'un air sombre se chargea de moi également et me conduisit dans une grande salle du premier étage où se trouvaient réunis une vingtaine de soldats, les uns bavardant, les autres nettoyant leurs fusils.

Paulus, tel était le nom du première classe, m'indiqua tout d'abord un lit et une planche étroite contre le mur pour ranger mes affaires et m'apprit comment je devais tenir toutes choses en ordre. Il défit le lit et le remit dans le même état en un tour de main, puis, avec un soin extraordinaire, il plia le linge suivant certains plis et le disposa en couches rectangulaires sur la planchette. Il appelait le tout *paquetage* et semblait entendre par là non seulement la pratique correcte de ces tours de métier, mais, en général, la conduite appropriée à ces lieux.

Enfin, il s'assit à une table avec moi et me fit encore profiter de quelques conseils d'ordre général. Là aussi il procéda avec beaucoup de méthode, commençant d'abord par me donner un nom.

— A présent vous ne vous appelez plus *Berger*¹, mais *Berjé* ; de la même manière que mon nom s'écrit *Paulus*, mais se prononce *Paulusse*.

Après m'avoir encore vivement conseillé de veiller avec soin sur mon paquetage et de ne me lier qu'avec des soldats raisonnables, il me laissa aller en me donnant pour consigne de me présenter à lui le lendemain pour continuer l'instruction – il me montrerait alors comment on démonte un fusil et comment on le remonte. Le fait est que je dois à son enseignement bien des choses dont, en d'autres circonstances, j'ai pu trouver l'emploi ; la science du maniement des armes est dans ce monde hostile le véritable esperanto.

Il va de soi que ces rapports avec les soldats raisonnables, que Paulus m'avait recommandés, ne correspondaient nullement à mes intentions. Je me hâtai au contraire de rechercher dans le cantonnement les sujets douteux, qui du reste n'étaient guère difficiles à trouver, car ils formaient la grande majorité.

Il semblait au premier abord étonnant que cela ne portât pour ainsi dire pas atteinte à la bonne marche du service, mais après tout, il y a cent ans, presque tous les régiments d'Europe étaient encore composés de cette façon. On aurait pu s'attendre à trouver dans la chambre où j'étais une espèce de caverne de brigands ; or c'était une grande pièce claire, où l'on avait aussitôt comme une sensation de plancher propre et de toile fraîchement lessivée. Une allée transversale la séparait en deux sections et chacune était sous la surveillance d'un caporal.

Le chef de la section dans laquelle on m'avait mis était, comme je l'ai dit, le première classe Paulus, homme grave et sombre qui semblait n'avoir de pensées que pour le service. On le voyait s'occupant sans cesse de ses armes ou de ses pièces d'équipement et quand il leur avait donné le suprême fini, il allait à la recherche d'un des nouveaux venus afin de l'initier aux mystères du service. Jamais on ne l'entendait rire ou parler d'une chose qui fût en dehors du domaine du soldat et il gardait avant tout le silence sur son propre passé. Il parlait français de préférence et son allemand avait un accent alémanique. Il était évident qu'il avait dû être, si loin qu'on remontât,

soldat de métier, et cela dans des circonstances plus agréables et où il comptait davantage ; son ordre extérieur et intérieur cadrerait tout à fait avec un état où l'on commande et où l'on obéit. Quoi qu'il en soit, il fallait qu'en un certain point de sa vie un accident foudroyant se fût de toute façon produit, une espèce d'éboulement dont rien d'autre n'avait pu sortir que le triomphe effrayant de la personne morale. Ce trait à vrai dire échappait à mon regard, comme presque toutes les images de la souffrance qui se présentaient à moi. Quand je me souviens à présent de ce visage, il me semble toujours voir une main qui ferme quelque chose – un tiroir, par exemple, où se trouve un pistolet chargé. Je cherchais à éviter le voisinage de Paulus, d'abord parce que j'y éprouvais, bien qu'il ne fût pas mal disposé, une impression de froideur, mais aussi parce que, dès qu'il me voyait oisif, il s'occupait de moi et m'enlevait à mes rêveries.

L'autre première classe était un jeune Français du Nord du nom de Mélan, très aimable, instruit et de bonne famille, qui avait choisi cette forme peu commune du service militaire en Afrique parce qu'il avait trouvé trop ennuyeuse la vie de garnison. Bien qu'il ne le cédât en rien pour le zèle à Paulus, il aimait prendre la vie en riant et goûtait fort aussi une conversation sur des choses d'ordre général. Il donnait ses ordres avec une politesse si recherchée qu'il était tout à fait impossible de ne pas les exécuter. La sûreté avec laquelle il dominait le règlement donnait à ses mouvements quelque chose d'un jeu ; il savait aussi donner au simple costume d'exercice qu'il portait comme tous les autres une sorte de note qui sentait son dandy. Il répandait l'ordre moins par des actes faits pour contraindre que par un rayonnement particulier, à la façon d'une lumière, et dans cette salle il était peut-être le seul qui fût pleinement transparent. On pouvait être sûr aussi qu'au moment du danger il trouverait des paroles aussi belles que celles qu'on lit dans Xénophon.

Du côté de Paulus, c'était le vent du Nord qui dominait, et du côté de Mélan le soleil. Ces deux hommes suffisaient largement pour maintenir dans la règle une société aussi mêlée et douteuse que celle qui se trouvait ici rassemblée. Le chef proprement dit de la salle, le caporal Davide, était un joli garçon qui ne se souciait de rien du tout. Dès que le service était achevé, il jetait en s'en allant quelques ordres hâtifs et, fredonnant « Au clair de la lune », se précipitait vers les quartiers ténébreux afin d'y poursuivre ses aventures galantes. Il ne revenait qu'à une heure tardive,

fréquemment ivre, et il n'était pas rare alors qu'il cherchât, de la manière qu'on appelle collante, à mettre le chef hors de lui-même. On en serait sans doute venu à des gestes fâcheux, si Mélan, qui avait de l'autorité sur lui, n'était intervenu.

Le lit que Paulus m'avait indiqué était le deuxième à partir de la fenêtre ; il y avait à côté un petit Italien replet, Massary, avec lequel je m'expliquai par signes. Il avait poussé quelque part dans les baraques de Santa-Lucia, et il ne semblait pas trouver la vie plus mauvaise ici qu'en tout autre lieu. Prolétaire de naissance et de race, c'était dans la dépendance qu'il se sentait le plus à son aise ; dès que surgissait quelqu'un ayant quelque chose à ordonner, il tournait vers lui son visage comme un satellite vers un astre supérieur. Il ne savait guère quoi faire de son temps libre ; il restait alors sur son lit, les jambes ramenées sous lui, et il fumait, ou bien mâchonnait un bout d'ail. Sa vertu dominante était un esprit d'économie qui comptait par centimes. Bien qu'il fût un fumeur passionné, il n'aimait pas faire des dépenses pour le tabac ; il s'en allait plutôt dans la cour et il y ramassait les « dopes », les bouts de cigarettes qu'on avait jetés, dont il décortiquait soigneusement le contenu d'herbe noire qu'il faisait disparaître ensuite dans une courte pipe à demi calcinée. Dès que j'eus reconnu son avarice et sa serviabilité, je sus en tirer avantage.

Mon voisin, de l'autre côté, était Franzl, un jeune Viennois que tout d'abord j'eus presque autant de mal à comprendre que le Napolitain. Il parlait un dialecte comme on en entend dans les faubourgs les plus ténébreux. Il avait été apprenti boulanger et montrait encore les traits particuliers que confère cette profession – le visage blêmi par le travail de nuit dans des caves pleines d'une poussière de farine, l'ardeur mêlée de lassitude des fournils et une espèce de précocité lascive qui pénètre le corps comme un levain. Il aimait aussi les sucreries, avec lesquelles il s'était déjà gâté les dents. Dès le premier matin, il me demanda de lui apporter le café qu'il aimait déguster au lit, voluptueusement. Il ne me gênait nullement, et je gagnai son attachement par le moyen d'une grande boîte pleine de confitures arabes très sucrées que je lui rapportai un soir de la ville.

Quand Paulus avait éteint la lumière, nous nous mettions, par-dessus la ruelle à peine large de deux pieds qui séparait nos lits, à bavarder à mi-voix, et c'est ainsi que je fus bientôt au courant des choses dont il avait l'esprit occupé. Le nom de Stéphanie avant tout y jouait un rôle ; c'était le nom

d'une jeune fille avec laquelle il s'était trouvé empêtré dans une histoire d'amour comme on peut en lire chaque matin dans les faits divers des journaux. Les soucis de ce genre m'étaient encore étrangers, et je me demandai avec étonnement, quand il me décrivit dans le moindre détail les tourments de la jalousie, comment on pouvait bien se mettre dans le voisinage d'un tel brasier. A la fin, Stéphanie l'avait laissé en plan et était allée danser avec un autre. Franzl me décrivit comment, au rez-de-chaussée du grand bal public, il avait bu pour se donner courage tout en ruminant sa vengeance, cependant qu'en haut, où Stéphanie dansait avec son rival, les joyeuses mélodies des valses se renouvelaient sans cesse pour son supplice. Enfin, vers minuit, juste au moment où l'on change de danseuse, il était apparu dans la salle du bal avec un revolver chargé et avait commencé à pétarader au point que les hôtes du bal bondirent par les fenêtres et que l'orchestre se réfugia sous l'estrade. Puis, avant même que la police n'arrivât, il avait pris la fuite, avait continué sa saoulerie dans des maisons mal famées et s'était enfin échappé de l'autre côté des Alpes.

Bien que Franzl eût été précipité par cet acte dans une situation si déplorable, il ne semblait pas qu'il le regrettât. Tout au contraire, il aimait s'étendre sur ses détails avec la minutie qu'on peut observer en d'autres classes de la société lors du récit d'actions d'éclat. Les gens portés à l'amour ont un domaine à eux, dans lequel ils sont rois et juges. Du reste, à ce que lui écrivit plus tard un camarade de travail, il se trouvait comme par miracle que ses coups de feu n'avaient pas fait de victime, si l'on excepte une personne étrangère à l'histoire, qui s'était cassé les jambes en sautant par la fenêtre.

Ici, à Bel-Abbès, il était tombé dans une profonde tristesse. Il lui manquait visiblement cet élément qu'on a nommé de tout temps l'air de Vienne. Cette tristesse qui l'avait saisi comme une fièvre s'était bientôt fait jour dans une crise violente. Une nuit, muni d'une des cordelettes dont on se sert pour nettoyer les fusils, il s'était glissé au grenier comme un somnambule et là il avait fait choix d'une poutre solide. Puis il s'était assis sur une pile de vêtements militaires afin de réfléchir encore un peu avant de se pendre, et à ce moment s'était endormi, la corde à la main. Quand il s'éveilla, il sentit qu'il avait perdu la douloureuse envie de se tuer ; en même temps, ses idées étaient devenues un peu moins sombres.

J'étais tout oreilles tandis qu'il décrivait comment la chose s'était passée, car je sentais bien que c'est seulement dans des cas très rares que l'homme dévoile à son semblable ce qui s'accomplit en lui durant de telles minutes. Il me semble presque que le suicide ne peut réussir que lorsque les constellations l'imposent, et que le fait d'y avoir recours comporte pour l'homme une autre signification, symbolique. Il représente l'un des remèdes ultimes ; de même qu'il existe des animaux qui, happés et devenus proie déjà, se libèrent en rejetant une partie de leur corps, l'homme ici se débarrasse d'une partie de son être spirituel, – de son caractère périssable.

Chez ce jeune Viennois, en tout cas, l'effet salulaire avait été indéniable ; le courage lui était venu aussitôt, avec l'intérêt pour la situation réelle dans laquelle il se trouvait. C'est ainsi que souvent, depuis ce temps, il questionnait avec passion les anciens sur les combats qu'ils avaient livrés contre les indigènes au cours de la pénétration pacifique du Maroc. Il savourait ces récits de la même manière qu'on lit les livres d'aventures, et il en tirait des enseignements pour son propre compte, s'occupant, bien qu'il fût à proprement parler d'une nature efféminée, à de petits exercices ascétiques. Naturellement, c'était en cette matière surtout qu'il rencontrait chez moi une oreille très attentive. Ainsi, il tâchait de temps à autre, par de chaudes journées, de rester du matin jusqu'au soir sans prendre d'eau, et d'autres fois, de se passer de fumer, « car il y en a pas mal – c'était l'avis de Franzl, – auxquels les Arabes ont coupé le cou par une nuit sombre, aux avant-postes, parce que la cigarette leur faisait trop envie ».

La place à côté de Franzl était occupée par un homme épais, d'un genre à part, une sorte de fakir, qui toutefois ne venait pas des Indes, mais bien de Cologne, sur le Rhin. Il s'appelait Hoor, et affirmait que la douleur lui était inconnue. Il semblait cependant que la possession d'un don si élevé fût échue ici à un esprit qui n'était capable d'en faire qu'un usage bien inférieur. Il avait, il est vrai, étant encore écolier, gagné un jour un thaler en se laissant tirer dans le postérieur par un riche camarade un coup de canardière, et plus tard il avait fait son apparition dans les petites tavernes de la vieille ville comme avaleur de sabre et de feu, mais tous ces arts ne l'avaient pas mené à grand-chose. Ici aussi il aimait stupéfier ceux qui faisaient sa connaissance en enfonçant de longues épingles dans ses grosses joues, ou bien, lorsqu'on l'invitait à prendre une bouteille, en mangeant son verre comme dessert aussi aisément que s'il eût été pétri de farine de gaufre.

Mais dès qu'on avait vu la chose deux ou trois fois, cela devenait ennuyeux. Je trouvais aussi que sa chair était désagréable à voir ; elle était épaisse et blanche comme celle qu'on voit aux pilons de volaille bouillis.

Il était, par ailleurs, comme presque tous ces hommes forts, d'un excellent naturel, et, moi qui étais le plus jeune et le plus faible de toute cette société, il s'érigait mon défenseur à chaque occasion. Bien que je cherchasse à l'éviter, il accourait vers moi lors de chaque échauffourée comme une poule à son poussin, afin de me prendre sous sa tutelle. On entendait alors sa voix :

— Laisse le gosse tranquille, autrement, gare si je t'attrape ! – et chacun préférait s'écarter de ce brisacier.

Quand il était furieux ou bien ivre, il ne fallait vraiment pas plaisanter avec lui ; du reste il avait été contraint, comme il me le donna un jour à entendre, à s'enfuir précipitamment de Cologne parce qu'il avait, dans une rixe de café', administré une volée trop importante pour un seul homme.

Les différends qui se produisaient ici dans la salle étaient le plus souvent d'ailleurs de nature anodine. On aurait dit qu'il ne déplaisait pas à Paulus, non plus qu'à Mélan, que de petites irrégularités trouvassent leur solution dans une lutte à coups de poing qui n'avait rien à voir avec le service. Il s'agissait alors presque toujours de quelque objet qui avait brusquement disparu ; Benoît avait raison de dire qu'on n'entendait pas la plaisanterie à ce sujet. Un Espagnol en particulier, au teint bilieux, aux yeux enfoncés, dont la famille vivait à Bel-Abbès même, était sous ce rapport suspect ; lorsqu'il se faufilait entre les rangées de lits, on faisait bien d'avoir l'œil sur ses affaires. Nous pouvions dans notre coin faire confiance pour ces choses à Massary, qui se tenait aux aguets comme un lynx.

Le plus grand désordre, par contre, régnait de l'autre côté de l'allée, où voisinaient deux gaillards sans soucis. Ils étaient inséparables, bien que, lorsqu'ils avaient bu ensemble à la cantine, le soir, ils se battissent chaque fois consciencieusement. L'un des deux était surnommé le garçon de café, et il avait un vrai visage de filou. Quand la nuit venait, il avait l'habitude, toujours entouré d'un cercle d'auditeurs, de s'asseoir sur son lit et de prodiguer ses facéties, la plupart du temps méchantes. Les garçons de café, les coiffeurs et les baigneurs collectionnent des expériences particulières ; ils connaissent ce coin du monde qu'on voit par les trous de serrure. Celui-ci

possédait en outre un humour à la Till Eulenspiegel qu'il aimait parfois essayer sur le caporal Davide.

Il y aurait long à raconter sur ce sujet ; je me contenterai de parler de l'incartade qui l'avait amené à quitter pour l'uniforme son gilet de garçon de café. Il avait servi en dernier lieu dans une boîte de nuit de Stuttgart : « Ce n'est pas toujours là-dedans comme on pourrait croire ; il y a des radins qui s'enfilent du champagne et qui t'offrent dix sous de pourboire. A des types comme ça, je m'empressais de leur rajouter en douce une bouteille vide sous la table. »

Ce modèle des garçons de café cependant attachait une grande importance à ne rien laisser échapper non seulement de l'argent liquide, mais aussi de la nourriture et des boissons. Du buffet des cuisines à la salle à manger, il y avait un couloir obscur qu'il lui fallait suivre pour apporter les plats, et durant ce trajet il prélevait sur toutes les bonnes choses un droit de passage. C'est ainsi qu'il avait coutume d'y avaler

avec adresse la prime gorgée des bières et des vins débouchés, que le buveur apprécie tout particulièrement, et il rançonnait de la même manière les rôtis et les compotes même. Les ragoûts n'étaient pas à l'abri ; après en avoir soustrait du bout des doigts comme avec un tâte-vin un solide échantillon, il leur refaisait promptement une beauté avec ces mêmes doigts.

Il vécut ainsi durant un bon moment comme un coq en pâte jusqu'au jour où le destin intervint, et cela sous la forme d'une truite exquise qu'on tenait prête avec ses herbes pour un vieil habitué. A peine fut-il en tête à tête dans l'obscurité avec ce superbe animal qu'il succomba à ses attraits et détacha avidement un menu fragment de la queue. Toutefois, ainsi qu'il le vit avec effroi à la lumière de la salle à manger, il avait donné trop d'ampleur à son geste, si bien qu'il ne restait plus à proprement parler que la tête et la longue arête. Il résolut cependant, après les avoir revêtues en hâte d'un peu de persil, de servir ces tristes reliques, espérant qu'il aurait affaire à un client particulièrement imbécile ou particulièrement accommodant. En quoi il se trompait, car à peine celui-ci avait-il découvert la carcasse décharnée que, fou furieux, il se mit à appeler à grands cris le patron de la maison, tant et si bien que notre serveur, sans attendre la fin de ce tumulte, s'échappa tel quel dans la rue, en frac et la serviette encore sous le bras.

Outre des gredineries de ce genre, dont il n'était pas peu fier, il avait encore une vaste expérience de ces sortes de choses dont s'occupent les femmes de chambre ou qui se passent dans les arrière-salles mal éclairées et les petits hôtels aux chambres à l'heure. C'était un serviteur désigné pour toutes les âmes gloutonnes et viles, un maître des menus plaisirs, à l'affût de pourboires infâmes. C'est pourquoi ici non plus il ne se sentait pas à son aise, et visait au poste d'employé de cantine ou d'ordonnance auprès d'un officier. Le compère dont il avait fait choix lui convenait comme la main droite à la main gauche, bien qu'il fût beaucoup moins malfaisant. Il s'appelait Hoke ou Huke, et avait, dès mon arrivée, salué en moi quelqu'un de sa ville, me demandant si les foires florissaient encore, dans lesquelles il avait fait les quatre cents coups. Des garçons de café éclosent parfois dans des familles d'artisans ou d'employés honorables, et ni le papa, ni la maman ne sauraient expliquer d'où ils sont sortis. Il se peut qu'à l'heure de leur procréation, Vénus se soit présentée dans une fâcheuse conjoncture ; c'est en tout cas le sentiment qu'on avait dès qu'on regardait cet homme-là dans les yeux – le sentiment qu'une fille facile avait dû se perdre à le faire.

Ses petits yeux luisaient avec ruse à travers des paupières qui avaient constamment l'air bouffies de sommeil et l'on aurait dit aussi que les joues audessous d'elles étaient toujours enflées. Cette dernière enflure résultait à vrai dire des coups de poing que le garçon de café ne lui ménageait pas lorsqu'ils étaient tous les deux ivres, mais elle convenait si bien à son visage qu'on aurait presque pu parler ici avec Lamarck d'un caractère acquis. Il était fanfaron comme pas un, sans qu'il en sortît grand-chose ; il avait des manières violentes de s'exprimer, telles que « sacrée tête de chien », et s'attirait ainsi fréquemment des raclées qui tournaient mal. Quand je fis sa connaissance, il venait précisément de sortir de la cellule où il avait séjourné à cause d'une absence illicite, et lorsque je me séparai de lui, on l'y ramenait de nouveau, parce qu'il avait essayé d' « envoyer à la grand-messe », comme on dit en Bavière, le caporal Davide, qui lui donnait un ordre. Il va de soi que cette insolence faisait ici partie du bon ton, et les anciens en particulier avaient l'art de l'exprimer de telle sorte qu'elle rendait presque le son d'un « à vos ordres ! ». Mais Huke l'avait proférée de façon si malheureuse que même Davide, qui d'ordinaire n'était pas regardant en ce qui touchait l'esprit de subordination, avait fait du vacarme et demandé pour lui dix jours d'arrêt. J'arrivai juste au moment où il se faisait bourrer par son

ami le garçon de café une provision de cigarettes dans ses caleçons, et je l'entendis annoncer, avec sa manière vantarde :

— Avant dix jours, je ficheraï le camp, et personne ne me reverra ici.

Un jour, du reste, je le fis tomber moi-même, et sans l'avoir voulu, dans un mauvais pas, où une véritable grêle de coups se déchaîna sur lui ; mais nous parlerons de cela plus tard.

Peut-être conviendrait-il aussi de mentionner deux Hollandais, attelage disparate, qui avaient établi leurs lits dans le même coin. L'un d'eux était surhumainement long et décharné et il aurait sans doute paru plus gigantesque encore si une forte déviation du dos ne l'avait contraint à tenir la tête toujours penchée vers le sol. Il regardait ainsi les autres de haut, telle une mélancolique gargouille gothique. Huke, qui était son voisin de lit, et qui aimait les expressions de ce genre, l'appelait un vieux sac plein de bois de cerf, et le garçon de café l'avait pris comme objet préféré de ses facéties. Bien qu'il fût communément tenu pour une figure comique, il me fit aussitôt une impression inquiétante ; il me faisait penser à des choses qu'on croit voir dans la pénombre de vieux corridors poussiéreux, et un petit chapeau gris en pointe ne lui aurait pas mal convenu. Il avait, à ce que l'autre racontait, servi longtemps à Bornéo, et il était fort possible que cet homme qui était silencieux et ennuyeux comme un magot chinois, dissimulât en lui toute une réserve de souvenirs singuliers. Bien qu'on eût dit en le regardant qu'il lui était tout à fait indifférent d'être en ce point de la terre ou ailleurs, il aimait cependant de temps à autre « faire la bombe » – c'était le terme du métier pour désigner les absences illégales. Alors, tout seul, il s'efforçait d'atteindre, en de gigantesques marches nocturnes, la frontière espagnole, mais quelque malchance voulait chaque fois qu'on le rattrapât, pour le ramener à nouveau. Son compatriote aussi appartenait à la classe des kobolds, mais à cette autre catégorie qui est sous le signe de l'eau et qui chez nous, gens du Nord, est représentée par la figure du *Goguelin* h Quand on le voyait, on pressentait la mer ; il était petit de taille, d'un aspect rappelant l'araignée, avait des yeux vert d'eau, un toupet de cheveux roux et portait un collier de barbe rousse hérissée. Il était bien davantage mobile et éveillé que l'autre et je causais volontiers avec lui lorsque, fumant une petite pipe en terre, il s'asseyait sur son lit comme sur un

1. Sorte de lutin qui hante les navires dans le folklore des marins du Nord. coffre de matelot. Il avait en outre le sens de la dignité, ainsi qu'il

sied au vétéran, car il pouvait bien approcher de la quarantaine. Quand on l'écoutait, on avait l'impression qu'il tenait à ce qu'un ordre méticuleux régnât dans ses affaires personnelles ; il avait aussi en Hollande quelques centaines de florins à la Caisse d'épargne. De temps en temps, après toutes sortes de préparatifs, il s'asseyait devant la table et écrivait, à la manière laborieuse des enfants, une lettre pour sa fiancée, dont il aimait parler comme d'une brave fille de tout repos, qui l'attendait depuis dix ans déjà. Son plan d'existence consistait à mettre de côté une certaine somme pour acheter une barque de pêcheur et ensuite se marier. Quand on l'entendait parler de cela, tout satisfait, et qu'on pensait aux quatre sous qu'il recevait ici tous les jours, on était pris de tristesse comme au spectacle d'une fourmi qui se propose de venir à bout d'un fardeau impossible.

Pour finir, je remarquai encore dans cette pièce un Polonais au teint pâle, à la chevelure noire, homme d'environ trente ans, dont le visage était très délicatement dessiné, mais ravagé. Le bruit courait qu'une affaire de coffre-fort l'avait amené ici ; il donnait en effet l'impression d'un homme sans défense devant les séductions de l'argent, et entre les mains duquel la plus grosse somme a tôt fait de s'évanouir. Il vivait tout à fait à l'écart et recevait parfois des lettres qu'il dévorait avidement. Il paraissait souffrir beaucoup ; il est vrai qu'il aurait peut-être été davantage à sa place dans les coussins des belles voitures qu'on voit sur les hippodromes qu'à un endroit où il s'agissait de marcher et de traîner le fournement. Il était, aussi, faible de poitrine ; après la forte course d'endurance par laquelle ici la journée s'ouvrait, il haletait et toussait des heures entières.

Il dormait dans le lit qui faisait face au mien de l'autre côté de l'allée. Comme dans cette chambre surpeuplée on trouvait difficilement durant le jour l'occasion d'être seul, je m'asseyais volontiers sur mon lit, la nuit, et m'abandonnais à mes rêves éveillés, parmi le cercle des dormeurs. Je ne tardais guère la plupart du temps à entendre vis-à-vis de moi un froissement et un soupir. Une allumette s'enflammait, et je voyais de l'autre côté le point ardent d'une cigarette rayonner dans l'obscurité comme un petit fanal, au rythme d'une respiration profonde et hâtive.

XVIII

Ainsi, j'étais dans la Terre Promise. Malheureusement, la façon dont Paulus me harcelait, dans son zèle pour le service, ne me laissa d'abord que peu de temps pour satisfaire mes curiosités. Par les fenêtres, le regard tombait sur une lointaine bande rocheuse qui éclatait dans l'air clair en teintes rouges et jaunes, et à la nuit tombante se perdait en un violet de plus en plus profond. La vaste plaine qui la séparait de la ville était sèche et aride, semée d'innombrables pierres. Il y avait ici, à mon goût, trop de sable et trop peu d'arbres. Il n'en est pas moins étonnant de voir avec quelle avidité on aspire à des endroits comme celui-là, et même comme on est appelé vers eux d'une façon quasi magnétique.

Séjourner dans des établissements lointains avait toujours été pour moi synonyme d'une joie douloureuse, magique, celle qu'on éprouve quand on feuillette de vieux livres depuis longtemps tombés dans l'oubli. Les villes avec leurs églises et leurs palais, leurs quartiers populeux, sont nos vaste demeures métaphysiques, dans lesquelles le vol rapide de nos moyens nous transporte comme avec des bottes de sept lieues. Là, nous pressentons quelque chose des balancements du temps amples et forts, et du poids tout-puissant des siècles. Ils sont nombreux ceux qui ont circulé et vécu dans ces lieux, et l'on se sent fraternellement apparenté à eux comme en une large maison natale. Il existe aussi des villes où le temps est resté immobile ; on y tombe comme par un trou d'air, avec une sensation de vertige physique, dans des couches antérieures. Récemment encore, j'ai éprouvé ce singulier ébranlement, au milieu du tumulte de la via Toledo ; ce fut comme si mes yeux se dessillaient : je me trouvais pour un instant au beau milieu d'une configuration humaine telle qu'on n'en connaît plus depuis 1789.

Les architectures aussi rayonnent d'un immense pouvoir d'attraction ; il y a des moments où nous comprenons que ce langage de pierre n'est pas adressé uniquement aux hommes. Parmi les livres que tout enfant déjà je ne pouvais m'empêcher de regarder avec crainte, figurent les *Monumenti*

Antichi de Piranèse ; mon père avait ces puissants in-folio dans sa bibliothèque. D'autres monuments, par contre, respirent une vie amicale ; c'est ainsi que je fus touché de voir qu'à Florence le peuple aime beaucoup le grand Neptune de pierre, qu'il nomme le Biancone, – de telles prédilections révèlent un esprit non commun.

Il en va de même à mes yeux des institutions en général, de toute structure humaine qui au cours des âges a acquis la forme qui lui est propre. Bien des images surgissent ici à la mémoire, – chapelles où jouent des musiciens, lectures publiques, navires manœuvrant, opérations, parades, convives attablés, nobles conversations, et à chacune d'elles, c'est le rythme d'une mélodie unique qui s'élève dans le souvenir.

Il m'est difficile cependant de me rappeler de cette façon l'endroit dont il est ici question. S'il m'apparaît indistinctement, comme le paysage d'un rêve à demi oublié, ce n'est pas sans raison, car le fait est que je me trouvais là sur un point imaginaire et dans un espace qui n'existe que si la fantaisie le crée.

On s'en apercevait très nettement à la façon dont se conduisaient les hommes qui étaient rassemblés là. A peine avaient-ils atteint ce but, le plus souvent au prix de grandes difficultés, que déjà leur convoitise cédait la place à une désillusion tout aussi vive, et qu'ils s'efforçaient, avec une ardeur restée la même, de s'enfuir à nouveau. Tous ils avaient cherché quelque chose de vague, peut-être un endroit où les lois n'existaient plus, peut-être un monde fabuleux, ou bien, également, l'île de l'oubli. Mais ils voyaient aussitôt l'absurdité de leur tentative, et le mal du pays s'emparait d'eux comme un détraquement de l'esprit.

Aussi était-il vraiment étonnant que tout cela fût un ensemble qui se tînt, mais en fin de compte personne ne se laisse si facilement soumettre que celui qui ne sait pas ce qu'il veut. Les recettes pour maintenir dans l'ordre une troupe de mercenaires sont vieilles comme le monde, c'est là un des domaines où l'homme possède la plus grande expérience pratique. Et c'était bien là d'une troupe de mercenaires qu'il s'agissait, encore que la solde consistât seulement en une monnaie fictive : la promesse de l'extraordinaire. On pouvait ainsi étudier en cet endroit une formation qui partout ailleurs à cette époque passait pour éteinte. Naturellement, il fallait que ce fût les Allemands qui y fussent surtout représentés, comme partout où il s'agit de tirer les marrons du feu ; en comptant les races apparentées, ils faisaient

plus des trois quarts de l'effectif. Dans maintes circonstances, cette proportion devenait sensible ; de même qu'autrefois déjà le bardit germanique s'élevait des légions romaines, j'entendis ici aussi, durant l'unique marche d'exercice à laquelle je pris part, nos vieilles chansons de soldats monter de la colonne, et c'était une chose étrange que l'écho répétant, dans les arides chaînes de rochers :

*Ils ont su ce que c'était
quand il leur frottait la peau,
Zieten² qui sort des buissons
et sa garde, ses hussards.*

Tout cela a changé depuis la guerre mondiale ; on prend sa part dans nos grandes villes d'une pulsation plus intense, et par là même l'ardent désir d'aller sur les confins à la recherche de la vie véritable et première s'est affaibli. Il est possible aussi que je fasse erreur, et que ma manière de voir ait changé entre-temps, dans la mesure même où les choses qui sont proches gagnaient en mystère à mes yeux, celui des choses lointaines diminuant. Du reste, Goupil aussi avait raison lorsqu'il voyait là un phénomène d'exploitation poussée à fond, et cela va de soi.

Toutes les fois que nous nous agitions comme le papillon qui court à la flamme, nous sommes exploités. Cette découverte me fut très profitable ; l'affaire du tas de cailloux déjà avait été bien instructive. Il n'est pas de meilleur remède contre les penchants romantiques.

Il était bon aussi que j'apprisse à connaître par moi-même le criminel, qui jusqu'alors avait été englobé dans ma prédilection pour l'homme isolé qui lutte contre tous. C'est ainsi que j'ai oublié de mentionner, parmi les occupants de notre salle, un homme vieux, d'apparence quelconque, dont on racontait qu'il avait vécu pendant longtemps en fracturant les églises et qu'il s'était acquis une certaine réputation en la matière ; on aurait aussi bien pu le prendre pour un veilleur de nuit retraité. Bien que le propre à rien à dispositions plus ou moins aventureuses, tel qu'on le rencontrait ici presque partout, eût souvent mainte anicroche sur la conscience, il se distinguait cependant de tels êtres au premier coup d'œil. Ce sont plutôt là des différences de froid et de chaud que de celles de pur fait, et l'on tombera juste dans son jugement, si l'on se demande lequel de ces deux hommes on pourrait se représenter comme camarade au moment du danger.

Le péril particulier qu'on courait en cet endroit ne consistait pas, naturellement, en aventure, non plus qu'en atteintes d'une cruauté directe à votre personne. J'imagine qu'alors il m'échappait complètement, car je possédais à un trop haut degré la naïve assurance qui vous fait montrer toutes vos cartes. Des natures comme Léonard par contre le flairaient aussitôt.

Je sentais toutefois, à une série de phénomènes singuliers, tels qu'il s'en produit dans les domaines du rêve, que des choses se tramaient ici auxquelles je n'avais pas accès. Dès le premier matin, Paul m'envoya pour je ne sais quelle mission dans les combles où, comme dans toutes les casernes, se trouvait entassée la réserve d'uniformes et de pièces d'équipements. Tandis que je cherchais l'entrée dans la pénombre du dernier étage, une porte s'ouvrit d'un coup avec violence et une poignée d'hommes en sortit précipitamment.

Dans le sentiment immédiat que les choses étaient louches, je reculai vers un coin sombre, d'où, sans que personne prît garde à moi, je voyais ce qui se passait sur le palier. J'aperçus d'abord un homme trapu, avec un collier de barbe rousse, le cou large et court. Le garde-magasin et trois ou quatre de ses hommes étaient cramponnés à lui. Le rouquin paraissait être dans un état de fureur extrême ; il réussit plusieurs fois à se jeter avec tout le groupe contre la rampe qui séparait le palier de la cage de l'escalier profonde de cinq étages, si bien que la balustrade commençait à craquer et son bois à partir en morceaux. Puis il se libéra, et s'en prit, tel un sanglier, à tous ses adversaires l'un après l'autre. Toute cette scène, à part un terrible ahan et le souffle pressé de la rage, se déroula presque en silence, à tel point que je pensais rêver ce que je voyais. Finalement, d'autres arrivèrent dans l'escalier, qui réussirent à attraper l'énergumène avec les longues écharpes de laine bleue qu'on portait comme ceinture. Ils le ficelèrent comme un paquet et l'emportèrent sur leurs dos.

Le lendemain matin, je le rencontrai dans la cour : il était conduit à l'interrogatoire par deux hommes en armes. Il s'avavançait entre eux, courbé, comme quelqu'un d'anéanti par un excès destructeur. Je remarquai avec effroi que dans le blanc de ses yeux des taches rouges apparaissaient, comme si là le réseau des petites veines n'avait pu résister à l'emportement farouche et animal de l'instinct de vivre.

Des accidents de ce genre arrivaient assez fréquemment ; il y avait même des noms particuliers pour cela. Ils avaient tous en commun le caractère douloureux de l'absurdité totale. On trouvait ici beaucoup de ces hommes dont la chronique journalière, en trois lignes de ses faits divers, mentionne le nom une fois dans leur vie, lorsqu'un conflit avec l'amour, le devoir ou les lois leur arrache des mains pour un instant le gouvernail. Dans ces moments, le faible lui aussi est prêt à faire le saut décisif, et l'idée qu'une vie nouvelle est possible se lève pleine d'attrait dans son esprit. Mais bientôt il retombe dans son ordre habituel, car pour brûler derrière soi les vaisseaux, il faut être un Cortez. De même que le roman ne commence vraiment qu'à l'endroit où d'ordinaire il s'arrête, le moment dramatique également conduit à un autre domaine obscur, où règne le découragement, royaume des prisons, des décombres et de la déchéance lente. Dans cet état, on n'accomplit plus les mouvements de l'homme qui lutte, mais de celui qui se noie.

Tant qu'on est en bonne santé cependant, on est aussi étranger à ces choses qu'un lutteur qui possède encore toutes ses forces ou que Jeannot toujours réjoui. Aussi, m'en trouvant témoin, n'éprouvai-je qu'un sentiment d'inquiète curiosité, comme devant les convulsions d'un épileptique près duquel on vient à passer.

XIX

Si mes souvenirs sont exacts, je restai exactement trois semaines à Bel-Abbès. Durant la première, je m'ennuyai quelque peu, je passai la deuxième de façon fort agréable, et la troisième à l'abri de solides verrous.

Pour ce qui est de l'ennui, Paulus s'en chargeait suffisamment ; ses deux moyens étaient le service à l'extérieur et à l'intérieur. De grand matin, après le café, il nous conduisait au pas de course dans une cour entourée de murs ou vers une place écartée qu'on désignait du nom pittoresque de « Derrière la vieille mosquée ». Là, il nous faisait accomplir toutes sortes de figures, d'évolutions et de marches, et tout ce qui a trait en général à l'entraînement. Pendant les pauses, nous fumions des cigarettes ou achetions pour une pièce de monnaie de cuivre à des marchands arabes de petits gâteaux et des fruits secs.

Après le repas de midi, auquel il présidait, veillant à la juste répartition des nourritures, Paulus exigeait que nous nous couchions pendant deux heures. Luimême, durant ce temps, suivait un cours d'instruction spécial, puis, à son retour, il nous occupait jusqu'au soir à des lessives, balayages et nettoyages.

J'aurais bien volontiers lu quelque chose, surtout durant la sieste, mais je n'avais sous la main que le *Journal d'Oran*, que l'Espagnol olivâtre me prêtait de temps en temps. Aussi cherchai-je d'autres occupations, et l'idée qui me vint d'aller à l'école ne manquait vraiment pas de piquant.

Cette curieuse école avait lieu durant les heures du soir, dans une salle vide ; on y voyait régulièrement le postulant à la chaire d'enseignement supérieur, son ami, Léonard et quelques autres. Elle était faite par un homme d'environ cinquante ans, que nous appelions le professeur. Bien que ce digne homme portât sur son uniforme les galons de caporal, il donnait remarquablement peu l'impression d'un soldat. En dehors de son enseignement, il n'était occupé que de minimes besognes, présentation des malades à la visite ou distribution du courrier. Il paraissait jouir d'une

espèce de liberté de fou de Cour, et c'est ainsi qu'il se présentait parfois à l'appel en pantoufles rouges. Son visage offrait les traits de l'homme à la fois instruit et dépravé, mélange qui est cependant devenu fort rare. J'imagine qu'il se trouvait là au point extrême où l'on puisse descendre sans faire d'éclat lorsqu'on possède des amis puissants. En tout cas, l'endroit dont il avait fait choix prouvait que l'alternative devant laquelle il avait sans doute été placé n'avait rien eu d'une plaisanterie.

En toute situation, l'homme reste fidèle à une passion authentique ; la sienne était de toute évidence l'enseignement. De même qu'il existe des généraux auxquels il est indifférent que ce soit au service d'une armée plutôt que d'une autre ou de tels ou tels buts politiques qu'ils exercent leur science stratégique, peu lui importait à lui aussi les gens qu'il enseignait et l'endroit, de même que le bien ou le mal qui en pouvaient sortir, s'il y trouvait seulement l'occasion de s'employer « ex cathedra ». Quand il venait à parler sur ce point, il ne reculait devant aucune exagération.

— L'instruction est aussi importante pour l'homme que le pain et l'eau ; là aussi il possède un droit à la nourriture qui ne peut lui être ôté en aucune circonstance. Si quelqu'un manifeste le désir de profiter de mon enseignement, on doit le lui permettre, et quand bien même il serait en prison sous le coup de la faute la plus grave.

Le fait est qu'il y avait quelque chose de vrai làdedans ; il avait des auditeurs qui se faisaient sortir de leur cellule et conduire à ses leçons, soit à cause d'un intérêt véritable, soit pour trouver de la compagnie et se faire passer des cigarettes et choses de ce genre.

A vrai dire, si l'on avait eu vent de ce qui s'y traitait parfois, il est douteux qu'on eût mis tant d'empressement à faciliter l'accès de ces leçons. Soit qu'on le considérât comme un fou inoffensif ou qu'on tînt son activité pour tout à fait méritoire, soit parce qu'il se servait de préférence de la langue allemande, qu'il maniait avec une espèce de clarté sans âme, toujours est-il qu'on ne se souciait guère de lui et de son enseignement. Cet enseignement, le professeur le donnait le plus souvent sous la forme d'un court exposé qui tournait ensuite à la libre conversation. Il annonçait par exemple qu'il allait parler aujourd'hui de l'Allemagne et de la France, et quiconque en avait envie pouvait ensuite dire son mot. Du reste, sur ce thème précisément il aimait jouer au chauvin, – au chauvin allemand plus

exactement ; et non point par conviction naturelle, cela va de soi, mais par désir d'étendre le plus possible ses machinations.

Sa bonne humeur se manifestait par des traits d'une malignité peu ordinaire. Ainsi il vint à parler, je ne sais plus à quelle occasion, des mesures prises contre le danger d'incendie, et il fit la preuve de leur insuffisance absolue. Il sut tout décrire – les greniers non surveillés, secs comme une mèche, le manque d'eau, le danger que représentait ici une seule allumette jetée sans faire attention, le désordre qui en résulterait, l'impossibilité même d'assurer la continuité du service, – avec un tel luxe d'appréhensions que c'est miracle apparemment si la nuit suivante tout déjà ne flambait pas.

Il disait, malgré tous ces traits suspects, de la force ardente qui est le propre de la pensée : l'esprit fait son séjour également dans les châteaux ruinés. Il connaissait les choses qui demeurent, et il lui était donné de pouvoir tirer du rien, par ses propres forces, un espace spirituel où celui que la vie avait terrassé oubliait la douleur et l'accablement de sa position. C'était là ce qui faisait son mérite, et il le savait bien ; ainsi s'explique sans doute que même des hommes très stricts sur les principes, comme le candidat à la chaire d'enseignement supérieur, que du reste il appréciait fort, vinssent lui rendre visite.

Parmi les principes de ce bizarre personnage figurait celui que la contradiction est la mère de la pensée, et quand il était satisfait de la contradiction rencontrée chez ses auditeurs, il les invitait par surcroît à la cantine, jusqu'à l'heure où le clairon sonnait le couvre-feu, car l'argent ne lui faisait pas défaut. Là, la conversation se poursuivait avec un entrain accru, tandis que la cantinière, martialement vêtue d'une blouse d'uniforme bleue et d'un jupon rouge, apportait les grandes bouteilles remplies de vin noir de l'Algérie.

Je pressentis à cette occasion pour la première fois l'existence de l'un des grands ordres secrets dont les ramifications s'étendent fort loin, et que par la suite je devais rencontrer bien des fois encore sous le déguisement militaire, politique et artistique. Le monde est différent de l'idée que nous nous en faisons, et réparti plus simplement. Nombreux sont ceux qui, au fil des jours, s'étonnent des effets sans en voir la cause, et cependant cette science est aujourd'hui aussi importante que jamais. En ce qui me concerne, l'accès aux mystères m'échappait totalement ; je n'en éprouvais pas non plus

le besoin, et si grand que soit le plaisir que je prends à causer, entre hommes, de ce monde où les talents abondent, il n'en a pas moins suffi chaque fois de sa présence invisible pour me troubler et m'ôter la pleine liberté du langage.

Au sud de la caserne courait un mur au pied duquel j'aimais passer les quelques instants qui séparaient le retour d'exercice du repas de midi. Il faisait en cette saison, dans ce pays, bien moins chaud que je ne l'avais espéré et ne m'y étais attendu ; le vent du Nord surtout était d'une cruelle inclémence. C'est pourquoi l'on rencontrait toujours en cet endroit abrité une rangée de personnes blotties contre les pierres ensoleillées afin de profiter de la chaleur.

Aussi était-ce également là que j'allais de préférence réfléchir à la marche de mon aventure, qui, à proprement parler, n'était pas encore commencée. L'occasion s'offrait ici de m'entretenir avec tel ou tel autre que des plans pareils occupaient, – et c'était, comme je le vis bientôt, presque tout le monde. Il y en avait, d'autre part, comme Huke et le grand Hollandais, qui avaient déjà réuni des expériences et pouvaient donner des renseignements sur ce qui se passait lorsqu'on gagnait le désert.

On avait le choix, comme je l'appris dans ces entretiens, entre deux routes traditionnelles. La plus sûre ramenait, le long de la voie ferrée, vers Oran, où il fallait tâcher de gagner à la faveur de l'obscurité un navire en partance pour un port étranger. Il va de soi que je me décidai pour l'autre, la plus compliquée, où il s'agissait d'atteindre, en plusieurs grandes marches nocturnes, la frontière marocaine ; du reste, l'ayant franchie, on n'était pas encore tout à fait en sécurité. On disait, ce qui ne laissa pas de me faire plaisir, qu'il existait encore là-bas des tribus où l'usage était tout simplement de couper la tête aux étrangers inconnus. Ce qui me surprenait le plus dans ces récits, c'était une petite mésaventure, qui, bien qu'ayant toutes sortes de façons extraordinairement différentes de se produire, était, quant à son effet, toujours la même : tous ceux qui faisaient ces récits avaient été, après un éloignement d'un ou deux jours, rattrapés et ramenés au bercail.

Dans le plus merveilleux livre du monde, les *Mille et Une Nuits*, nous trouvons une série d'histoires qui sont construites sur le modèle du récit des dix borgnes, et dans lesquelles se dissimule un symbole efficace de premier ordre. Le drame consiste en ce qu'on reçoit la clé d'un certain domaine où cependant il ne faut pas qu'on pénètre si l'on ne veut pas être entraîné dans

une aventure où l'on perdra l'usage d'un œil. Chacune de ces aventures prise en soi est à vrai dire d'une infinie diversité et profondément différente des autres, mais elles ont toutes en commun ce point désastreux où elles tendent infailliblement, et qui est caractérisé justement par la perte de l'œil.

Il en était tout à fait de même ici : aucun de ceux qui un beau soir s'étaient éclipsés par le portail de la caserne ne pouvait dissimuler qu'au bout de quelques jours il avait reparu devant ce même portail, surveillé de près par deux spahis. Je savais bien ce qu'étaient ces équipées, qui s'achevaient dans la cellule, aux arrêts ; on s'y préparait volontiers sans rien dissimuler, dans un grand concert d'encouragements pleins d'une joie maligne. Et ceux qui étaient revenus de cette manière ne se faisaient pas faute de raconter avec quelle astuce ils avaient tout combiné, tout sauf le mince détail où ils avaient été imprudents. L'un était allé chercher de l'eau à un puits qui était surveillé, un autre s'était faufilé dans un village pour acheter du pain, le troisième, alors que déjà il voyait la frontière, n'avait pu attendre la nuit et était tombé sur une patrouille à cheval, et chacun d'eux se plaignait d'une déveine unique.

Or il m'arriva, comme au néophyte aventuré dans la société des borgnes, que je les tins tous pour de francs imbéciles. Il me semblait qu'un homme seul, dans une contrée aussi démesurée et presque déserte, était aussi bien caché que la célèbre épingle dans la botte de paille ; et je m'imaginais que je n'étais venu ici que pour montrer aux autres comment une telle entreprise devait être réalisée.

Je me trouvais là dans une de ces erreurs qu'aucun bon conseil ne dissipera jamais.

On peut prétendre il est vrai que ce qu'on perd de cette manière, en fait d'espérances, on le rattrape en discernement, et comment une telle chose peut se produire, c'est là précisément l'objet de notre récit. Ainsi, j'ai compris dès ce temps-là comment il se faisait que nos ancêtres après la bataille de Teutoburg aient pu employer durant près de quarante ans comme gardeurs de vaches des fils de sénateurs, sans qu'un seul d'entre eux réussît à gagner la rive gauche du Rhin, comme on peut le voir dans Tacite. En l'occurrence, le fleuve qu'il fallait atteindre ne s'appelait pas le Rhin, mais la Moulouya ; mais il ne faut pas oublier que si ces différences sont valables dans la géographie historique, elles ne le sont pas dans la géographie magique, où se déroule l'histoire des borgnes.

Tandis que déjà je me réjouissais en secret de l'époque de liberté sans frein qui maintenant allait commencer, un événement inattendu m'apprit qu'il n'est tout de même pas si facile de quitter sans laisser de trace le cercle du monde familier.

OceanofPDF.com

XX

A la fin de la première semaine, j'avais déjà, sous l'infatigable direction de Paulus, acquis toutes sortes de talents qu'à vrai dire il n'était pas dans mes intentions d'apprendre en venant ici, tels que balayer la chambre, dévisser la culasse d'un fusil, ou me tourner à droite, à gauche ou autour de mon axe de la façon prescrite.

Le samedi après-midi aussi, il veilla à ce que nous fussions occupés, en nous faisant descendre les tables et les bancs dans la cour, où, avec du sable et du savon vert, nous les mêmes dans le même état que si elles venaient de sortir des mains du menuisier. Pour le soir, j'avais convenu que j'irais au cours avec Léonard, et, le dimanche matin, je comptais boire au lit, en compagnie de Franzl, le café que Massary nous apporterait. Il ne restait plus que l'appel du soir à subir, qui, tout comme l'appel du matin, servait surtout à déceler le plus vite possible toute absence illégitime, si déjà elle n'avait pas été remarquée durant le service. Il s'achevait par la lecture des ordres, l'énoncé des punitions, qu'il fallait, suivant l'antique usage militaire, écouter au garde-à-vous, la distribution du courrier, et d'autres choses de cet ordre, durant lesquelles la troupe, qui songeait à s'éparpiller au plus vite dans les cours, les salles ou les cafés arabes et les rues de la ville, bougeait déjà avec impatience, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

Alors que cette cérémonie avec la distribution du courrier approchait déjà de sa fin, je crus plusieurs fois entendre mon nom, mais je n'y fis pas attention, car je me considérais comme trop bien caché pour recevoir ici des nouvelles de qui que ce fût au monde. Si le professeur, dont j'avais déjà attiré l'attention par quelques remarques sagaces que je m'étais permises durant ses cours, ne m'avait pas parfaitement identifié, cette lettre, qui, en effet, était bien pour moi, aurait couru grand risque de me manquer. Mais il la fourra dans le revers de sa manche et me la remit après l'appel avec un sourire bienveillant.

L'enveloppe que j'avais ainsi entre les mains portait bel et bien mon nom, et, de plus, je le reconnus aussitôt, non sans une certaine angoisse, c'était l'écriture mathématique de mon excellent père, qu'à cette époque j'appelais bien injurieusement *le Vieux*.

Pour étudier en toute tranquillité cet important document, je commençai par quitter la caserne et je gagnai un endroit caché près du grand rempart qui, interrompu par quatre portes fortifiées, entourait la ville à la manière d'un camp militaire de l'antiquité. A cette heure du jour, les Arabes y étalaient de petits tapis et accomplissaient parmi de profondes révérences la prière prescrite. Je choisis, à quelque distance de leurs groupes bourdonnants, un recoin au pied d'un immense poivrier qui ombrageait de son feuillage empenné le fossé du rempart, et là, non sans que le cœur me battît, j'ouvris ma lettre.

Comme je déplaçais ses feuillets, un billet de banque s'en échappa, qui, pareil au rameau d'olivier rapporté par la colombe, ne me parut pas de mauvais augure. Je compris dès la première phrase comment il se faisait que ce message eût pu m'atteindre : « Comme je l'apprends, mon cher Herbert, par les nouvelles détaillées que m'envoie M. le docteur Goupil de Marseille... » Vraiment, je n'avais jamais pensé à faire ce rapprochement.

La lecture m'apprit par ailleurs qu'en m'attendant à trouver là quelques pages remplies de reproches soucieux, j'avais été bien injuste envers le Vieux. Il ne s'y trouvait même rien qui s'en rapprochât. J'ai malheureusement perdu cette lettre remarquable ; longtemps je l'ai conservée comme l'un des chefsd'œuvre de la génération positiviste, et peut-être ne pouvait-on la comparer dans son genre qu'aux commentaires d'un joueur d'échecs analysant un coup inattendu. Peut-être faudrait-il, pour comprendre ce genre de sang-froid, avoir goûté quelque peu l'atmosphère d'une famille bourgeoise du Nord de l'Allemagne au début du vingtième siècle ; j'ai idée que là, entre pères et fils, il s'agissait bien moins de rapports éducatifs que de ceux qui existent entre des conjurés.

J'appris avec étonnement combien différents peuvent être les jugements sur une seule et même chose. Le Vieux semblait opérer ici parmi des notions bien moins aventureuses que juridiques, car, dès qu'il avait reçu la lettre de Goupil, il avait pris le train et était allé déposer une plainte au département des Affaires étrangères que regardaient des cas de ce genre. Il ne semblait pas fâché que dans l'intervalle je me fusse, comme on dit, un

peu frotté à la réalité, pensant – c'était un principe chez lui – que c'est chose excellente que quelqu'un manifeste une volonté : on ne peut manœuvrer un navire que si le vent remplit les voiles, et peu importe d'où il souffle. Il exprimait l'espoir de me revoir sur les bancs de l'école dès la fin des vacances de Noël, et avait, afin • que d'ici là je ne perdisse pas tout à fait mon temps, tracé un petit plan de travail qui consistait à parler uniquement le français, à apprendre à tirer et à marcher, et enfin, à tout hasard, à m'inscrire sur la liste des élèves caporaux.

Cette dernière proposition entre toutes me parut stupéfiante, parce qu'elle me révélait que le Vieux, durant les trois jours qu'il avait passés à Berlin à s'occuper de mon affaire, avait déjà acquis des institutions existant à Bel-Abbès une connaissance plus exacte que celle que j'en avais moi-même. Il y avait en effet ici une école pour les élèves caporaux, et leur situation me paraissait peu enviable. Les anciens qui avaient perdu depuis beau temps tout désir d'atteindre, sur la grande échelle du monde civilisé, un échelon même parmi les plus bas, les appelaient communément caporaux-moutons ou caporaux-idiot. Et tandis que d'en bas on les regardait ainsi de travers, on les traitait d'en haut comme des boucs émissaires dans tous les cas où la discipline était atteinte. Leur position faisait penser à celle d'un gardien de parc qui, au milieu des masses indisciplinées, dans les faubourgs de l'est, doit s'efforcer à ce qu'on tienne compte de ce qui est prescrit. Quand pour les autres le service de la matinée était fini, on voyait des gens comme Mélan, Paulus ou le candidat à l'enseignement supérieur remettre promptement en ordre leur équipement, et, sous les quolibets des anciens, se hâter vers un lieu d'exercice éloigné.

Le Vieux entendait donc n'épargner ni le temps ni les frais pour me permettre le retour, tout cela, comme je l'ai dit, sans grandes phrases de sa part. Il soutenait même, habituellement, qu'il convient de considérer ces dépenses comme des dettes naturelles que chaque génération paie aux grands-parents ; c'était encore là un principe chez lui. J'eus néanmoins le sentiment d'avoir fait valoir bien largement mon droit sur le crédit ainsi accordé, et je reconnus, après avoir lu et relu la lettre, que j'avais toutes les raisons de lui être reconnaissant.

Il va de soi, d'autre part, que je n'avais nullement l'intention de suivre les excellents et judicieux conseils qui m'étaient ici prodigués. Pareille chose n'arrivera jamais, car les dieux ont placé, tout comme la sueur avant

le succès, la souffrance avant l'expérience, et j'étais d'avis que c'était seulement maintenant que la partie allait commencer. Mais il me semblait qu'il était à présent grand temps de me mettre en route pour les terres inhabitées, si je ne voulais pas m'en retourner de façon peu brillante et je commençai à chercher autour de moi quelques complices.

Comme maintenant l'argent ne me manquait pas, je fus plus à mon aise pour m'occuper de mes plans. Je disposais de la somme énorme de cent marks qui était bien plus considérable que la solde de cinq années et peut-être qu'une fortune en tout autre lieu.

Dès que les grosses pièces de cent sous tintèrent dans ma poche, j'eus l'impression qu'on me considérait comme un autre homme. Tout d'abord Massary m'offrit ses services moyennant le salaire princier de quarante pfennigs qui devait lui être payé tous les dix jours. Au nombre des rêveries – et elles étaient légion – que mon esprit se plaisait à imaginer, avait figuré de tout temps la pensée de l'agrément qu'il y aurait à pouvoir se diviser pour ainsi dire en deux parts dont l'une se consacrerait tout entière aux choses qu'on aimerait, cependant que l'autre accomplirait les besognes utiles. Je vis quelque chose d'analogue se réaliser, dans la mesure où Massary se métamorphosa pour me servir en une sorte de second moi. Le matin, quand le signal du réveil retentissait dans les chambres, je m'accordais un petit quart d'heure encore, en attendant que Massary apparût avec le café. Puis il commençait à m'habiller comme un mannequin de mode militaire, et faisait le tour de ma personne, l'œil attentif, enlevant encore ça et là, d'un souffle, un grain de poussière de ma tunique. Il s'occupait si passionnément de la lessive et de l'astiquage que je ne me souciais plus du tout de ces choses.

Paulus voyait d'un œil sombre ces procédés inouïs. Enfin, un jour que j'étais entré dans la chambrée trois minutes avant l'appel en criant, comme à l'ordinaire : « Massary, est-ce que mes affaires sont prêtes ? » il tenta de m'amener à une explication. Or, à son grand étonnement, le caporal Davide intervint dans nos démêlés et expliqua que cette histoire était une affaire purement privée entre moi et Massary. Paulus, il est vrai, ignorait que le soir même où j'avais reçu la lettre, Davide m'avait pris à part confidentiellement et m'avait engagé à être prudent avec une pareille somme entre les mains. En même temps, comme juste à ce moment-là il était sur le point d'entreprendre l'une de ses joyeuses équipées dans le quartier ténébreux, il profita de l'occasion pour toucher quelques mots d'une

petite difficulté d'argent où il se trouvait. De telles combinaisons cependant étaient bien trop dans l'air pour que Paulus n'en eût pas le pressentiment. Mais il se contenta de me prophétiser qu'une fois dans le camp, loin des commodités de la garnison, je me repentirais bien vite de mes négligences. Toutefois, comme je rêvais d'expéditions bien différentes, je ne me laissai pas troubler par ses avertissements.

Du reste je n'étais pas le seul auquel on vînt en aide de cette manière. C'est ainsi que le candidat à l'enseignement supérieur se faisait envoyer régulièrement de petites sommes avec lesquelles il se procurait du tabac et des cigarettes ; celles-ci lui servaient à payer les leçons de langue parlée qu'il se faisait donner. Bien des fois je l'ai vu, tantôt avec un Arabe, tantôt avec un Italien, assis au pied de la muraille du Sud et répétant avec une application orientale les mots et les phrases qu'il se faisait prononcer.

Léonard aussi, qui possédait des biens personnels, reçut durant ces jours de l'argent. Malgré l'avertissement précis que j'avais reçu, je lui rendais visite de temps à autre à la cantine, où l'on pouvait le trouver régulièrement devant une bouteille. C'était une chose étonnante que la rapidité avec laquelle la destruction opérait en lui ; ses traits étaient de jour en jour plus bouffis et mélancoliques. Comme j'essayais de lui dire combien il lui était facile cependant de sortir de son écrasante situation, il s'anima un peu et commença enfin à s'occuper de toutes sortes de préparatifs. Comme il ne connaissait pas les règles de mon jeu, il dut sans doute me tenir au bout de peu de temps pour complètement fou, car j'exigeai de lui qu'il se gardât de prendre aucun billet de chemin de fer et de rassembler des vivres ; et même, je crois me rappeler une conversation des plus absurdes où je tentai de le convaincre que dans ces pays il n'y avait pas du tout de chemins de fer. J'eus de nouveau l'impression qu'une anxiété malade l'entravait. Vraiment, des impressions qui me semblaient, à moi, presque imperceptibles, produisaient chez lui des effets extraordinaires. Ainsi, vers cette époque, il me donna à lire une lettre de son frère d'où il ressortait, à propos des choses effroyables qu'il prétendait avoir entendues dans le vestibule, qu'il ne s'était agi en réalité que de propos familiaux comme on en tient d'habitude, et dont le contenu avait été démesurément grossi par la sensibilité de Léonard. Ici aussi, il prétendait que chacune de nos conversations, chacune de nos démarches, était surveillée par des espions. Cette idée était naturellement

aussi loin des esprits que celle, pour un pêcheur qui a fermé tout un golfe avec ses filets, de suivre les mouvements de chaque poisson pris à part.

Enfin j'arrivai à lui faire promettre que durant l'après-midi du deuxième dimanche que nous passerions ici, nous ferions une petite excursion devant la porte de Tlemcen, d'où nous ne reviendrions pas, tout simplement. A l'instant cependant où cette promenade allait commencer, il fut tourmenté par de nouvelles hésitations ; l'idée le prit de vouloir se faire coiffer d'une manière calculée par rapport à son signalement.

Comme il était impossible de le détourner de cette idée, je dus l'attendre pendant qu'il disparaissait dans une boutique de coiffeur pour se faire raser les pattes qui lui descendaient très bas sur les tempes, à la bonne manière bourgeoise. Quand il en ressortit, je vis aussitôt que quelque chose s'était passé en lui. Il m'avoua tout de suite, en effet, qu'au moment où il avait senti le rasoir nu sur sa peau, une frayeur irrésistible l'avait saisi, et, pareil à quelqu'un que le froid fait frissonner, il manifesta le vif désir d'un verre de vin. Comptant que la boisson peut-être lui donnerait du cœur, je l'accompagnai à la cantine ; mais lorsque je l'entendis me déclarer alors que c'était surtout l'idée d'avoir peut-être à passer Noël dans le désert, qui l'avait accablé, je le plantai là et m'en allai furieux.

Dans l'espérance cependant de dénicher encore un compagnon, je m'en fus à travers les salles et les paliers, presque déserts à cette heure. De gens qui voulaient s'enfuir, il n'en manquait pas ; mais ils ne me paraissaient pas aimer assez la conversation. D'ailleurs il était d'usage de se séparer des autres auparavant durant un certain temps et de forger des plans ; or j'étais en quête de quelqu'un qui m'accompagnât aussitôt. Je me serais volontiers joint à Paul, qui déjà avait une profonde connaissance de la vie d'ici, et nourrissait de vastes projets ; mais il passait son temps dans des délibérations sans fin, rassemblant pour cela près du rempart de la ville les compagnons qu'il s'était peu à peu découverts ici ; elles faisaient presque songer à l'antique jeu de voleurs et gendarmes. Les propos qu'on y tenait étaient sensationnels ; on aurait dit qu'ils songeaient à mener une existence de brigands armés. Lorsque, plus tard, je lus dans les journaux qu'on avait arrêté du même coup seize hommes à la frontière espagnole, je ne fus pas sans deviner de qui il s'agissait.

Dans l'une des salles, je rencontrai Benoît ; il se trouvait seul et était assis, les jambes repliées, sur son lit où il fumait des cigarettes et s'absorbait

dans *Les Mystères de Paris*. Je n'avais jamais pu lui parler ici que quelques instants, car il logeait avec les anciens, dont le service était différent.

Quand je l'abordai en lui disant : « Dis donc, Karl, j'ai besoin de quelqu'un qui vienne avec moi au Maroc », il mit son livre de côté et répondit :

— Ça tombe bien ; je recommence à m'embêter ici.

OceanofPDF.com

XXI

Il semblait, en effet, que Benoît traversât une crise d'ennui, car, bien que les difficultés lui fussent bien plus familières qu'à moi, c'est à peine s'il se conduisit moins étourdiment que moi. Il se peut aussi tout simplement qu'il n'ait pas voulu m'ôter mon plaisir, et qu'il lui ait été tout à fait indifférent d'être ici ou là, ou bien encore que ma société l'amusât.

Il exigea seulement que je me procurasse en ville des provisions pour deux jours, il pensait les renouveler à Tlemcen, ville située plus près de la frontière. Il me munit dans cette intention de deux musettes que je cachai sous ma capote. Lui-même se chargeait de faire passer par la garde deux grands bidons, car il possédait son « passe-partout ». Je devais l'attendre après la tombée de la nuit dans une gargote arabe derrière la mosquée, où nous voulions nous fortifier pour la route de quelques crêpes frites dans le miel, dont il vantait l'excellence.

Tout cela fut convenu en un quart d'heure. Je dus employer un autre quart d'heure à me débarrasser du gros Hoor que je rencontrai dans l'escalier et qui voulait absolument m'accompagner en ville. Je trouvai tant de faux-fuyants qu'il commença à se méfier et me déclara ouvertement que j'avais en tête des choses scabreuses dont je ne pourrais me tirer sans sa protection. Je ne parvins à me défaire de lui qu'en lui promettant un rendez-vous. Enfin, très content, je me glissai hors du portail avec mes musettes. L'idée que Benoît pouvait me laisser en plan ne me vint pas à l'esprit.

Nous devions nous retrouver à neuf heures ; il restait jusque-là quelques heures encore, que j'employai à rôder dans la ville et à commettre toutes sortes de sottises. Ce fut miracle presque si une fâcheuse aventure ne m'arriva pas dès ce moment. C'est ainsi, comme je me trouvais devant la boutique d'un horloger, qu'il me vint à l'idée d'entrer et de me procurer une boussole de poche ; c'était bien là l'objet le plus suspect dont on pût s'enquérir ici. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'horloger, après que j'eus

quitté sa boutique, sortit sur le pas de sa porte et me suivit curieusement des yeux.

Pour me soustraire à ses regards, je me hâtai d'obliquer dans un étroit fouillis de ruelles qui aboutissait à une longue rue malpropre où je vis de nombreux soldats qui flânaient désœuvrés de-ci delà. Nombre d'entre eux s'amusaient à échanger des plaisanteries avec des jeunes femmes qui se tenaient accroupies sur le sol devant des huttes d'argile délabrées, ou plutôt des antres, et essayaient de se réchauffer les mains au-dessus de grands vases de terre remplis de charbons de bois ardents. On en voyait d'autres disparaître dans de petits bars qui n'étaient séparés de la rue que par des rideaux faits de perles de verre ou de roseaux multicolores. Dans les angles se tenaient des marchands qui grillaient sur des feux de bois allumés en plein vent de petits morceaux de mouton saupoudrés de poivre qu'ils avaient enfilés sur de minces broches.

Il commençait à faire nuit ; les nombreux feux qui brillaient, le mélange des voix parlant toutes sortes de langues, et les ombres obscures qui se mouvaient dans les huttes d'argile, donnaient à l'endroit un air de méchanceté. J'étais sans doute tombé dans le quartier noir où le caporal Davide aimait passer du bon temps, et dont l'accès, ainsi qu'il était placardé à la porte de la caserne, était interdit sous peine de cinq jours de prison.

Tandis que je regardais ainsi les alentours avec curiosité, je vis que la rue se vidait subitement comme par enchantement. Tous les flâneurs s'éclipsèrent par les ruelles latérales, et, ne pressentant pas grand-chose de bon, je m'empressai de me ruer derrière eux. L'instant d'après, la patrouille chargée de faire la police en ce lieu apparut dans la longue rue ; elle emmenait, baïonnette au canon, quelques étourdis qu'elle avait attrapés.

A peine le danger avait-il disparu que, comme au jeu du chat et de la souris, tout reflua dans la rue. Je m'étais enfui derrière quelques autres qui s'étaient fourrés dans un coin noir ; je reconnus parmi eux mon compatriote Huke, qui se montra très heureux de me voir. Il s'efforça aussitôt de me convaincre que je devais rendre visite avec lui à deux Espagnoles de seize ans, merveilleusement belles, dont la maison, à ce qu'il me dit, était tout près de là. Je l'avais déjà entendu, dans notre chambrée, vanter cette découverte à son ami le caviste ; il ne parlait même que de cela. Bien qu'une telle aventure me causât presque de l'angoisse, je me laissai entraîner par là,

partagé entre la crainte et la curiosité, et je le suivis qui se faufilait comme un matou dans des passages et des arrière-cours obscurs.

Cette anxiété augmenta encore, lorsque, après que nous eûmes atteint la rue, il m'entraîna dans l'une des sombres habitations. Là je le vis saluer, de l'air d'une vieille connaissance, deux personnes qui pouvaient aussi bien avoir vingt ans que seize ans et être aussi bien des Juives que des Espagnoles, mais qui pour le connaisseur ne manquaient certainement pas d'attrait. Elles portaient des vêtements jaunes, ce qui n'allait pas mal à leurs chevelures bleues-noires, et leurs lèvres retroussées leur faisaient une mine provocante, ou, à ce qu'il me parut, menaçante. Bien que théoriquement la situation n'eût rien de mystérieux pour moi, pratiquement cependant elle se présentait à moi sous un jour tout autre et difficile à décrire, – à peu près comme à quelqu'un qui aurait pénétré dans un espace absolument interdit où un démon pourrait jaillir soudain du mur et vous mettre en pièces.

Aussi la gaillarde assurance avec laquelle mon compatriote allait et venait dans ces lieux me paraissait-elle presque incroyable, et comme un tour de sorcellerie. Sans se soucier autrement de moi, il me présenta comme un excellent garçon qui ferait tout de suite un bon client, et, pareil à quelqu'un qui dégringole la pente d'une montagne, il disparut avec l'une d'elles dans une pièce voisine, me léguant à celle qui restait.

Dans cette délicate situation, je trouvai que le mieux était encore de faire comme si je n'avais rien à voir dans toute cette affaire. Je m'assis donc à une petite table qui était près de l'entrée et que décorait, telle une nature morte, un énorme oignon d'Espagne, – sans doute avions-nous interrompu le dîner. Après être resté là un moment à regarder devant moi d'un air absorbé, je risquai un coup d'œil oblique, et fus saisi d'une nouvelle frayeur deux fois plus forte, car la dame en jaune, tout comme si elle avait été parfaitement seule dans la pièce, était en train de glisser la tête hors de son cotillon, sous lequel il n'existait ni chemise ni linge d'aucune sorte. A ce spectacle inattendu, je m'élançai vers la porte comme si une guêpe m'avait piqué, moins par vertu il est vrai que sous le coup d'un trouble irrésistible. Comme j'entendais de grands cris derrière moi, je redoublai de vitesse sans songer à l'infortuné Huke que je laissais dans le traquenard, pour répondre de l'escroquerie. Il restait là dans la pénible posture d'Isengrin quand il alla à la pêche avec Renard sur la glace, situation dont on pourra trouver les détails en lisant cette superbe épopée.

Sorti de cette aventure où je l'avais échappé belle, le moment me parut venu de chercher la gargote où je devais attendre Benoît. Dans mon émotion, j'aurais presque oublié les achats dont il m'avait chargé, et ce ne fut qu'en passant près de la mosquée, sur un marché éclairé par des flambeaux rouges, que je m'en souvins.

A vrai dire, je trouvais bien dommage que nous ne voulussions pas vivre tout à fait comme les solitaires, qui cependant avaient souvent subsisté durant plus de quarante ans de cette manière, et ne s'étaient jamais soucié de choses pareilles ; mais un excellent expédient me vint à l'esprit. Il devait pourtant bien y avoir certains arbres fruitiers dans ces contrées, me disais-je, ne serait-ce que les figuiers sauvages, dont j'avais vu moi-même les plants, de taille médiocre, durant le trajet en chemin de fer depuis Oran. Eh bien, si j'achetais maintenant des fruits de ce genre, ce ne serait qu'une légère dérogation à la stricte observance, et qu'on pourrait excuser pour le début.

Je découvris à ma grande joie qu'ici justement les figues ne manquaient pas. On les offrait aux acheteurs dans presque chaque boutique en quantités prodigieuses tantôt amoncelées en tas d'un brun doré, tantôt comprimées en gros blocs. L'un de ces blocs surtout attira mes regards ; il était formé de fruits encore tout frais et d'un vert d'herbe. Ceci me parut être la nourriture indiquée pour une telle entreprise. Je sortis donc ma musette, et m'en fis verser de quoi charger un âne.

Quand je les eus convenablement arrimés, la partie concernant les préparatifs me parut réglée aussi bien qu'il se pouvait, et je me hâtai vers le lieu de notre rendez-vous pour m'offrir un régal de beignets. Benoît les avait vantés à juste titre ; ils étaient pris dans un grand récipient de graisse bouillante, plongés dans du miel doré, puis saupoudrés de sucre. Il y avait aussi à cet endroit du bon café, qui était dans de minuscules pots de cuivre sur des charbons de bois ardents. Tandis que je me délectais à ces plaisirs, la neuvième heure s'écoula, et j'entendis depuis le rempart le clairon sonner le signal de la fermeture des portes de la caserne ; les patrouilles de nuit commencèrent à parcourir la ville.

Enfin, comme j'avais résolu de me mettre en route, je vis entrer Benoît ; il avait une écorchure au front et me salua sans aménité. Il se fit, comme quelqu'un qui a besoin de reprendre souffle, apporter du café et de l'eau-de-vie, et je vis bien, à ses propos, qu'il était déjà au courant de mon aventure

galante, où c'était surtout le fait que je me fusse enfui sans m'occuper de ce que devenait Huke qui semblait le fâcher. Comme je sentais qu'il avait raison, je l'écoutai sans songer à me défendre, d'autant plus que j'appris qu'entre-temps on avait fort maltraité l'infortuné Huke. Les reproches déjà que m'avait faits le terrible Reddinger après sa bagarre m'avaient piqué ; aussi pris-je la résolution en moi-même que jamais plus désormais je ne me tiendrais à l'écart d'aucun échange de horions, mais bien que j'y participerais autant qu'il serait en mon pouvoir.

Benoît avait appris l'équipée par le gros Hoor, dont les soupçons sur mes intentions de m'engager dans des sentiers douteux s'étaient encore trouvés fortifiés par mes échappatoires. Aussi, gardien invisible, s'était-il glissé à ma suite, et nous avait-il vus également nous engouffrer chez les dames en jaune. Cherchant aux alentours s'il ne verrait pas quelque renfort, il tomba sur Franzl, Paul et Benoît ; en revenant, ils entendirent de loin déjà les pitoyables clameurs de Huke et virent la maison assiégée par une foule ténébreuse qui s'était ameutée en moins d'un instant. Des soldats, d'autre part, accouraient, car les rapports entre eux et la population indigène, qu'ils appelaient d'ordinaire avec mépris les *bicots*, étaient toujours tendus, et une occasion comme celle-ci suffisait pour déchaîner les partis l'un contre l'autre.

J'appris de Benoît, avec un effroi mêlé de joie, qu'une véritable bataille de rue s'était déroulée, où l'on avait lancé des tuiles du haut des toits. Le gros Hoor surtout avait accompli des prodiges à cette occasion, avec un pieu de clôture, et c'était surtout à lui que Huke devait de s'être enfin tiré de sa fâcheuse situation.

Bien que je ne fusse pas peu fier au-dedans de moi d'avoir révolutionné de la sorte tout un quartier de la ville, je jugeai cependant préférable de n'en rien laisser voir à Benoît. Je lui montrai les deux musettes pleines à craquer ; il approuva de la tête et fut d'avis qu'il était à présent grand temps de déguerpir. Nous nous fîmes encore remplir de vin l'un des grands bidons, et l'autre d'eau, puis nous sortîmes sur la place, derrière la mosquée.

XXII

Le fait est que nous vîmes, comme en une fourmilière bouleversée, quantité de patrouilles qui circulaient dans les rues et que nous dûmes, avant d'atteindre la porte de la ville, nous esquiver deux ou trois fois dans des entrées de maison obscures.

Nous jugeâmes également préférable de ne pas passer directement par la porte de la ville, et nous escaladâmes à quelque distance de là le haut rempart. Après nous être frayé un chemin à travers une série de jardins et à travers un cimetière arabe dont les turbans de pierre brillaient au clair de lune, nous atteignîmes la grand-route, laissant derrière nous, à ce qu'il me semblait, la zone où l'on pouvait encore nous rattraper.

Une route empierrée menait vers Tlemcen, mais nous nous en écartâmes, croyant entendre derrière nous des pas ; on voyait aussi les lumières d'une voiture. Nous nous maintînmes à quelque distance de la route, sur un sol plat semé d'innombrables pierres. Il y avait aussi de temps en temps des surfaces occupées par une herbe sèche qui croissait clairsemée comme les soies sur le dos d'un porc. Comme Benoît pensait que nous ne pouvions guère nous égarer puisqu'une voie ferrée courait sur notre gauche, nous ne faisons pas grande attention à la direction, et, plongés dans des entretiens de toutes sortes, nous avançons au petit bonheur. C'était vraiment une chance pour moi d'avoir trouvé Benoît comme compagnon. Il avait gardé suffisamment l'esprit de l'enfance pour se prêter sérieusement à mes questions ; elles étaient pourtant bien bizarres, souvent :

— Dis donc, Karl, toi qui as déjà vu des combats, comment est-ce donc exactement, quand on entend siffler les balles ?

— Quoi donc ? Rien de particulier ; c'est dans les bouquins qu'on lit, que ça s'entend le mieux. Je n'ai encore jamais entendu siffler une balle ; ces types-là ont tous de bons fusils, ça ne fait qu'une détonation.

— Oui, je pensais bien que ça devait être autrement, en fin de compte ce n'est pas le sifflement l'important. Mais quand on est dans la mêlée, je me

disais ?

— Il n'y a pas du tout de mêlée. Quand on est assez près l'un de l'autre, un des deux fiche le camp.

— Mais cela pourrait pourtant se produire !

— Je vois ce que tu veux dire, Herbert ; tu voudrais savoir comment c'est, quand on arrive aux derniers moyens. Alors je dois dire que tout se gâte, et c'est bien pourquoi la plupart fichent le camp.

— Mais pas tous !

— Pas tous, certainement, mais ceux-là sont un tout petit nombre.

Nous marchâmes durant un moment, puis je repris le fil de nos propos :

— Dis donc, Karl ?

— Quoi, Herbert ?

— Si, dans notre cas...

— Entendu, Herbert. Ça va de soi.

Et nous nous serrâmes la main.

Nous trompâmes le temps par ces conversations et d'autres du même genre, qui excitaient fort mon courage. Chacun connaît le sentiment joyeux qui s'empare de nous lorsque nous découvrons un homme. Je le goûtai telle une ivresse entraînante, car j'aimais vraiment bien Benoît.

Au bout d'un moment, le talus de la voie ferrée surgit devant nous ; sans doute nous étions-nous écartés trop loin vers la gauche. Tantôt bras dessus bras dessous, tantôt la main sur l'épaule de l'autre, nous avançâmes en suivant le remblai. Ce parcours fut bien fatigant, et Benoît estima qu'un casse-croûte ne serait pas pour nous déplaire. Nous nous écartâmes donc de nouveau de la voie ferrée pour gravir une colline sur laquelle un petit bâtiment blanc était éclairé par la lune. Benoît dit que c'était un marabout, la tombe d'un saint, où nous n'avions certainement rien à craindre durant la nuit. Après avoir escaladé l'étroite enceinte, nous nous allongeâmes sur le sol, et Benoît m'invita à montrer ce que j'avais apporté de bon.

Lorsqu'il vit le cadeau, il se mit, sans égard pour le saint homme dont nous étions les hôtes, à proférer des jurons effroyables :

— Est-ce que tu es devenu fou ? Des figues, des figues vertes ? C'est pire que la dysenterie dans les jardins arabes. Misère, un sac de graines de ricin aurait encore été meilleur que ça !

C'est en vain que je cherchai à le persuader qu'il n'y avait pourtant rien de plus nourrissant que ces fruits savoureux ; il ne voulait rien admettre.

Enfin, il lui fallut bien s'en contenter, et nous nous mîmes à attaquer ma provision. A vrai dire je trouvai la chère quelque peu dure et sèche, mais autrement fort bonne, quoiqu'elle grattât le gosier et laissât derrière elle une forte soif. Comme Benoît ne voulait à aucun prix me laisser boire de l'eau avec, nous vidâmes la grande bouteille de vin rouge, et il redevint peu à peu plus aimable.

Comme la lune commençait déjà à pâlir, nous nous remîmes en route, afin de découvrir, dès avant le premier rayon, une cachette où pouvoir passer la journée. La halte nous avait alourdi les jambes ; aussi éprouvai-je un certain plaisir lorsque, sortant de la pierraille, nous trouvâmes un étroit sentier que bordaient deux rangées d'arbres bas, pareils à des saules. Comme nous y avions fait une centaine de pas, nous entendîmes tout près devant nous un bruit de sabots de cheval et un léger cliquetis de métal.

En pareilles circonstances, l'homme à cheval est toujours l'adversaire de l'homme à pied, – cette idée m'apparut dans un éclair. Benoît me saisit par le bras et m'entraîna dans un épais fourré de la taille d'un homme, qui était tout près du chemin. Nous nous y blottîmes derrière des plantes bizarres ; elles avaient des piquants comme des chardons gigantesques et portaient des fruits pesants, qui me heurtaient au visage telles des masses d'armes dentelées.

A peine nous étions-nous tapis que, retenant notre souffle, nous vîmes filer sur la route les ombres de deux cavaliers. Je fus presque étonné qu'ils nous dépassassent si simplement, et quand je les vis tourner dans la direction même du marabout où nous venions de goûter si paisiblement, l'effroi me saisit après coup, et je ne me fis plus du tout l'effet d'être invisible comme je l'avais cru.

La rencontre, d'autre part, était cependant passionnante, et nous étions très contents que tout se fût si bien passé. Le maquis sauvage surtout dans lequel nous étions tapis me donnait déjà comme un avantgoût des solitudes qui nous attendaient ; il me semblait que c'était la chose la plus africaine que j'eusse vue jusqu'alors.

Quand le péril se fut écarté, nous reprîmes notre pérégrination. Déjà une barre de clarté commençait à colorer le ciel de l'Est, lorsqu'un groupe de constructions coniques surgit à quelque distance. Nous les prîmes d'abord pour des cabanes, mais, nous étant prudemment rapprochés d'elles, nous vîmes bientôt que c'étaient des meules de paille d'une espèce particulière,

disposées en forme de poires autour de grandes perches. Sans doute en détachait-on chaque fois avec des couteaux bien affilés la quantité de paille ou de foin dont on avait besoin, car nous en vîmes dont il ne restait plus en quelque sorte que le noyau, cependant que d'autres venaient seulement d'être entamées ou même étaient encore intactes.

La découverte de cette installation nous réjouit considérablement, et nous nous félicitâmes d'avoir découvert une si bonne cachette. L'entreprise semblait se dérouler tout à fait comme je m'y attendais. Nous choisîmes l'une des plus grandes meules, et, à l'endroit où elle touchait le sol, arrachâmes de la paille jusqu'à ce qu'il y eût un creux formant une sorte de tanière. Benoît me dit de m'y glisser, et je l'informai que j'étais aussi bien à l'abri que dans un lit à baldaquin. Sur quoi il y rampa lui-même et se mit à ramener soigneusement la paille dans l'ouverture, ne laissant qu'un petit trou pour respirer.

On y était en effet bien au chaud et très à son aise, encore qu'il y fût assez poussiéreux, et l'espace ne manquait pas, car nous avions creusé le trou assez profond pour pouvoir nous y étendre de tout notre long, et il nous fallait étendre le bras si nous voulions toucher la voûte.

Les musettes confortablement glissées sous la tête, et mâchonnant de temps à autre une figue verte, nous causâmes quelque temps encore. La marche avait été réellement fatigante, mais c'était rudement beau d'être ainsi passé à travers tout obstacle, et spécialement à travers le maquis sauvage. Et nous pouvions maintenant dormir tout notre saoul jusqu'au lever du soleil.

– Eh, Karl, murmurai-je encore, la cachette est vraiment bonne ?

Et je l'entendis qui me répondait, à moitié endormi déjà :

– Le diable et sa grand-mère ne nous trouveraient pas ici !

XXIII

J'avais dormi d'un profond sommeil jusqu'à la moitié de la matinée peut-être, lorsqu'un rêve pénible se mit à me persécuter.

D'abord, je crus entendre des bruits désagréables, comme feraient l'eau et le vent, et, comme si j'étais dans un lit, je ramenai sous mon menton, telle une couverture, les brins de paille épars. Puis, durant un bon moment, je perçus un vacarme comme celui qui règne dans les foires. Le même motif revenait constamment : à la voix de quelqu'un qui lançait un appel, une masse de gens répondait, non pour applaudir, mais en s'esclaffant au contraire d'une manière extraordinairement moqueuse.

A demi éveillé, à demi dormant encore, je tâtonnai autour de moi dans la cavité, me demandant quel pouvait bien être l'animal phénomène qu'on offrait ainsi à la criée. Mon doute à ce sujet ne devait pas durer bien longtemps, car j'entendais de plus en plus distinctement la voix dont j'avais cru rêver, et je m'aperçus enfin que c'était Benoît qui, dehors, lâchait par longs chapelets tous les jurons qu'il avait ramassés dans trois continents, et ce n'est pas peu dire. Rapide comme un nageur qui remonte à la lumière, je divisai avec mes bras la paille amoncelée et émergeai à l'extérieur où une surprise de qualité m'attendait.

Il existe une catégorie de rêves pénibles, dont les esprits craintifs surtout sont affligés, et qui consiste par exemple à se voir arraché à la chaleur du lit et transporté magiquement en pleine place du marché ou dans une salle remplie de monde où l'on s'efforce vainement de dissimuler sa nudité. Je crus être dupe à cet instant d'un rêve de ce genre, et cela d'autant plus que le soleil ardent qui rayonnait au-dehors m'aveugla un moment. A l'instant même, en effet, où je surgissais de ma tanière, je fus accueilli par une clameur d'allégresse comme on en entend dans les théâtres de faubourg lorsque le personnage comique apparaît, sortant des coulisses.

Les choses de ce genre font un effet d'autant plus angoissant qu'on ignore davantage leurs causes, et cependant tout s'était produit d'une façon

très naturelle. Tandis que nous dormions comme des bienheureux, en effet, le propriétaire de la meule était arrivé, venant d'un petit village malpropre qui était tout près de là, pour couper de la paille, et il avait aussitôt remarqué le chambardement que nous avions fait. Pensant que quelque animal s'était caché dans sa paille, il avait piqué dans notre tanière avec une fourche à longues pointes, et nous pouvions encore nous estimer heureux qu'il n'eût rien embroché d'autre que le calot de Benoît, – trophée qu'il se hâta d'emporter pour le présenter au poste de spahis qui se trouvait sur le territoire de la commune.

Si nous avions établi notre camp une demi-heure plus tard, la vue de ce poste n'aurait pu nous échapper, car il n'était distant que de quelques centaines de pas, et se trouvait à la hauteur à peu près du marabout, mais de l'autre côté de la voie ferrée.

L'arrivée des deux spahis, que nous avions déjà rencontrés durant la nuit, avait attiré tout le village, et petits et grands s'étaient rangés pleins d'une joyeuse attente autour de notre meule comme autour d'un terrier de renard. C'était là le vacarme que j'avais entendu en rêve, et qui avait réveillé Benoît avant moi.

Si l'excellent garçon avait juré d'une façon tellement effroyable, c'était surtout pour m'avertir, moi à qui personne ne songeait, du bouleversement de la situation. D'autant plus grande fut la jubilation qui m'accueillit quand je surgis ainsi à l'improviste, à moitié plongé dans le rêve encore, et couvert de la tête aux pieds de longs brins de paille. Je reconnus peu à peu une cinquantaine de visages bruns qui se motjuaient de moi tout à fait ouvertement, ainsi que les deux spahis, se tenant les côtes, et entre eux deux Benoît, qui lui aussi à présent commençait à rire.

Il n'existe rien sans doute d'aussi mauvais pour l'état de rêve qu'une pareille hilarité, qui nous arrache brusquement les écailles des yeux, et nous fait voir comme en un miroir le comique et l'incongru de notre situation.

Pour moi, en tout cas, ce fut l'instant où je commençai à maudire mon aventure africaine. Les gaillards bruns, je dois le dire, riaient aussi d'une façon par trop dépourvue d'égards, sans la moindre apparence de civilisation, et j'avais vaguement l'impression qu'il était encore heureux que les deux spahis fussent là. J'appris plus tard que quelques semaines auparavant, ici, et presque à la même place, ils avaient à peu près lapidé mon compatriote Huke à coups de betteraves pourries. Du reste, la moitié

au moins des fugues de ce genre s'achevaient dès ce bercail, terme de la première marche nocturne, et à chacune de ces captures, le village recevait une prime. Ainsi, ce n'était même pas d'une manière originale que le destin du Borgne m'était arrivé, et j'envisageais avec un accablement accru le second éclat de rire qui nous accueillerait à la porte de la caserne.

Quand nous eûmes stationné ainsi durant un moment pour l'amusement de la galerie, notre tanière fut explorée consciencieusement, afin de voir si par hasard un troisième encore n'y était pas caché, et nous prîmes enfin avec les trois spahis le chemin de leur poste.

A ma grande surprise, Benoît se mit aussitôt avec eux sur le pied d'une véritable camaraderie, et ils commencèrent à échanger des plaisanteries comme on en aime dans les casernes. J'étais, moi, bien trop contrarié pour prendre part à cette gaieté ; il n'y avait plus trace en moi, je le sentais bien, de la légèreté avec laquelle j'avais pris les choses jusque-là. Et une observation que je fis durant ce court trajet vint encore m'inspirer un nouveau dépit. Nous passions près de l'endroit où nous nous étions cachés durant la nuit, et je découvris que ce taillis sauvage, à la lumière du jour, n'était rien d'autre qu'un gigantesque champ d'artichauts, dont les têtes dentelées s'étendaient au loin en rangées régulières. Ainsi se modifient les choses sous un éclairage plus sévère.

Le poste de spahis, dans le voisinage duquel nous avions trouvé notre merveilleuse cachette, était bâti comme une petite forteresse ; un haut mur à meurtrières formait une enceinte carrée. Il hébergeait, avec leurs familles, quatre soldats vieillis sous le harnais. Pour les visiteurs de notre sorte, une salle de réception était prévue, où porte et fenêtres étaient solidement garnies de barreaux. Nos guides nous y introduisirent, et s'efforcèrent de nous consoler en nous affirmant qu'ils allaient nous faire préparer une bonne petite soupe par leurs femmes. Le policier n'est pas seulement l'ennemi des prisonniers, il est aussi leur ami ; il existe ici un rapport comme entre le chasseur et son gibier.

Benoît les exhorta à ne pas oublier le vin et les acôtés, étant donné que nous étions en fonds, et il m'engagea à montrer les espèces sonnantes ; cette vue parut les réjouir. Puis nous entendîmes de lourds verrous qu'on poussait très soigneusement, et nous eûmes tout le temps d'examiner notre cachot.

Nous nous trouvions dans une pièce qui était assez grande pour y loger toute une bande de brigands ; son plafond se voûtait puissamment, et elle

était blanchie à la chaux. Le sol était pavé, et tout l'aménagement consistait en un grand bat-flanc de bois sur lequel était étalée une mince couche de paille.

Que nous eussions eu là de nombreux prédécesseurs, les murs en témoignaient, qui servaient de registres pour les hôtes de passage, et sur lesquels tous les propres à rien de la terre avaient gravé ou écrit leur nom. On pouvait y lire aussi plus d'un vers et plus d'une remarque excellente, non seulement dans toutes les langues de l'Occident, mais aussi tracés dans les caractères et les signes crochus qu'on apprend dans les synagogues et les écoles islamiques. Parmi le foisonnement de ces inscriptions qui revêtaient les murs comme une décoration arabe, je découvris un cœur immense, où l'homme de mon pays, Huke, s'était immortalisé : Henri Huke, Brunswick, 17, rue des Acacias, troisième étage.

Nous sentîmes nous aussi l'obligation de laisser ici un témoignage de nous, et confectionnâmes une inscription qui peut-être orne encore le mur, là-bas : Charles Benoît et Herbert Berger, – et Benoît, qui ne dessinait pas mal du tout, fit mon portrait à côté ; il le couronna d'une auréole de brins de paille et me mit dans la main, comme globe impérial, une figue verte.

Ayant rattrapé sur le bat-flanc quelques heures du sommeil dont nous avions été frustrés, nous fûmes réveillés par le bruit des serrures, et l'un des spahis entra, suivi de sa femme, qui apportait la soupe promise. Il avait aussi débouché pour nous dans la cave un cruchon de vin ventru. Benoît, après avoir goûté, entra immédiatement en pourparlers avec lui au sujet d'une seconde édition qui ne serait pas pour nous déplaire, vers le soir ; il exprima également un désir de cigarettes et de sardines à l'huile, et le seigneur de ce château lui répondit qu'il ne voyait en cela rien de défendu, ses instructions contenant un article particulier sur la nourriture à frais personnels.

La société de Benoît, sous ce rapport, était une véritable bénédiction pour moi, car je manquais alors, et devais manquer longtemps ensuite, de l'humour indispensable, et dans mes relations avec les puissants de ce monde, petits et grands, il me fallait avoir recours à des intermédiaires.

Le vin surtout était le bienvenu pour nous comme remède contre une espèce de fièvre dont Benoît – avec raison sans doute – attribuait l'origine aux figues vertes. Nous nous établîmes sur le bat-flanc et plaçâmes le

cruchon entre nous, cependant que Benoît se chargeait à lui tout seul de la conversation et que je l'écoutais.

Le temps, dans ces occupations, s'enfuit comme à tire-d'aile ; on aurait pu sans difficulté donner à Benoît l'emploi de conteur public dans un café arabe. Il racontait le contenu de livres qu'il avait lus et dont sa mémoire avait retenu les moindres détails. Nos goûts étaient les mêmes dans la mesure où nous étions tous deux lecteurs jurés des épais bouquins de Victor Hugo, Dumas père et Eugène Sue, dont les éditions populaires se succèdent depuis plus de cent ans.

Benoît était familier de ces ouvrages qui sont l'inébranlable base de tous les cabinets de lecture, mais il connaissait aussi des œuvres rares, tel ce *Chercheur de perles de Ceylan*, dont je n'avais jamais entendu parler et que j'ai vainement cherché par la suite. Le plus remarquable là-dedans, c'était que les choses que je connaissais déjà devenaient, dans le récit qu'il en faisait, plus compliquées et plus captivantes qu'elles ne l'étaient dans mon souvenir. Ceci était dû pour une part au charme plus profond, encore que plus éphémère, que possède de façon générale le mot parlé ; mais il avait également acquis, dans l'empire de l'opium, la science des couleurs insolites. Je goûtais de la sorte le reflet d'ivresses depuis longtemps évanouies. Il possédait aussi le don précieux de la fascination immédiate ; on le sentait en particulier quand on le regardait dans les yeux, en train de parler.

XXIV

Parmi les récits de Benoît, les trois jours que nous passâmes dans ce poste s'écoulèrent fort agréablement. Nos gardiens nous traitaient de façon toute bienveillante, comme des frères écervelés qui se seraient donné des vacances, ce qui certes ne leur paraissait pas régulier, mais se comprenait très bien étant donné les misères du service. Avec leur chef surtout, qui avait servi lui aussi en Indochine, Benoît fut dès le premier jour à tu et à toi, et il en profita pour faire en sorte que notre cruchon fût l'objet d'un autre remplissage encore, le matin, si bien que nos rafraîchissements du matin, de midi et du soir n'en firent plus qu'un. Il s'efforça aussi, par d'habiles négociations, de retarder le jour où nous devons être remis à la caserne, d'autant plus que l'usage était de faire compter le temps de détention chez les gendarmes dans la punition normale à laquelle nous devons nous attendre. Ainsi remplit-il, dans cette cellule où tout seul j'aurais séjourné bien inconfortablement, à la fois le rôle de sommelier et de bibliothécaire.

Enfin l'instant arriva où nous devons rompre avec cette agréable situation, et nous prîmes le train pour Sidi-Bel-Abbès sous l'escorte de deux spahis.

La rentrée de ceux qu'on avait rattrapés prenait chaque fois l'allure d'un petit triomphe de l'autorité. Nous franchîmes le portail de la caserne juste à l'heure de midi, alors que la garnison remplissait les cours, et l'on nous fit, comme je l'avais redouté, un accueil d'une grande gaieté. Tandis que ceux qui nous conduisaient nous remettaient aux mains de l'armée moyennant un reçu, nous fûmes environnés par un cercle serré de curieux qui ne se privaient pas de faire des remarques méchantes et pleines d'une joie maligne, bien qu'à la plupart d'entre eux la même chose exactement fût déjà arrivée.

Nous restâmes quelque temps encore au poste de garde, tandis que le gradé de service faisait compter dans nos chambrées les pièces de notre équipement, et nous eûmes la chance que rien n'eût disparu. Un instant

après, Massary entra et m'informa que tout était mis en lieu sûr. Léonard et Paul furent également attirés par le bruit de notre arrivée ; le premier me salua d'un air désolé, le second avec le sourire moqueur de l'homme qui n'était pas encore passé à l'état de borgne.

Puis nous fûmes conduits dans un bureau où un colonel à cheveux blancs nous reçut ; c'était le premier officier que j'eusse vu dans ces lieux. Outre la garde qui nous avait amenés et un secrétaire, il y avait encore là Paulus, qui me considérait en silence et d'un air sombre. Je me serais plutôt attendu à ce que nous dussions écouter un long sermon, et je remarquai avec une impression de soulagement qu'on réglait notre cas moins du point de vue moral que d'une manière concrète. Le colonel parut à peine nous prêter attention, et se contenta d'adresser à Paulus quelques brèves questions concernant la durée de cette absence et l'intégrité de notre équipement. Puis il tambourina un instant sur la table avec les doigts et dicta quinze jours d'arrêt à Benoît et dix à moi. Ainsi l'affaire était réglée, et on nous emmena de nouveau.

Novice encore dans les subtilités de l'emploi de la force, je m'attendais à vrai dire à un châtiment bien plus sévère. Or on préférait ici, pour de bonnes raisons, tirer sur la bride avec fermeté, certes, mais de façon progressive, et ne pas commencer tout de suite par les peines élevées, qui auraient plutôt eu pour résultat de transformer la garnison en une vaste prison. Une ou deux absences comme la nôtre faisaient bien plutôt partie du processus normal de dressage ; une gradation de dix, vingt, quarante et soixante jours d'arrêt rendait plus docile à la longue le sujet le moins sûr. Après ce délai cependant il fallait s'attendre à des sanctions plus désagréables.

Les cellules pour les arrêts étaient disposées en une longue rangée où l'on avait accès par le poste de garde et qui était séparée du mur d'enceinte de la caserne par un étroit passage où une sentinelle allait et venait. J'avais espéré que Benoît serait mon voisin, mais nous fûmes casés aux deux ailes opposées, et je tombai de cette manière parmi une société qui ne me plaisait guère. D'un côté logeait l'inquiétant Hollandais qui, rattrapé peu de temps auparavant durant sa quatrième marche forcée, purgeait ici ses soixante jours, et de l'autre l'ignoble Flamand qui avait récité 1'*Angelus* à Marseille et avait été enfermé ici pour des choses infamantes. Il se contentait de jurer comme une bête brute et de faire du scandale, jusqu'à ce que la sentinelle en eût assez et vînt frapper contre la porte avec la crosse du fusil. Le

Hollandais par contre s'absorbait dans de bizarres monologues, qu'il interrompait parfois par un rire alarmant.

Les autres cellules aussi étaient occupées, et ceux qui avaient du goût pour la musique passaient le temps à chanter ou à siffler un petit refrain. C'était surtout à l'heure de midi que souvent un chant en toutes sortes de langues se faisait entendre ainsi, comme s'il y avait eu là une rangée de cages d'oiseaux suspendues l'une à côté de l'autre.

La cellule dans laquelle je me trouvais ainsi réduit à ma seule société était longue et étroite comme un corridor, obscure, et bien éloignée des idées romantiques que je me faisais sur les cachots de cette espèce. Je pouvais, en écartant les bras, toucher en même temps les deux murs qui s'étendaient en longueur, et faire six bons pas d'un mur du fond à l'autre. Ces murs étaient blanchis à la chaux ; j'y découvris des rangées d'entailles en croix et couchées, calendriers rudimentaires sans nul doute, que des ermites dans mon genre avaient tenus à jour. Dans le mur faisant face à l'entrée, tout en haut, s'ouvrait une lucarne de la dimension d'une brique qu'on aurait enlevée, et qui laissait tomber dans l'obscurité un mince rayon dont le cheminement m'informait du cours des heures.

Je trouvai bientôt qu'il était très ennuyeux de rester assis sur le bat-flanc, et je me mis à aller et venir d'un pas régulier. Qu'on eût déjà de cette manière parcouru dans cet espace de longues distances, une trace profondément marquée dans le carrelage de brique en faisait foi, qui se terminait, au point où l'on faisait volte-face, par deux dépressions rondes.

Ç'aurait été l'occasion, durant ces allées et venues, de m'en donner à cœur joie avec mes châteaux en Espagne, et j'essayai de m'attacher à l'une ou l'autre de mes pensées favorites, par exemple la grande aventure à travers le système planétaire, la vie dans le royaume des fourmis ou le voyage solitaire dans le monde mort. Malheureusement, je fus contraint bientôt de m'apercevoir que le don de la libre fantaisie, qui si souvent m'avait diverti, me faisait ici totalement défaut. J'appris ainsi qu'il ne nous est pas donné en toute situation de jouir du loisir, et qu'on ne prend plaisir à ne rien faire que si l'on peut disposer librement de son temps. Le loisir, comme toute bonne chose en ce monde, perd aussitôt son attrait s'il nous est imposé.

J'eus bien du tourment aussi à voir que je ne réussissais pas non plus à évoquer Dorothée. Peut-être l'aventure avec les dames en jaune l'avait-elle

indisposée, car les génies sont d'ordinaire très susceptibles en ce qui touche ces choses.

D'un autre côté, cette étroite réclusion avait cependant l'avantage d'être grandement favorable aux considérations pratiques. J'avais tout le temps d'approfondir ici ma situation, et ce que l'entreprise entière avait d'absurde et de proprement risible m'apparut avec une douloureuse netteté. Je résolus de m'arranger d'une autre manière, et peut-être trois mois passés dans ce trou auraient-ils produit de plus grands miracles que toutes les méthodes pédagogiques qu'on avait essayées sur moi. Dans le cours complet d'une existence, parmi les choses qu'on peut en quelque sorte revendiquer par droit de naissance, figure du reste un temps de captivité, et il est dommage qu'en même temps que les rivalités chevaleresques, les possibilités de l'honorable réclusion aient presque totalement disparu elles aussi.

Voici donc que j'étais réellement tombé dans l'une de ces situations dont il est question dans les livres, – mais l'étonnant là-dedans, – et je remarquai la même chose plus tard en des circonstances analogues, – c'était que l'aventure en même temps perdait tout caractère plaisant. A l'instant où les choses deviennent sérieuses, les jouissances de la réflexion nous abandonnent.

Il me vint en revanche un joyeux sentiment de confiance en moi, tel que je n'en avais jamais connu jusque-là. Mon état pouvait se comparer à peu près à celui de Robinson après que celui-ci eut reconnu qu'il avait abordé dans une île ; il me fallait prendre mes dispositions pour un plus long séjour. Mais enfin je disposais encore, tel un tireur dans un concours, de deux, tout au plus de trois coups, et il me semblait prudent de mettre dans le but dès le premier coup.

Absorbé dans ces considérations, je faisais du matin au soir mon mouvement de pendule dans la cellule, et m'asseyais aussi de temps à autre sur le bat-flanc pour me reposer. Le matin, un quart de café m'était apporté par le poste, à midi une soupe, peu épaisse, le soir une couverture, une cruche d'eau et un morceau de pain. Le troisième jour, un allègement relatif s'introduisit dans ces dispositions, quand on vint me chercher à l'aube pour aller pendant deux heures à l'exercice du matin, où je formai avec le Hollandais maigre et le Flamand une section particulière, sous les ordres de Paulus. On veillait de cette manière à ce que la marche de l'instruction ne subît pas de retard.

Comme, chaque fois que les choses tournent mal, l'état normal prend déjà pour nous figure de faveur, cette interruption me fut fort agréable. Paulus, l'air sombre, ne daigna d'abord m'adresser la parole qu'en français ; mais quand il vit que je ne ménageais pas mes efforts, il s'adoucit peu à peu et revint à l'allemand. Après les expériences saumâtres que j'avais faites, il espérait, dit-il, que je me soucierais davantage du service ; le fait est que c'était là mon intention, pour de tout autres motifs, il est vrai, qu'il ne le supposait.

Mon idée était de me mettre en meilleur état, surtout pour être capable d'accomplir des marches forcées. Je voulais aussi m'habituer à supporter la soif sur de longs trajets et je me proposai de partir pour les exercices de marche avec le bidon vide. Ces résolutions m'amènèrent aussi à pratiquer avec conscience les détails du service ; et, chose assez digne de remarque, l'intérêt volontaire pris à la discipline, fortifia aussi, telle une bonne médecine, mon état intérieur. En réalité, j'avais trouvé là le remède le plus efficace dont nous puissions disposer dans les situations désagréables ; il ne consiste pas à repousser, mais au contraire à développer un régime qui est approprié à cette situation, ce que les anciens médecins n'ignoraient pas, qui s'efforçaient de guérir le semblable par le semblable.

Ce fut peut-être la raison pour laquelle Paulus fit comme s'il ne voyait pas les petits entretiens que j'avais avec Massary durant les pauses. Durant ces jours également, Massary pourvut à mes besoins et me passa en contrebande toutes sortes de choses propres à rendre le séjour dans la cellule moins ennuyeux – oranges, cigarettes, allumettes, bougies et journaux espagnols. Il était à vrai dire interdit de fumer dans la cellule, mais la sentinelle, quand elle venait par hasard à entrer, se contentait, la plupart du temps, d'aspirer l'air par les narines avec un sourire qui en disait long. Avec la lumière par contre il fallait être prudent ; je découvris une manière particulière de brûler de petits bouts de chandelle sous la couverture, et dans ce remarquable cabinet de lecture, j'acquis une connaissance théorique assez exacte des combats de taureaux.

Me souvenant des enseignements que le Professeur nous avait donnés, je demandai aussi l'autorisation de suivre ses leçons ; une sentinelle m'y conduisit et m'en ramena. Je donnai ainsi à cet original une des preuves de sa force d'attraction spirituelle à laquelle il aimait à se référer.

Je n'aperçus Benoît durant ces jours que par instants, et cela dans l'étroit couloir où nous passions, le matin pour aller à l'exercice, et par lequel on conduisait au même moment les anciens dans l'une des cours intérieures, pour les occuper là jusqu'à midi à une marche sac au dos. Quand nous nous croisions, je réussissais de temps à autre à lui refiler un peu de mes provisions de contrebande. Je le trouvai de bonne humeur, car il avait appris que son nom avait été mis sur la liste des hommes désignés pour partir pour l'Annam par le convoi de printemps.

Mes dix jours de cellule à moi aussi s'écoulèrent plus rapidement que je ne l'aurais cru, encore qu'avec moins d'agréments que chez les spahis ; il est vrai que deux bons camarades incarcérés ensemble, c'est plutôt un délassément qu'une captivité.

OceanofPDF.com

XXV

Durant la dernière de ces journées, alors qu'assis sur le bat-flanc, j'attendais déjà l'ouverture des verrous, un changement imprévu se produisit, qui mit fin d'un seul coup à mon équipée.

Le sombre Paulus apparut dans ma cellule, accompagné d'une sentinelle, et il m'annonça d'un air mystérieux que je devais le suivre immédiatement chez le colonel. Cette déclaration me mit mal à mon aise ; je supposais que quelque pièce de l'équipement avait fini par se perdre, ou que la contrebande de Massary avait été découverte. Je me tins prêt, par conséquent, à devoir passer une nouvelle série de jours dans ce trou, alors que je m'étais déjà réjoui de la bonne petite heure de bavardage que j'avais d'habitude avec Franzl, quand la lumière était éteinte dans la chambrée. Léonard, pour fêter cette journée, m'avait aussi retenu pour le soir, dans un café.

Mes craintes ne firent qu'augmenter lorsque je vis que le colonel nous recevait d'un air très renfrogné. Ma stupeur fut d'autant plus grande, lorsque, après avoir classé quelques papiers, il m'apprit laconiquement que les instructions relatives à ma libération

étaient arrivées. Et, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, je l'entendis qui chargeait Paulus de veiller à ce que je fusse mis le lendemain à midi dans le prochain train pour Oran. Je perçus tout cela comme dans l'un de ces rêves où se produisent des choses qui font que vous vous sentez soustraits à l'influence de la pesanteur.

Quand on nous eut renvoyés, Paulus demeura un instant immobile avec moi sur le palier ; ce fut la seule fois où je vis sur son visage quelque chose comme un sourire. Il me serra la main, et dit seulement :

— Il vaut mieux pour vous que ce soit comme cela.

Les événements de ce genre ne sont d'habitude pas longs à s'ébruiter ; aussi me vis-je, quand je quittai notre salle avec Paulus, environné d'un cercle de complimenteurs, – ceux-là mêmes pour la plupart qui peu de

temps auparavant, à la porte de la caserne, ne m'avaient pas ménagé leurs remarques piquantes. J'appris ici par expérience que le succès immérité nous procure aussi la faveur, alors que dans la situation du vaincu nous provoquons les sarcasmes même de celui qui la partage avec nous.

Le caporal Davide me remit une lettre expresse qui était arrivée pour moi ; mon père m'y confirmait dans le détail le fait qu'il avait réussi, non sans grands efforts et de multiples frais, à terminer heureusement mon affaire. La lettre était conçue en termes assez bienveillants pour ne pas me rendre l'humiliation par trop sensible. Il est vrai que les dix jours dans la cellule n'avaient pas peu contribué à diminuer la belle idée que je me faisais de moi. Le Vieux écrivait qu'après cette preuve renversante de mon esprit d'indépendance il estimait que le mieux était que je réglasse moi-même à mon idée le cours ultérieur de mes études, et il m'invitait à me rendre à Nancy, afin de prendre là, à la poste, une somme destinée à m'acheter des vêtements. Je conclus de cette dernière mesure qu'il souhaitait me voir le plus tôt possible dans des contrées plus septentrionales.

Bien que j'eusse fort à faire durant l'après-midi, je réussis à ne pas manquer le rendez-vous avec Léonard, qui me traita comme quelqu'un qui a tiré le gros lot. Il me laissa entendre d'un air mystérieux qu'il espérait pour lui aussi un revirement de ce genre ; je me sentis, en écoutant cela, saisi d'une bizarre angoisse, un peu pareille à celle avec laquelle, enfant, j'avais regardé les poulets dans notre cuisine. A ce que j'appris plus tard, son frère s'était mis en relation avec un de ces détectives marrons qui s'occupent des cas désespérés, et l'avait envoyé à Bel-Abbés à grands frais ; c'était sans doute un gaillard totalement incapable, car à peine avait-il quitté la gare qu'il fut arrêté par la police pour étrangers.

En dépit de cette lueur d'espoir, j'eus plus nettement encore qu'à ma première rencontre avec Léonard l'impression qu'un pressentiment de sa perte ne cessait de l'habiter. Il existe un degré de crainte qui semble attirer magnétiquement le malheur, – mais peut-être aussi les choses veulent-elles qu'un événement futur et inévitable jette ici par avance son ombre, qui paralyse la volonté et écrase le cœur. Ces états d'angoisse et de dissolution intérieure m'étaient étrangers, et bien que dans la suite je les aie fréquemment rencontrés, il me fallut longtemps avant de saisir la situation de l'homme que son démon abandonne.

Je fus bien fâché de ne pas pouvoir faire également mes adieux à Benoît. Je laissai à Léonard une lettre pour lui, dans laquelle je mis l'argent qui me restait encore. Mon concitoyen Huke, dont le visage gardait encore, de la visite aux dames en jaune, toutes sortes de teintes, me chargea des meilleurs saluts à sa ville natale, et je les transmis, ou du moins je pensai et je pense encore à lui chaque fois que je passe par l'une de ces rues dont il avait griffonné le nom sur le mur, chez les spahis.

OceanofPDF.com

XXVI

Le lendemain matin, j'échangeai mon équipement contre un léger costume bleu. Je signai aussi une déclaration où je renonçais à tous les droits qui pouvaient découler de mon séjour ici. J'y consentis d'autant plus volontiers que je n'avais causé aux gens d'ici que des ennuis.

Ceci paraissait être également l'avis du colonel, car lorsque Paulus me présenta à lui pour annoncer mon départ, il prit congé de moi en ces termes :

— Combien de temps êtes-vous resté ici ? Trois semaines, et la moitié ou à peu près au bloc ? Ce n'est pas mal, – s'il en vient d'autres comme vous, nous fonderons une villégiature.

Je lui promis que je ne reparaîtrais plus dans cet endroit, et j'aurais pu ajouter qu'étant donné le bon marché de la main-d'œuvre, de menus frais d'entreprise comme ceux que j'avais occasionnés n'étaient que très normaux ; mais ces considérations étaient à cent lieues de ma pensée.

A midi, Paulus m'amena à la gare, et me remit, quand j'eus pris place dans le train, le billet et un passeport, signes que j'étais de nouveau dans le domaine où les papiers sont nécessaires. Quand le train siffla, il me secoua la main et prononça pour la première fois mon nom avec le véritable accent.

– Bon voyage, Berger, et ne faites plus de sottises.

– A vous aussi, bonne chance, Paulus ! lui criaije, et je dis également *Paulouss*, au lieu de Paulus.

J'étais triste aussi de le quitter, à présent, tant il est vrai qu'au moment d'une séparation définitive chaque être presque que nous connaissons nous apparaît essentiel et digne d'attachement, ou pour mieux dire, dans sa forme réelle. Dieu sait combien peu je suivis son conseil. Cet homme à l'air sombre était l'un des meilleurs soldats que j'aie rencontrés. Jeté hors de sa voie, comme il arrive souvent aux meilleurs, par quelque adversité mystérieuse, il n'était pas devenu lansquenet, mais s'était soumis au service

moderne de manière à lui sacrifier tout autre droit, même celui d'avoir une patrie. Peut-être était-ce là la véritable raison de sa tristesse.

Je roulais vers la côte, l'esprit joyeux. J'avais à côté de moi un compagnon de voyage qui venait d'être libéré le même jour, et qui était vêtu du même costume bleu que moi. Une longue rangée de médailles y était accrochée, sur lesquelles je déchiffrai les noms de pays dont je n'avais jamais entendu parler. Une barbe brune, en collier, lui descendait jusqu'à la ceinture.

Je me sentis très honoré, lorsque ce digne homme engagea la conversation avec moi. Son accent révélait aussitôt un Souabe authentique, et bien que je l'eusse cru, à cause de sa grande barbe, vieux comme Mathusalem, il n'avait guère plus de trente ans. Durant presque la moitié de tout ce temps, c'est-à-dire pendant quinze années, il avait roulé sa bosse par tous les pays dont les noms étaient marqués sur ses médailles. J'aurais bien voulu apprendre le détail de ses aventures, mais il se borna à me faire savoir en quelques mots qu'il avait tué comme des mouches, durant ce temps, des Marocains, des Tonkinois et des Madécasses ; il me fit par contre et avec d'autant plus de complaisance la liste des endroits où le vin était bon et pas cher.

Bien qu'au premier abord il parût fort comme un chêne, cette étude approfondie avait déjà rendu ses mains quelque peu tremblantes. Je remarquai aussi qu'il se réconfortait assez fréquemment en buvant à un grand bidon recouvert de drap bleu, qu'il portait à son côté. Mon étonnement fut grand de voir que ce reître sorti du service, cette future terreur des grands chemins, frappait parfois d'un geste large la poche de sa veste, comme s'il eût été dans son intention d'acheter la terre entière.

A Oran, un homme était là, selon l'usage, pour nous escorter, et il nous conduisit dans le petit fort, où rien n'avait changé. Cette fois aussi tous les lits étaient occupés, si bien que je me dus contenter de la paille qui était dans la cour.

A la vue de la lune, je songai à la honteuse fatigue qui naguère m'avait assoupi, et je sentis, bien que je fisse effort pour m'y opposer, que l'esprit de perversité prenait possession de moi. Il me semblait que j'avais le devoir absolu de réparer cette faute, et qu'en ce moment la meilleure occasion s'offrait. Comme le chemin que j'avais alors combiné était encore bien présent à ma mémoire, je me mis à escalader le hangar, et après m'être hissé

silencieusement sur le bord du mur, me laissai tomber à terre de l'autre côté. Le petit bout d'escalade venait donc de réussir sans que je me fusse cassé une jambe ou que la sentinelle m'eût remarqué, et j'avais restauré une partie de mon prestige, à vrai dire à la façon de celui qui joue intérieurement avec soi-même et selon des règles par lui inventées. Mais j'attachais à cela une grande importance.

J'aurais volontiers grimpé de la même manière pour rentrer, mais comme à l'extérieur je n'avais devant moi que le mur nu, il me fallait bon gré mal gré attendre qu'on ouvrît la porte, le matin. Pour passer le temps jusque-là, je décidai d'aller me promener sur le rivage, d'où m'arrivait le faible bruissement des vagues. Je descendis le rapide chemin dans les rochers que j'avais gravi autrefois avec Benoît, Frank le traître et les autres.

Dans le silence de la nuit, j'entendis de loin le chant vigoureux d'un promeneur solitaire qui venait de mon côté. Il chantait la vieille chanson de soldats de Malbrough dans sa version allemande : *Cent mille hommes allaient en manœuvres*. Quand nous fûmes l'un près de l'autre, je reconnus dans le chanteur le Souabe barbu, qui s'était sans doute éclipsé de la même manière que moi. Son visage flambait comme un chaudron de cuivre, et il me parut se tenir bien mal d'aplomb sur ses jambes.

Il fut extraordinairement content de trouver de la compagnie, et se déclara aussitôt prêt à faire demitour, m'invitant à l'accompagner à quelques-unes des sources dont il m'avait fait l'éloge durant le voyage en chemin de fer.

Tandis que, puissant comme Rubezahl¹, il marchait à mon côté entre les rochers et les tiges d'aloès, il me confia, le bras appuyé sur mon épaule, les secrètes raisons de sa gaieté. J'appris qu'après quinze années de service menées à bonne fin, on lui avait versé comme règlement quinze cents francs. Aux pauvres, la petite bière monte à la tête, dit un proverbe finnois ; lui, qui n'avait jamais fait sonner dans sa poche que de maigres monnaies de cuivre, vit dans une telle somme un chiffre astronomique ; sa possession le douait d'une force quasi poétique.

De temps en temps il s'arrêtait et me chuchotait d'une voix ivre des remarques enthousiastes.

— Mille cinq cents francs. J'irai en auto, et le dimanche je me promènerai en haut de forme.

Mais il semblait surtout résolu à ne se priver d'aucune des boissons rafraîchissantes qui lui servaient tout bonnement à établir une gradation dans les idées qu'il se faisait de la grande vie.

Il qualifiait de préférence le plus bas degré par le mot Cognac ; il l'articulait en l'accentuant fortement, comme si un garçon de café invisible avait attendu ses ordres. Pour indiquer les jouissances plus délicates et plus suaves, il avait choisi par contre le mot Bordeaux, qu'il laissait fondre rêveusement dans sa bouche. Enfin le mot Champagne était réservé au degré suprême et transcendant ; il le proférait de façon si convaincante qu'on croyait ouïr l'explosion du bouchon, et il lançait en même temps le bras en l'air comme une fusée qui part.

Tandis qu'il m'initiait de façon si intime aux délices de la richesse et faisait retentir fréquemment son « Cognac, Bordeaux, Champagne ! » comme un cri de guerre nocturne, nous arrivâmes au quartier du port, où brillaient encore des lumières.

Son but était une petite taverne, où il en vint à la partie pratique de son enseignement. Il commanda d'abord d'une voix de tonnerre du Cognac, puis, comme on ne pouvait trouver du Bordeaux, passa immédiatement au degré le plus haut. On amena un vin mousseux doux, tiède, et surtout coûteux, qui avait poussé aux îles Canaries et qu'il avalait comme de l'eau.

Considérant cette soif sans fond, je me demandai si son trésor, qu'il tenait pour inépuisable, ne serait pas fondu déjà avant qu'il n'eût débarqué en Europe. A la troisième bouteille malheureusement, son enfantine bonhomie dégénéra en méchanceté ; il se mit à montrer les dents et annonça à deux ouvriers du port qui prenaient, à côté de nous, leur absinthe sans penser à mal, qu'il avait l'intention de les « fiche en l'air ». L'affaire se serait sans doute gâtée si les deux hommes, intimidés par sa barbe effrayante, n'avaient pris la fuite.

Je réussis encore à le sortir de cet endroit après qu'il eut bourré dans ses poches l'argent qu'on lui avait rendu sur un billet de cent francs. Je l'aurais volontiers reconduit au fort, pour ne le lâcher que dans les parages de la sentinelle, mais, à peine à l'air libre, j'eus l'impression qu'il se retrouvait d'aplomb tandis qu'à moi le champagne coupait les jambes. Bon gré mal gré je dus lui céder le commandement, et je le vis comme en rêve pénétrer dans une grande tente qui était dressée tout près du rivage.

Nous étions tombés dans un cinéma où une foule serrée regardait avec attention ce qui se passait sur l'écran. Les détails malheureusement me sont sortis de la mémoire ; notre entrée parut déjà, je crois, provoquer une certaine inquiétude. Nous réussîmes cependant à gagner une place d'où nous regardâmes un instant les jeux de lumière. J'avais peut-être sommeillé un instant, debout dans le silence et la chaleur, lorsqu'un rugissement où Mars lui-même, sous la forme d'un de ses satellites les plus inférieurs, semblait élever la voix, m'éveilla :

— Cognac, Bordeaux, Champagne ! Je vous fiche tous dans la merde !
Ha ha ha !

Lorsque retentit cette voix effrayante, l'opérateur, d'épouvante, interrompit son film, et il se produisit dans la tente une agitation de fourmilière bouleversée. Bien qu'il soit connu de toute antiquité que les Souabes aiment se colleter avec plus fort qu'eux, cette fois l'adversaire était vraiment trop fort. Je vis le peuple des fourmis saisir de ses cent mains mon amphitryon qui luttait à reculons, se mouvant comme un gigantesque homard, et le jeter dehors. Fidèle au principe que je m'étais donné dans la gargote après mon aventure avec les dames en jaune, je tentai de lui venir en aide et fus dans cet effort, où je n'arrivai pas à le rejoindre et où personne ne prit garde à moi, charrié au-dehors parmi les remous de son sillage.

Devant la tente, je le cherchai en vain. Il avait disparu dans la nuit, et je ne me sentais pas grande envie, à voir comme nous nous étions discrètement tirés de cette affaire, de prendre part à d'autres histoires de Souabe. L'idée me vint qu'il serait beaucoup plus distrayant de chercher des coquillages sur le rivage, et je descendis ou plutôt dégringolai presque la pente abrupte qui, du navire, m'était apparue comme la porte du monde africain.

A peine si je m'étonnai lorsque je vis briller dans la profondeur des coquillages si merveilleux qu'on ne voit leurs pareils qu'en rêve – tout un banc de coquillages s'étalant sur un fond bleu en couleurs chatoyantes et sécrétant leur lumière propre. Je me précipitai dessus avidement ; mais quand j'atteignis l'endroit, il m'arriva ce qui arrive à tous ceux auxquels Rubezahl a tenu compagnie : le trésor étincelant se transforma en un tas de charbons ardents.

Cet attrape-nigaud me serait peut-être resté dans l'esprit comme l'une de ces expériences qu'on garde pour soi, si, à l'instant même où je le

considérais, une nouvelle fournée de charbons n'avait roulé le long de la pente. Je m'aperçus alors que sur la hauteur, au bord de la falaise, il y avait une petite usine qui se débarrassait de cette manière des scories de ses fourneaux.

Ces coquillages désenchantés firent un troisième souvenir s'ajoutant à celui du tas de cailloux demeuré tas de cailloux et rien d'autre, et à celui du taillis de forêt vierge qui s'était métamorphosé en un champ d'artichauts.

OceanofPDF.com

XXVII

Lorsque, le lendemain à midi, nous montâmes sur le navire, je m'efforçai en vain de retrouver le collier de barbe. Et aucun des vétérans près desquels durant la traversée je me renseignai à son sujet n'avait jamais entendu parler de lui. L'un d'eux fut d'avis qu'un pochard aussi fougueux n'aurait de cesse qu'il n'eût bu son dernier sou, et qu'il rengagerait ensuite pour cinq autres années ; sans doute était-il dans le vrai. L'argent qu'on gagne au jeu, à la guerre, et sur mer, ne prend pas la route de la Caisse d'épargne.

A Marseille, où nous débarquâmes par une pluie battante, je pensai avant toutes choses à faire au docteur Goupil la visite que je lui devais. Je ne parvins pas, bien que je l'eusse cherché longtemps sur le rempart supérieur, à retrouver l'endroit où il logeait, et lorsque je me renseignai à son sujet dans le bureau où je me faisais délivrer le billet pour Nancy, j'appris qu'il était parti en permission. Il avait laissé une lettre pour moi, d'où je conclus qu'il était bien renseigné sur mes déplacements. Une belle citation qu'il y faisait m'est restée à la mémoire parce que je l'ai trouvée maintes fois confirmée : « On expérimente toute chose, et le contraire encore. »

Lorsque, le soir, je quittai le fort, mon chemin me fit passer devant la petite fenêtre à barreaux, dans le soubassement de la grosse tour, par laquelle je m'étais entretenu avec le terrible Reddinger. Je me hissai en me cramponnant aux barreaux et criai son nom dans l'intérieur, mais je n'entendis qu'une voix plaintive qui répondit à mon appel dans une langue étrangère et inintelligible.

Alors que j'avais pensé être à Nancy dès midi, je n'y arrivai, par suite d'une erreur durant le trajet, qu'après la tombée de la nuit. La poste était fermée depuis longtemps, et j'appris qu'elle ouvrait pendant une heure le lendemain matin. Ceci me fut d'autant plus désagréable que je n'avais plus qu'un peu de monnaie en poche. De même, chacun le sait, que personne ne

doit être dit heureux avant sa mort, il appartient aussi à une existence vraiment aimée des dieux de voir toutes ses scènes et petits épisodes se terminer de façon agréable. Grelottant et mal content, j'errai durant quelques heures par les rues et par les sombres allées du parc municipal, tandis que le vent soufflait et que la neige tombait à gros flocons. Le contenu de ces brèves semaines m'apparaissait déjà comme une telle absurdité que je résolus de le bannir totalement de ma mémoire ainsi qu'un rêve dérisoire et incohérent. Il me semblait être aussi comme après un examen qu'on a subi de façon piteuse et où l'on doit tout à l'indulgence, et aux pense-bêtes dont on s'est servi. Je m'étais mis dans le pétrin, et la raison pratique de Goupil et du Vieux m'en avait retiré. L'expérience était manquée, je n'avais fait qu'ajouter un voyage de plus au nombre des voyages sentimentaux. Il me fallait battre en retraite, il me fallait vivre comme les autres.

Comme le froid commençait à mordre, je dus bon gré mal gré me résoudre à entrer dans l'une des tanières où la misère cherche refuge. Il y a de ces quartiers dans toutes les villes, et, chose curieuse, on y arrive comme si l'on était guidé par de secrets itinéraires. Les villes sont construites d'après un plan démoniaque, où chacune des grandes forces qui déterminent la vie possède un centre à elle. De même que celui qui aspire au plaisir suit les lumières confuses, les ruelles délabrées et désolées attirent l'humilié, et son penchant intime l'entraîne vers l'endroit le plus sombre.

Docile à cette loi, j'entrai dans l'une de ces auberges que fréquente l'hôte sans bagages, et où l'on paie d'avance son écot. Un couple maussade était assis solitaire à la table, et il prit ma monnaie de cuivre avec un sourire semblable à celui du morne Charon lorsqu'il reçoit l'obole. Ils m'invitèrent à leur table, et nous restâmes longtemps assis sans échanger un mot, dans la pièce obscure. Enfin la femme s'en alla et revint avec trois assiettes et un plat.

Comme elle allumait la lumière, un nouvel hôte apparut, respectable vieillard à la barbe argentée de patriarche. Il nous salua d'une voix gaie et prit place à côté de nous, après avoir posé sur le banc une besace de mendiant, bleue et souvent rapiécée. De l'air d'un vieil ami de la maison, il souleva le couvercle du plat, et dit, charmé, comme quelqu'un qui sait jouir des petites choses :

— Ah, du riz – c'est un jour de grande fête aujourd'hui ³.

Ce fut par cette allusion seulement que j'appris que c'était le soir de Noël que je passais en cet endroit.

Lorsque nous eûmes mangé la soupe, le vieillard étala sur la table une quantité de pièces de monnaies usées, comme on en tend par les portes entrebâillées des escaliers de service. Il se mit à les ranger, tel un enfant qui joue avec des cailloux, d'abord les rangées brunes des gros sous, puis, par-devant, comme des officiers le long du front, un petit groupe de pièces de nickel, et enfin, général en chef, une petite pièce d'argent comme un mendiant n'en reçoit qu'aux jours de grande fête.

Il paraissait content du butin de la journée, car il commanda une bouteille de vin et aussi un deuxième verre, qu'il m'invita à ne pas refuser, avec une bonne grâce pleine de gaieté.

Je fis de la sorte connaissance avec le vin du mendiant, qu'un splendide poème célèbre comme un breuvage aux vertus magiques.

XXVIII

Après que nous eûmes bavardé et bu, l'hôte nous éclaira tandis que nous montions un étroit escalier et ouvrit une chambre déserte dont le mobilier consistait en deux lits défaits aux couvertures rouges. Nous nous couchâmes dans le noir, et tout de suite après que mon compagnon m'eut souhaité bonne nuit, je l'entendis qui s'était endormi, avec ce souffle léger particulier au grand âge.

Je restai un moment encore, les coudes appuyés sur l'oreiller, réfléchissant à ces choses. Aucune période de notre journée n'est plus mystérieuse que celle qui précède immédiatement le sommeil. Nous entrons hésitants dans le sommeil comme dans une caverne dont le reflet atténué de la lumière du jour éclaire encore les premiers méandres voisins du seuil. Tandis que dans un crépuscule de plus en plus profond, nous essayons de déchiffrer les formes intérieures, nous succombons à un état de fascination où l'objet acquiert un pouvoir supérieur à celui de l'œil qui le considère. Puis de brillantes images surgissent brusquement comme sur un transparent, dont une lumière nouvelle et inconnue éclaire jusqu'au fond le sens caché. C'est l'instant où souvent, dans un sursaut, nous nous dégageons à nouveau du premier sommeil, effrayés comme à l'approche d'une chose interdite.

Saisi d'une frayeur de ce genre, je me dressai en sursaut et vis que la chambre avait subi un étrange changement. La bourrasque de neige avait cessé et dehors une pleine lune éclatante brillait sur les toits blancs, à pignons pointus, dont la cour de derrière était entourée. Son reflet froid remplissait la pièce d'une lumière bleue et vitreuse. Je fus à peine étonné d'apercevoir parmi ces rayons quelqu'un qui se tenait debout à la fenêtre ouverte. Bien que son visage ne fût pas tourné vers moi, je reconnus aussitôt Dorothée ; elle regardait silencieusement dans la cour.

Pris d'un sentiment de curiosité, je me levai doucement, et, retenant mon souffle, m'avançai derrière elle afin de voir par-dessus son épaule gauche. Dehors, la neige s'étendait comme une toile semée de scintillements ; son

aspect faisait naître une seconde fatigue, plus écrasante. Je fermai malgré moi les paupières pour un instant, et comme je les rouvrais aussitôt, je vis que la fenêtre avait disparu. Son cadre enfermait une image que je connaissais bien et qui était restée suspendue de longues années au-dessus de mon lit dans la maison paternelle, – une image comme on en trouvait à l'époque dans de nombreuses demeures de la bourgeoisie allemande : Napoléon III et Bismarck sur la route de Donchery.

J'avais regardé cette image un nombre de fois si incalculable en me réveillant que je la reconnaissais dans tous ses détails, comme un objet depuis longtemps familier. Il y avait l'allée de peupliers encore toute hachée par les projectiles, jonchée sur ses bords d'armes et de morceaux d'équipements, puis, adossé dans la voiture, l'empereur prisonnier, au visage accablé et maladif, et à côté de lui, monté sur un puissant cheval, Bismarck en uniforme de cuirassier. Il y avait aussi, à côté du zouave gisant par terre, le fantassin français qui, appuyé au tronc d'un peuplier, regardait ce spectacle d'ascension et de ruine de l'œil indifférent du mourant.

«L'image est trop précise, – je dois avoir rêvé tout cela », telle fut la pensée qui me traversa l'esprit.

Mais en même temps j'éprouvais l'étrange sentiment qui nous saisit lorsque l'objet inanimé acquiert une vie. L'image immobile se métamorphosait ; elle s'étendait stéréoscopiquement en profondeur et m'absorbait en elle, non plus comme spectateur, mais comme être agissant.

Un froid cruel régnait dans son espace, bien que, tout près comme dans le lointain, le feu jaillît de la terre avec la violence des flammes s'échappant d'une forge. La voiture aussi se transformait en un véhicule de fer gris où je me voyais assis à côté d'un conducteur taciturne. Nous filions avec une grande rapidité parmi les décombres de maisons détruites comme à travers un monde mort, et ne faisons encore qu'approcher de l'endroit qui était fixé sur l'image. Je reconnaissais aussi, à présent, le peuplier et l'homme agonisant ; son visage avait changé ; c'était Benoît, qui se tenait affalé au-delà de la route. Je le reconnaissais à ses yeux, bien qu'un pansement lui descendît très bas sur le front. Nos regards se rencontrèrent quand la voiture passa près de lui, et nous nous sommes souri. Je sentais que je ne devais pas tourner la tête, car nous entrions à présent dans les flammes comme des êtres invulnérables, et il n'existait de sécurité que sur le chemin, bien que ce

fût justement sur lui que le feu mortel se resserrât. Il me semblait étrange qu'une telle sensation de froid fût possible parmi un feu pareil.

Je m'éveillai à nouveau et vis que j'étais debout près de Dorothée à la fenêtre ouverte. Je me mis à la questionner avidement sur cette image, et elle me répondit en phrases brèves, dont plusieurs me sont restées à la mémoire. Elle me parla aussi sur d'autres sujets. Il est curieux que je ne parvienne qu'à me rappeler de temps à autre, comme en rêve, tout cela qui était cependant si important pour moi. Du reste, je n'eus bientôt de cesse que je ne me le fusse banni de l'esprit, pour foncer gaiement dans la vie, comme il se doit.

Je vis Dorothée cette nuit-là pour la dernière fois ; le temps de l'enfance était passé.

XXIX

Je m'éveillai de grand matin. Tandis que le vieux mendiant dormait encore, je m'habillai doucement et quittai le sombre gîte.

La neige fraîche s'étendait comme un tapis sur la grande place Stanislas, et l'air était pur et glacé. J'avais le cœur léger comme après une forte saignée. L'incursion dans l'anarchie est instructive comme la première aventure amoureuse ou le premier combat ; ces premiers contacts ont en commun la défaite, qui suscite des forces nouvelles et supérieures. Nous naissons un peu trop pleins de force et guérissons les fièvres qui nous travaillent par des breuvages d'espèce amère.

Longtemps cependant je me sentis blessé dans mon orgueil, et revenir à cette équipée était pour moi chose impossible, comme de toucher une blessure qui se cicatrise tard. « Que chacun arrange sa vie comme il veut », c'est ce qu'on entend souvent dire ; la vérité est bien plutôt que nul ne peut vivre à sa guise.

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher),
le 12 juin 1978.*

Dépôt légal : 2^e trimestre 1978.

N° d'édition : 23469

Imprimé en France.

(604)

1)

« Jean l'Ecorcheur », chef de brigands, exécuté à Mayence en 1803, et devenu légendaire dans la vallée du Rhin. *(Note du traducteur.)* ↩

2)

Zieten : général allemand de la guerre de Sept Ans.
(*Note du traducteur.*) ↩

3)

En français dans le texte. L'auteur ajoute : Il me semble que la naïve simplicité de ces paroles était bien plus sensible dans sa langue maternelle. (*Note du traducteur.*) ↩

OceanofPDF.com